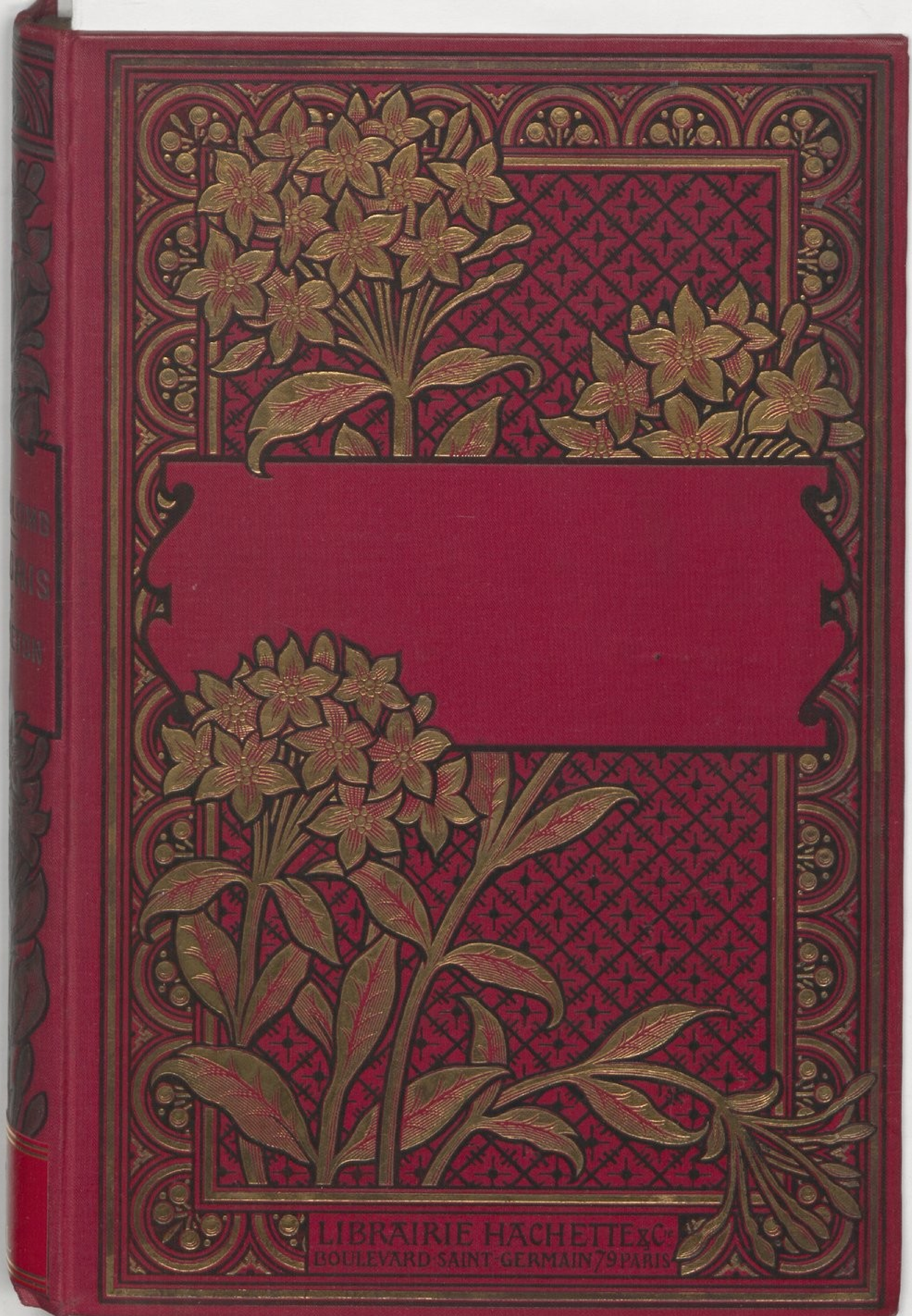
Chloris et Jeanneton, par Mme Colomb. Ouvrage illustré de 105 vignettes dessinées sur bois par Sahib


LIBRAIRIE HACHETTE & Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN 79 PARIS

CHLORIS ET JEANNETON

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS DANS LA

BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

Illustrée de nombreuses gravures

DEUXIÈME SÉRIE — FORMAT IN-8 RAISIN

Chaque volume broché, 2 fr. 60. — Cartonnage maroquin, tranches jaspées, 3 fr. 40.
Cartonnage percaline, tranches dorées, 3 fr. 90

Les révoltes de Sylvie. 1 vol.
Les étapes de Madeleine. 1 vol.
Mon oncle d'Amérique. 1 vol.
Chloris et Jeanneton. 1 vol.

TROISIÈME SÉRIE — FORMAT IN-8 RAISIN

Broché, 2 fr. — Cartonnage maroquin, 2 fr. 60. — Cartonnage percaline, tr. dorées, 3 fr.

Histoires de tous les jours. 1 vol.

QUATRIÈME SÉRIE — FORMAT IN-8

Chaque volume broché, 1 fr. 20. — Cartonnage maroquin, tranches jaspées, 1 fr. 50.

Histoires et Proverbes. 1 vol.
Simples récits. 1 vol.

CINQUIÈME SÉRIE — FORMAT IN-8

Chaque volume cartonnage léger, 95 cent. — Cartonnage maroquin, 1 fr. 20.

Contes vrais. 1 vol.
Contes pour les enfants. 1 vol.
Petites nouvelles. 1 vol.
L'ours de neige. 1 vol.
Pieter Vandael. 1 vol.
Pour les faire mentir. 1 vol.
Maître Pizzoni. 1 vol.

SIXIÈME SÉRIE — FORMAT PETIT IN-8

Chaque volume cartonnage léger, 70 cent. — Cartonnage maroquin, 80 cent.

Une nichée de pinsons. 1 vol.
Le pauvre François! 1 vol.
En province. 1 vol.
Contes qui finissent bien. 1 vol.

HUITIÈME SÉRIE — FORMAT IN-16

Chaque volume cartonnage léger, 40 cent. — Cartonnage fort, 45 cent.
Cartonnage maroquin, tranches rouges, 60 c.

Contes de vacances. 1 vol.
Contes aux enfants sages. 1 vol.
Histoires de bêtes. 1 vol.
Mirliflor. 1 vol.

DIXIÈME SÉRIE — FORMAT IN-16

Chaque volume cartonnage léger, 35 c. — Cartonnage fort, 40 c.

Entre oiseaux. 1 vol.
Le prix de Gisèle. 1 vol.
La trouvaille de Jeannette. 1 vol.
Les cinq ans de Frédéric. 1 vol.
Sous les toits. 1 vol.
Aventures de Trottino. 1 vol.
La famille de Friquet. 1 vol.
Les filles du fermier. 1 vol.
Bataille de fleurs. 1 vol.

39074. — Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

Mme COLOMB

CHLORIS ET JEANNETON

OUVRAGE

ILLUSTRÉ DE 105 VIGNETTES DESSINÉES SUR BOIS

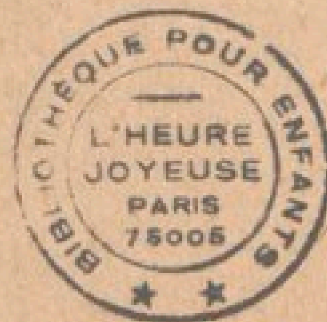
Par SAHIB

TROISIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1899



A MADAME SURELL

HOMMAGE AFFECTUEUX



Elle se mit à s'éventer avec son mouchoir.

CHLORIS ET JEANNETON

CHAPITRE PREMIER

Où l'on apprend, par la conversation de leurs gens, ce qu'étaient les nouveaux maîtres de Kerléonik.

« Ouf ! dit la grosse Mme Levellec, la femme de charge du château de Kerléonik, en se laissant tomber entre les bras de son fauteuil de paille ; quelle journée fatigante ! »

La grosse Mme Levellec adressait cette proposition (la proposition étant, comme dit la grammaire, l'énonciation d'un jugement) soit à elle-même, soit aux domestiques du château, qui avaient tous partagé ses fatigues. Dans les deux cas, elle ne courait nul risque de recevoir un démenti.

La preuve que tous les serviteurs du château de Kerléonik avaient trouvé la journée très-fatigante, c'est qu'aucun d'eux ne paraissait songer à s'occuper d'un travail quelconque. Quoique le jour tombât, ils n'avaient même pas allumé les chandelles fixées par des crampons de fer aux parois de la vaste cheminée ; une bourrée de genêts qui flambait sous l'âtre éclairait seule la grande cuisine aux meubles de vieux chêne noirci, et projetait sur les solives enfumées du plafond les ombres de ceux qui se chauffaient à sa flamme. Ils étaient cinq, assis sur des bancs de bois, autour du feu, les plus frileux sous le manteau de la cheminée, les autres devant le foyer. Il y avait Marianne la cuisinière et Yvonne la chambrière, et la robuste Margot, la fille de basse-cour ; et puis Hervé le cocher, et le petit Loïc, un gars d'une quinzaine d'années, qui n'avait pas d'attributions précises, ce qui faisait un peu de lui la bête de somme des autres domestiques. Dame Levellec, à cause de son haut rang, dédaignait les bancs de bois et trônait dans son fauteuil de paille qu'elle chargeait ordinairement Loïc de lui installer au coin du feu. Mais ce jour-là elle s'était donné tant de mouvement qu'elle ne sentait pas la froidure d'une soirée de printemps ; elle laissa donc son fauteuil où il était, c'est-à-dire auprès de la fenêtre, et se mit à s'éventer avec son mouchoir en répétant : « Quelle journée fatigante !

— C'est vrai, madame Levellec, c'est bien vrai, répondit la cuisinière. Et quand vous dites une journée, vous pourriez tout aussi bien dire la quinzaine. Soigner la défunte madame la baronne, la veiller quand elle a été trépassée, préparer tout le château pour recevoir monsieur le baron et sa compagnie ; et puis le repas des funérailles ! Et quel repas ! toute la noblesse du pays à traiter. Mais j'espère qu'on va se reposer à présent.

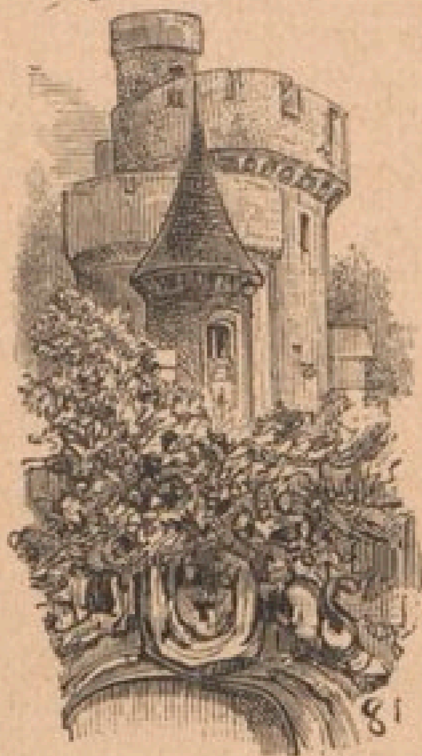
— Se reposer ! s'écria d'une voix lamentable la femme de



Dame Levellec trônait dans son fauteuil de paille.



charge, se reposer! Cette nuit, peut-être bien; mais dès demain ne va-t-il pas falloir tout mettre sens dessus dessous dans le château? Un château où rien n'a été changé depuis deux cents ans, à ce que ma grand'mère avait entendu dire à sa bisaïeule! C'est la faute de madame la baronne, aussi : pourquoi a-t-elle voulu envoyer son fils à la cour, sous prétexte que la place d'un Kerléonik était auprès du roi? Comme si la place d'un bon seigneur n'était pas plutôt dans ses terres! Les Kerléonik sont bien chez eux, et le roi peut se passer d'eux, puisqu'il est resté vingt ans sans en voir, depuis la mort de notre défunt baron jusqu'au départ du baron actuel, que madame avait fait élever au château; et puisque le roi s'est passé durant vingt ans des Kerléonik, il aurait bien pu continuer. Mais madame a envoyé le jeune baron là-bas, et il s'y est trouvé bien; cela fait qu'il y est resté et qu'il ne s'est pas trouvé ici pour fermer les yeux de sa mère, comme c'est le devoir d'un gentilhomme et d'un chrétien. Cela fait encore que nous aurons à présent un seigneur à la nouvelle mode, qui sera comme un étranger dans son pays; il avait l'air de trouver tout drôle ici : notre habillement, nos façons et notre parler. Ah! on va voir du nouveau à Kerléonik, des choses et des gens.



— Des gens? interrompit le petit Loïc : est-ce qu'on va nous renvoyer?

— Nous, c'est trop dire : le jeune baron a commencé par me demander très-poliment (oh! il n'y a pas à dire, la politesse de la cour est une belle chose), par me prier même, de conserver les clefs des armoires et le gouvernement du ménage; et de fait, où trouverait-il une femme capable de me-

ner une maison comme celle-ci? Mais je sais qu'il doit amener un cuisinier de Versailles, et que madame la jeune baronne aura ses soubrettes, comme ils appellent leurs chambrières dans ce pays de la cour; sans compter d'autres domestiques dont j'ai entendu parler. On saura cela demain au juste : M. Lorhan, le régisseur, doit venir diriger les arrangements, les dérangements, devrais-je dire plutôt. On verra combien d'appartements il fera préparer.

— Combien d'appartements! il y a donc beaucoup de nouveaux maîtres? demanda Yvonne.

— Il y en aura toujours plus que du temps de feue madame la baronne, qui était toute seule, repartit la femme de charge d'un ton bourru. Il y a d'abord monsieur le baron qui est à présent notre seigneur; il y a madame la baronne; il y a le petit baron, dont ils ont annoncé la naissance à Madame, il y a eu un an à la Saint-Jean d'hiver; et puis il y a mademoiselle la petite baronne, qui a, je crois, dix ou douze ans, et la gouvernante de Mademoiselle. Tout ce monde-là doit arriver dans quinze jours, et il faut que tout soit prêt pour les recevoir.

— Pourquoi donc qu'ils ne sont jamais venus du vivant de madame, et qu'ils se dépêchent d'arriver à présent qu'elle est morte? dit Loïc.

— Ils ne venaient pas, parce que la jeune baronne ne voulait pas quitter la cour; et ils viennent à présent, parce que monsieur le baron a besoin de prendre connaissance de son héritage et de se mettre au courant de ses affaires; et puis, on ne va pas chez le roi quand on est en deuil, et alors madame la baronne aura pensé qu'elle serait aussi bien ici qu'ailleurs. Enfin, les maîtres ont leurs idées : je ne sais pas ce qu'il en est, moi! Mon affaire, c'est de veiller à ce qu'ils trouvent le château en bon état : le reste ne me regarde pas, ni vous non plus. Voilà qu'il est nuit noire : il est temps

d'aller se mettre au lit, pour être à la besogne de bonne heure demain matin. M. le régisseur sera ici dès l'*Angelus*. »

Dame Levellec se leva majestueusement pour donner le signal du départ : Margot prit un brandon dans l'âtre pour allumer les chandelles enfoncées dans les chandeliers de fer, et chacun prit la sienne et gagna sa chambre en songeant avec regret qu'il lui faudrait peut-être bientôt dire adieu au château de Kerléonik. Dame Levellec resta la dernière et ne quitta la cuisine que lorsqu'elle eut vu Marianne éteindre les brindilles de genêt et enterrer la braise sous une épaisse couche de cendres, pour retrouver le lendemain matin quelque charbon encore rouge qui la dispensât de battre le briquet pour rallumer son feu. Elle sortit enfin, et l'on entendit encore quelque temps à travers les vastes corridors le cliquetis de son trousseau de clefs; puis, sa ronde achevée, elle alla se reposer à son tour, et le plus profond silence régna dans tout le château.





Là se tenait un jeune garçon.

CHAPITRE II

En gardant les moutons.

Le troupeau que gardait Jeannette dans la lande des Pierres-Longues comptait au moins cinquante ou soixante moutons; mais eussent-ils été deux cents ou même davantage, qu'ils y auraient trouvé de quoi brouter, tant elle s'étendait à perte de vue, onduleuse comme une mer et semée de fleurs comme les beaux tapis qu'on voyait dans les appartements du château. C'était le ciel, le beau ciel bleu du printemps qui lui servait de limite, et sur ce fond de saphir ressortaient les fleurs d'or des ajoncs et leur feuillage d'un vert glauque, parsemé de diamants par la rosée du matin. Les Pierres-

Longues, dispersées çà et là sur la lande, et qui lui donnaient son nom, avaient vu passer bon nombre de siècles; les unes étaient restées debout, les autres gisaient sur le sol où la ronce les couvrait de ses festons : Jeannette s'était établie sur une de ces pierres avec sa quenouille chargée de lin et sa gaule de bergère. Cette gaule était plutôt entre ses mains l'insigne du commandement qu'un objet bien utile : les moutons n'avaient pas l'humeur assez aventureuse pour sortir de la lande, et d'ailleurs le chien Cyrus, qui les gardait et qui n'avait pas autre chose à faire, suffisait parfaitement pour les empêcher de s'écarter.



On se demandera peut-être pourquoi le chien de Jeannette répondait au même nom que le feu roi des Perses. C'était bien simple : le grand'père du baron actuel de Kerléonik avait appelé ainsi son chien favori, une cinquantaine d'années auparavant : il avait trouvé ce nom-là dans un gros livre qu'on lui avait envoyé de Paris, où il était fort à la mode. L'exemple du seigneur avait été imité par ses vassaux, à qui le nom avait plu par sa nouveauté, et beaucoup de chiens de ferme avaient tenu à honneur de s'appeler comme le chien du château. Voilà comment Cyrus était devenu un nom de chien dans toute l'étendue des domaines de Kerléonik.

Pour Jeannette, c'était la plus jeune fille du fermier des Châtaigniers, l'un des tenanciers du château. Jeannette allait sur ses quinze ans; elle était brune, maigre et ébouriffée, et ses cheveux lui pendaient sur le dos comme ceux d'un garçon : ce n'était qu'aux jours de fête qu'elle les renfermait sous sa coiffe blanche aux grandes ailes. Ces jours-là seule-

ment aussi elle mettait sa jupe de droguet rayée de rouge et de bleu et son corsage de drap noir orné de velours aux entournures et échancré sur la poitrine pour laisser voir la chemise de grosse toile; pour garder ses moutons en compagnie de Cyrus, Jeannette n'avait qu'une cotte grossière, une cape de bure brune sur sa chemise serrée au cou, et ses pieds nus habitaient de gros sabots garnis à l'intérieur d'une poignée de paille sèche. Ainsi accoutrée, la fillette supportait le froid et le chaud, la pluie et le soleil, avec autant de philosophie que Cyrus lui-même; et il n'était pas rare de l'entendre chanter à plein gosier, en filant sa quenouille, toutes ces vieilles chansons qu'on sait par cœur dans les campagnes, sans pouvoir dire où on les a apprises. Jeannette était naturellement gaie comme un pinson et toujours disposée à causer et à rire

Ce jour-là pourtant Jeannette ne riait ni ne chantait; ce n'était pas qu'elle fût absorbée par son ouvrage, car le fuseau qu'elle avait laissé glisser à ses pieds n'était pas chargé de fil, et si sa quenouille n'eût pas été fixée dans sa ceinture, elle serait sûrement allée retrouver le fuseau parmi les herbes mouillées. Le menton dans sa main, le coude appuyé sur la pierre, Jeannette rêvait, et sur son visage passait par moments comme une ombre de tristesse ou d'ennui.

« Hé! Jeannette! cria tout à coup à dix pas d'elle une voix qui la fit tressaillir, que fais-tu donc là? Est-ce que tu ne m'entends pas? Voilà un quart d'heure que je te cherche et que je t'appelle. »

La voix venait du haut d'une petite éminence formée par quelques pierres écroulées les unes sur les autres. Là se tenait debout un jeune garçon qui pouvait avoir dix-sept ou dix-huit ans. Il portait le large chapeau, le bragou-bras et la veste à boutons de métal des Bretons, et ses longs cheveux blonds flottaient au vent et brillaient au soleil. Il tenait

sa main au-dessus de ses yeux pour mieux regarder au loin.

« Je ne t'entendais pas, Jean, répondit la fillette : tu auras appelé contre le vent. Viens donc ici, on est très-bien à l'abri, au pied des grandes pierres.

— Attends, je vais chercher mes bêtes ; il y a de la place pour elles et de l'herbe aussi. Hé! les belles! par ici! tout doux, la rousse! hé! la bigarrée! hé! la noire! hé! les bonnes bêtes! arrivez!... Là! les voilà occupées, elles vont rester tranquilles à présent. »

Et Jean vint se percher à côté de la petite fille, pendant que ses vaches broutaient aux environs, sans que Cyrus, qui était venu les reconnaître, y mît aucune opposition.

Jeannette prit sa quenouille et se mit à filer activement, comme pour rattraper le temps perdu; et Jean s'occupa à tailler avec son couteau des cuillers et des écuelles de bois.

« Je suis bien aise de te revoir, cousin Jean, dit la fillette, qui avait repris toute sa gaieté. Tu vas avoir de belles choses à me raconter, sur tout ce que tu as vu dans ton grand voyage. On parle si souvent aux veillées de la chapelle de madame sainte Anne, et de son image qu'Yves Nicolazik a trouvée dans un buisson, avec une lumière qui brillait au-dessus! Je sais la complainte par cœur ; je te la chanterai, et tu me diras si c'est bien comme ça y est marqué. Tu n'as pas manqué d'aller à Sainte-Anne, bien sûr? c'est tout près du pays de ton grand-père.

— Oui, oui, j'y ai été, et je te rapporte la médaille et l'image de madame sainte Anne, qu'on vend à la porte de la chapelle. Mais je n'ai pas grand'chose à te raconter; je suis resté avec le grand-père tout le temps qu'il a été malade, et nous sommes repartis bien vite, le père et moi, quand il a été guéri. Et ici, y a-t-il du nouveau? Avez-vous vendu la

vache blanche? Avez-vous dressé le poulain? La couvée de la poule grise est-elle bien venue?

— Oui, tout va très-bien à la ferme. Ah! Jean, si tu étais arrivé hier matin au lieu d'hier soir!

— Eh bien! je t'aurais revue un jour plus tôt et ça m'aurait fait plaisir, c'est vrai; mais je ne vois pas autre chose...

— Comment, tu ne sais pas? Les nouveaux seigneurs sont arrivés!

— Oui, j'ai entendu dire ça.., mais qu'est-ce que ça me fait?

— Ce que ça te fait, reprit Jeannette avec impatience, ça ne te fait rien, puisque tu n'y étais pas; mais si tu y avais été, tu aurais vu comme c'était beau!

— Quoi beau? Deviens-tu folle, Jeannette? Tu ne me dis seulement pas de quoi tu parles!

— Les voitures, et monseigneur, et madame la baronne, et tout le monde. On n'a pas fait de fête pour leur retour, parce qu'il n'y a pas assez longtemps que madame la défunte baronne est trépassée; mais j'ai eu de la crème à porter au château, et quand j'ai su qu'on attendait les maîtres, je me suis cachée derrière une haie pour les voir passer. Si tu savais quelles belles voitures! Le carrosse de la défunte baronne n'était rien auprès. Et les domestiques! des grands laquais avec les cheveux poudrés et des petits chapeaux à cornes, et des belles demoiselles avec des robes à fleurs roses, bleues, jaunes, vertes, tout un jardin! Elles avaient de jolis petits tabliers avec de la dentelle tout autour, et des bonnets tout en dentelle et en rubans; et à leur cou elles avaient des croix d'or pendues à des colliers de velours. Et si tu avais vu comme elles étaient bien coiffées, et quelle peau blanche, et quelles jolies mains! On aurait dit des reines, ou au moins des cousines de monseigneur. Eh bien, pas du tout; monseigneur était dans un grand carrosse, plus beau que les autres, avec madame la baronne et d'autres dames que je

n'ai pas pu bien voir; les belles demoiselles étaient seulement les soubrettes de madame la baronne.

— Qu'est-ce que c'est que ces animaux-là, des soubrettes? » demanda Jean d'un ton bourru. Évidemment les splendeurs dont l'entretenait Jeannette n'avaient pas son approbation.

« C'est comme ça qu'on appelle les chambrières des dames qui vont chez le roi, répondit Jeannette d'un ton piqué. Tu n'en sais pas long, cousin Jean.

— Et toi tu en sais beaucoup trop long, cousine Jeannette! et voilà des maîtres qui auraient bien dû rester où ils étaient. Depuis quinze ans que monseigneur demeure chez le roi, à ce qu'on dit, il faut croire qu'il a oublié les manières de la Bretagne. Puisqu'il a pris celles de la cour, qu'il les garde pour lui! mais qu'il ne vienne pas nous les apporter par ici. Bonjour : voilà le soleil en haut du ciel, et j'ai un bout de chemin à faire avant d'arriver au logis et de trouver mon dîner.

— A revoir, cousin Jean! » dit Jeannette. Mais elle le dit si bas qu'il ne l'entendit point : d'ailleurs il avait déjà tourné les talons et il s'éloignait en rappelant ses vaches. Jeannette secoua la tête d'un air mutin et reprit sa quenouille.





L'enfant ne se lassait pas de courir.

CHAPITRE III

Promenade champêtre.

Mlle Carmelinde de la Roche-Haubert était la dernière descendante d'une race de paladins dont plusieurs avaient porté aux croisades leur redoutable épée. Ils avaient possédé un château perché sur un roc, avec le droit de haute et basse justice; mais peu à peu, comme la face de ce monde est changeante, ils avaient perdu terre et château, et Mlle Carmelinde n'aurait eu pour asile qu'une cellule de couvent, si la jeune baronne de Kerléonik ne s'était intéressée à elle et ne l'avait priée de venir habiter sa maison pour diriger l'éducation de sa fille, Mlle Adélaïde de Kerléonik. Mlle Carmelinde, qui n'avait point de vocation pour la vie

religieuse, et qui était sûre de trouver chez la baronne les égards dus à son rang et à sa pauvreté, avait accepté avec reconnaissance, et depuis deux ans déjà elle faisait partie de la famille de Kerléonik.

Mlle Carmelinde était douée d'une âme tendre et romanesque, et si le ciel lui avait accordé les avantages nécessaires pour trouver un époux, nul doute qu'elle ne l'eût rendu très-heureux, ainsi que tous les enfants dont il eût plu au ciel d'entourer son foyer. Mais elle ne possédait ni dot ni beauté, et il ne se trouva sur son chemin aucun homme capable de la prendre pour ses qualités morales. Elle resta donc fille comme tant d'autres, et, au rebours de beaucoup de ces autres, elle ne s'aigrit ni ne s'attrista.

Seulement, ne trouvant pas autour d'elle de pâture pour son cœur et pour son imagination, elle se créa un petit monde intérieur qu'elle peupla de toutes les chimères écloses dans les cerveaux de son temps. Si elle eût vécu à l'époque où l'ancien baron de Kerléonik donnait à son chien le nom de Cyrus, nul doute qu'elle n'eût lié amitié avec tous les héros des livres de Mlle de Scudéri; mais l'engouement du jour étant pour la vie champêtre, Mlle Carmelinde de la Roche-Haubert raffola de la vie champêtre, qu'elle ne connaissait d'ailleurs ni de près ni de loin, ayant été élevée dans un couvent de Paris.

Mlle Carmelinde avait du reste toutes les qualités requises pour élever l'héritière de Kerléonik ou de toute autre baronnie de France ou de Navarre.

Elle possédait à fond la science du blason et connaissait sur le bout du doigt les armoiries de toutes les familles d'Europe qui avaient quelque illustration; une grande-maîtresse de la cour d'Espagne n'aurait pu la prendre en défaut sur le moindre détail d'étiquette, et elle était plus capable que le maître à danser d'enseigner à son élève l'art difficile

de faire la révérence ; avec cela sensible et vertueuse, suffisamment instruite et d'un excellent caractère : Mlle Adélaïde de Kerléonik n'aurait pu trouver une meilleure gouvernante, et la jeune baronne de Kerléonik avait pu sans crainte abandonner complétement sa fille à la direction de Mlle Carmelinde.

Mlle Carmelinde exerçait ses fonctions avec zèle, et les leçons de son élève, les offices, la promenade au Cours-la-Reine, les assemblées, auxquelles Mlle Adélaïde, quand elle eut atteint dix ans, dut quelquefois assister, droite sur son petit tabouret, sans se mêler à la conversation, seulement pour se former peu à peu aux belles manières, ne laissaient à la gouvernante que bien peu de temps pour son occupation favorite, la lecture. Aussi fut-elle transportée de joie lorsque la baronne lui annonça que toute la famille s'en allait passer le temps du deuil à Kerléonik. Plus de Cours-la-Reine, plus d'assemblées ! Des champs, des bergers, des bergères et des moutons ! et par-dessus tout cela le suprême bonheur de lire des idylles au pied d'un chêne ! Elle laissa aux soubrettes le soin d'emballer ses robes et attifements, et s'occupa de faire un choix dans la bibliothèque. Elle laissa de côté les œuvres des philosophes et celles des savants ; elle n'emporta point le *Traité du blason* ni le *Livre des Généalogies*, depuis longtemps imprimés tout entiers dans son cerveau ; mais elle remplit une caisse de toutes les pastorales françaises et étrangères, et quitta Paris avec joie.



Son élève n'était pas moins satisfaite qu'elle. Elle n'avait pas encore douze ans, et à cet âge la liberté des champs fait toujours envie, quelque bien stylée qu'on soit sur la tenue que doit

avoir dans le monde une fille de haut rang. Les promenades du Cours-la-Reine lui paraissaient un peu monotones, et elle avait tant de peine, quand elle assistait aux assemblées dans le salon de sa mère, à dissimuler ses bâillements derrière son petit éventail! Comme ce serait joli de se promener dans la vraie campagne, de voir des chaumières, des villages, des hameaux, et de se faire servir une tasse du lait d'une chèvre blanche ou d'une vache rousse par une jeune bergère en jupon à fleurs et en cornette à rubans, que suivrait comme un chien son agneau favori, tout frisé, blanc comme la neige et enjolivé de pompons roses! Et puis on entendrait sous la feuillée les pipeaux de quelque berger; et le berger lui-même, surpris dans sa retraite par Adélaïde et sa gouvernante, viendrait d'un air modeste et courtois leur offrir dans son chapeau de paille un nid de tourterelles qu'il aurait été chercher en haut du chêne voisin, sans endommager sa culotte de taffetas vert-pomme.

Adélaïde croyait fermement à tout cela. Quelle bonne occasion de vérifier l'exactitude du costume de sa dernière poupée! Cette poupée, appelée Chloris, était une bergère, comme son nom l'indiquait assez. Sur ses cheveux frisés et galamment relevés avec des rubans roses était posé un élégant chapeau de paille entouré d'une guirlande de fleurs des champs; un bouquet des mêmes fleurs ornait son corset de velours vert, ouvert sur une chemisette d'une blancheur éclatante, et lacé avec des rubans roses; sa jupe bouffante en soie brochée se relevait sur un jupon rayé de vert et de rose, et son petit tablier blanc, enjolivé de dentelle, était



pourvu de poches microscopiques, où pourtant elle introduisait sans effort sa petite main délicate. Ses jolis souliers ronds portaient des pompons roses et des boucles d'argent; elle avait à son bras une élégante panetière et tenait une légère houlette autour de laquelle s'enroulaient en spirale des rubans roses et verts. C'était l'idéal de la bergère assurément.

L'héritière de Kerléonik sauta donc de joie lorsque, le lendemain de l'arrivée à Kerléonik, sa gouvernante lui proposa une promenade à pied, à l'aventure, aux environs du château. Elle gourmanda sa soubrette Marton, qui ne la coiffait pas assez vite à son gré, et, prenant la main de Mlle Carmelinde, elle s'en alla avec elle par le premier sentier qui se rencontra.

Elles allèrent loin; l'enfant ne se lassait pas de courir, de sauter, de cueillir les violettes et les primevères écloses au pied des haies, d'écouter les petits oiseaux qui souhaitaient la bienvenue au printemps, de poursuivre les papillons hâtifs qui déployaient leurs ailes aux rayons du gai soleil d'avril.

Par instants quelque lapin effrayé s'enfuyait devant elle, et quelque écureuil perché sur un arbre bruissait à travers les feuilles, et elle apercevait, passant comme un éclair, ses yeux brillants et sa longue queue touffue. Adélaïde riait et admirait : c'était nouveau, c'était charmant. Elle n'avait pas encore rencontré de moutons blancs comme la neige, ni de bergère pareille à Chloris, mais elle ne les regrettait pas, elle n'avait même pas encore eu le temps d'y penser.

Pour Mlle Carmelinde, elle avait tant vécu en rêve dans une nature de convention, que la vraie nature du bon Dieu l'étonnait plus qu'elle ne la charmait. Ou plutôt elle ne la voyait qu'à travers le voile de ses lectures; et même au bout

de peu de temps, lasse de régarder, elle avait tiré de sa poche un joli petit volume relié en veau fauve avec la tranche rouge et des dorures aux coins, et s'était mise à relire tout en marchant l'*Attendrissante histoire de la sensible Amaryllis et du beau Méril, traduite* (*de l'italien*) *de messer Gian-Battista Guarini, et publiée « avec l'approbation du roy » par J. Barbou, libraire, rüe et en face la grille des Mathurins*. Elle s'absorba bientôt complétement dans sa lecture; ce qui fit qu'elle arriva sans s'en apercevoir dans la lande où Jeannette et Cyrus gardaient les moutons de la ferme des Châtaigniers.

Elle ne vit ni Jeannette, ni Cyrus, ni les moutons, par la raison qu'elle ne levait les yeux de dessus son livre que juste ce qu'il fallait pour se diriger dans sa marche; et Adélaïde ne les vit pas non plus, parce que Jeannette lui était cachée par les Pierres-Longues, et ses bêtes par un pli de terrain. Quelques dos et quelques croupes de moutons qu'elle put apercevoir lui firent l'effet de monticules de terre, et le fait est qu'ils en avaient la couleur: enfin elle ne les remarqua pas.

Mais si les deux promeneuses n'avaient pas vu Jeannette, Jeannette les avait vues, et elle restait immobile et comme enchantée, les dévorant du regard, comme si c'eût été une apparition que le moindre souffle pût faire évanouir. Elle suivait de l'œil tous les mouvements d'Adélaïde qui avait quitté le sentier frayé, et qui voltigeait, légère comme une biche, entre les touffes d'ajoncs et les buissons de ronces, se baissant pour cueillir une violette, et se dressant sur la pointe des pieds pour atteindre une grappe dorée de fleurs de genêt.

Elle la vit arriver à quelques pas d'elle, toute rose et blanche dans ses habits de deuil, et se pencher en avant pour saisir une giroflée qui fleurissait entre deux pierres.

Mais elle n'y toucha pas ; elle devint tout à coup pâle comme une morte, et prit un air d'épouvante en poussant un cri aigu.

Elle recula de deux ou trois pas, tomba en arrière tout de son long et resta sans mouvement et sans connaissance.





Adélaïde regardait les moutons.

CHAPITRE IV

Un heureux coup de sabot.

Jeannette, très-surprise du cri et de la pâmoison de la petite baronne, sauta en bas de son piédestal et s'élança pour la relever. Mais elle ne la releva point, parce qu'elle s'aperçut qu'il y avait quelque chose de plus pressé à faire. Une grosse vipère qui se chauffait au soleil au pied de la giroflée, dérangée dans sa sieste par la fille du seigneur, n'avait pas trouvé cela de son goût. Elle avait dressé sa vilaine tête plate et ouvert ses yeux brillants, et, ayant reconnu la position de l'ennemi, elle s'enroulait en s'appuyant sur sa queue pour se lancer contre l'imprudente promeneuse. Jeannette était résolue, et une vipère ne lui faisait pas peur. De sa quenouille elle cingla la vipère et la fit

retomber; et, sans lui laisser le temps de reprendre son élan, elle ôta prestement son sabot et lui en écrasa la tête. Elle tapait encore dessus avec acharnement, sachant que ces bêtes-là ont la vie dure, lorsque Mlle Carmelinde de la Roche-Haubert, que le cri de son élève avait arrachée aux délices du *Pastor fido*, arriva, en hâtant de toutes ses forces sa marche retardée par les ronces qui accrochaient sa longue jupe.

Elle vit le monstre vaincu, et Jeannette le foulant sous son sabot triomphant ; elle vit Adélaïde évanouie, et, saisie d'effroi, elle se jeta à genoux auprès d'elle en s'écriant : « Oh! mon enfant! ma chère enfant! êtes-vous blessée?

— Oh! que nenni! répondit Jeannette; la vermine n'a point eu le temps de la mordre. »

Un peu rassurée, Mlle Carmelinde souleva Adélaïde dans ses bras, lui frappa dans les mains, lui fit respirer son flacon d'eau de la reine de Hongrie et finit par la ranimer. L'enfant, en reprenant ses sens, se rappela la cause de sa frayeur et chercha des yeux la vipère. Jeannette, qui comprit sa pensée, se baissa, prit le reptile par le bout de la queue et le présenta à la petite baronne. Adélaïde recula; puis, la curiosité l'emportant, elle regarda la vipère.

« Oh! l'horrible bête! s'écria-t-elle. J'ai vu sa tête, ses yeux méchants, sa gueule ouverte, je me suis crue morte... Est-ce que c'est toi qui l'as tuée, petite?

— Oui-da, avec mon sabot, mademoiselle notre maîtresse, dit Jeannette en faisant la révérence, toujours la vipère à la main. C'est méchant, voyez-vous, ces bêtes-là; ça mord et on en meurt. Il ne faut pas se promener au soleil dans les endroits secs sans bien regarder à ses pieds; car si on marche dessus, ça les met en colère, et alors... »

Jeannette n'acheva pas sa phrase, la jugeant sans doute assez claire; et de fait elle l'était.



Elle ôta son sabot et écrasa la tête de la vipère.

« Alors tu m'as sauvé la vie? dit vivement Adélaïde; elle m'a sauvé la vie, n'est-ce pas, ma bonne amie?

— Certainement, répondit Mlle Carmelinde; et M. le baron et Mme la baronne ne manqueront sûrement pas de la récompenser. Comment t'appelles-tu, ma petite?

— Jeannette, pour vous servir. » Une nouvelle révérence accompagna cette réponse. « Je suis la fille à Pierre Gouarhé, le fermier de la ferme des Châtaigniers, qui appartient à Monseigneur.

— Ah! j'en suis bien contente, dit Adélaïde. Et qu'est-ce que tu faisais là? Tu n'as donc pas peur des serpents?

— Oh non! j'ai mon sabot! et puis, il faut bien que je vienne dans la lande pour faire paître mes moutons.

— Tu as des moutons? Où sont-ils? s'écria la petite baronne avec empressement. Elle a des moutons! Ma bonne amie, avez-vous vu les moutons?

— Non, ma chère petite; je n'ai encore été occupée que de vous. Êtes-vous assez remise pour marcher? il faudrait penser à rentrer au château; d'ailleurs, je ne suis pas tranquille ici; la vipère n'était peut-être pas seule de son espèce. Allons-nous-en; nous verrons les moutons une autre fois.

— Les moutons sont à votre service, notre maîtresse, et la bergère aussi, » dit Jeannette avec une troisième révérence. Elle était fort étonnée qu'on pût se soucier de voir des moutons, mais elle désirait beaucoup que les belles dames revinssent à la lande.

Pour Adélaïde, elle cherchait la bergère, qui sans doute était avec ses moutons. « Où donc est la bergère? murmura-t-elle.

— C'est moi la bergère, pour vous servir, notre maîtresse; et les moutons ne sont pas loin, je vais bien vous les faire voir tout de suite, dit Jeannette.

— Ici, Cyrus! amène tes bêtes, mon bon chien! »

Cyrus, qui méditait à l'ombre des genêts, dressa tout à coup sa tête aux oreilles pointues et montra à la petite baronne sa personne hérissée. Elle eut d'abord un peu peur, le prenant pour quelque animal sauvage; mais elle se rassura en voyant que Jeannette le flattait de la main. Cyrus partit au galop, et un instant après une troupe tumultueuse de créatures grisâtres, pressées les unes contre les autres de façon à rappeler de loin l'aspect d'un champ qu'on vient de labourer, accourut vers la bergère. Cyrus harcelait les flancs de son troupeau, mordillant çà et là quelque bête qui menaçait de s'écarter, et la ramenant par l'oreille ; aussi entendait-on par instants des bêlements plaintifs.

« Les voilà, les moutons! dit Jeannette aux deux dames. Monseigneur n'en a pas de plus beaux dans toutes ses fermes. C'est qu'ils sont soignés, il faut voir! »

Adélaïde regardait, Mlle Carmelinde regardait, et elles n'en croyaient pas leurs yeux. Les moutons n'étaient donc pas blancs? Les moutons n'avaient donc pas de rubans roses ni de colliers de fleurs? Les moutons n'étaient donc pas parfumés de bergamote ni de poudre à la maréchale? Ce qu'elles voyaient là, c'étaient des moutons? Et la bergère donc! Car c'était bien la bergère, cette espèce de sauvagesse noirâtre et mal vêtue; elle l'avait dit, et on ne pouvait songer à l'accuser de mensonge, cette courageuse enfant qui venait de sauver la petite baronne. Y avait-il donc deux races distinctes de moutons et de bergers? ou bien quels étaient les véritables, ceux de la Bretagne ou ceux des idylles de M. Gessner?

Mlle Carmelinde était confondue. Adélaïde, qui sans doute avait l'illusion moins tenace, examinait curieusement le troupeau.

« Je croyais que les moutons étaient blancs? dit-elle enfin à Jeannette.

— Il y en a des blancs et puis des noirs, répondit celle-ci. Voici les blancs! Ils ont une belle laine; on les tondra le mois prochain, quand il ne gèlera plus.

— Ah! dit Adélaïde, qui ne les trouvait guère blancs. Et ton agneau, où est-il donc?

— Il y en a beaucoup, des agneaux! ils sont avec leurs mères. En voilà un qui tette: voyez, par ici, notre maîtresse.»

Adélaïde se rasséréna. L'agneau n'était pas aussi blanc que ceux que M. Boucher avait peints sur l'éventail de la baronne, mais il était pourtant un peu plus propre que les autres, et si gentil, avec ses jambes tremblantes, son nez rose et ses yeux innocents! Adélaïde se promit de lui apporter un collier bleu.

Le chien aussi, quand elle fut bien sûre que ce n'était pas un loup, trouva grâce devant elle. Elle écouta son éloge avec plaisir et osa même passer sa petite main blanche et douce sur sa grosse tête noire et hérissée, pour le récompenser d'avoir étranglé, la semaine précédente, un vrai loup qui s'attaquait à ses moutons. Puis Mlle Carmelinde, la voyant tout à fait remise de sa frayeur, donna le signal du départ; mais elle ne savait plus de quel côté était le château, et elle dut avoir recours à Jeannette. Celle-ci n'osait guère quitter ses moutons pour reconduire les dames; elle allait pourtant s'y risquer, non sans avoir recommandé à Cyrus de faire bonne garde, lorsque Jean revint : c'était un guide tout trouvé. Jeannette le chargea de mener les dames au château, par le plus court chemin, et Adélaïde le suivit, en répétant à Jeannette qu'elle ne l'oublierait pas et qu'elle irait la voir à la ferme des Châtaigniers.

Chemin faisant, elle essaya de faire causer Jean; mais Jean n'était pas aussi sociable que Jeannette. Il ne montra ni étonnement, ni admiration de ce que la bergère avait tué une vipère avec son sabot; et quand il eut répondu aux questions

de la petite baronne qu'il s'appelait Jean, qu'il était le cousin de Jeannette, qu'il demeurait sur les terres de Monseigneur et qu'il menait paître les vaches de son père quand il ne travaillait pas aux champs, on ne put rien lui faire dire de plus; et Adélaïde, dépitée, occupa son temps à le regarder.

Il gardait les vaches, avait-il dit : il était donc berger? En ce cas, le berger était digne de faire pendant à la bergère : et Adélaïde ne les trouvait beaux ni l'un ni l'autre. Quand elle eut bien constaté qu'il n'avait ni culotte de soie vert pomme, ni jabot de dentelle, ni chapeau de paille enrubanné, et que ses cheveux n'étaient ni poudrés ni pommadés, ni réunis en queue par un ruban, elle fut prise d'une profonde pitié, et se rappela que dans le salon de sa mère elle avait quelquefois entendu de graves messieurs très-bien mis parler « d'améliorer le sort des paysans ». Et elle se promit de travailler de toutes ses petites forces à cette amélioration si nécessaire. Elle se dit que sans doute il fallait diviser les habitants des campagnes en deux catégories : les bergers, élégants, polis, civilisés, comme ceux des idylles et des éventails, et les paysans, pareils à Jean et à Jeannette. Il s'agissait de faire passer les paysans à l'état de bergers : là était tout le problème. Pour Mlle Carmelinde, elle s'était replongée dans la lecture du *Pastor fido*, et elle ne l'interrompit que lorsque Jean lui montra à cent pas devant elle la grande avenue du château, et partit plus vite qu'il n'était venu.





Jeannette s'élança joyeusement au-devant d'elle.

CHAPITRE V

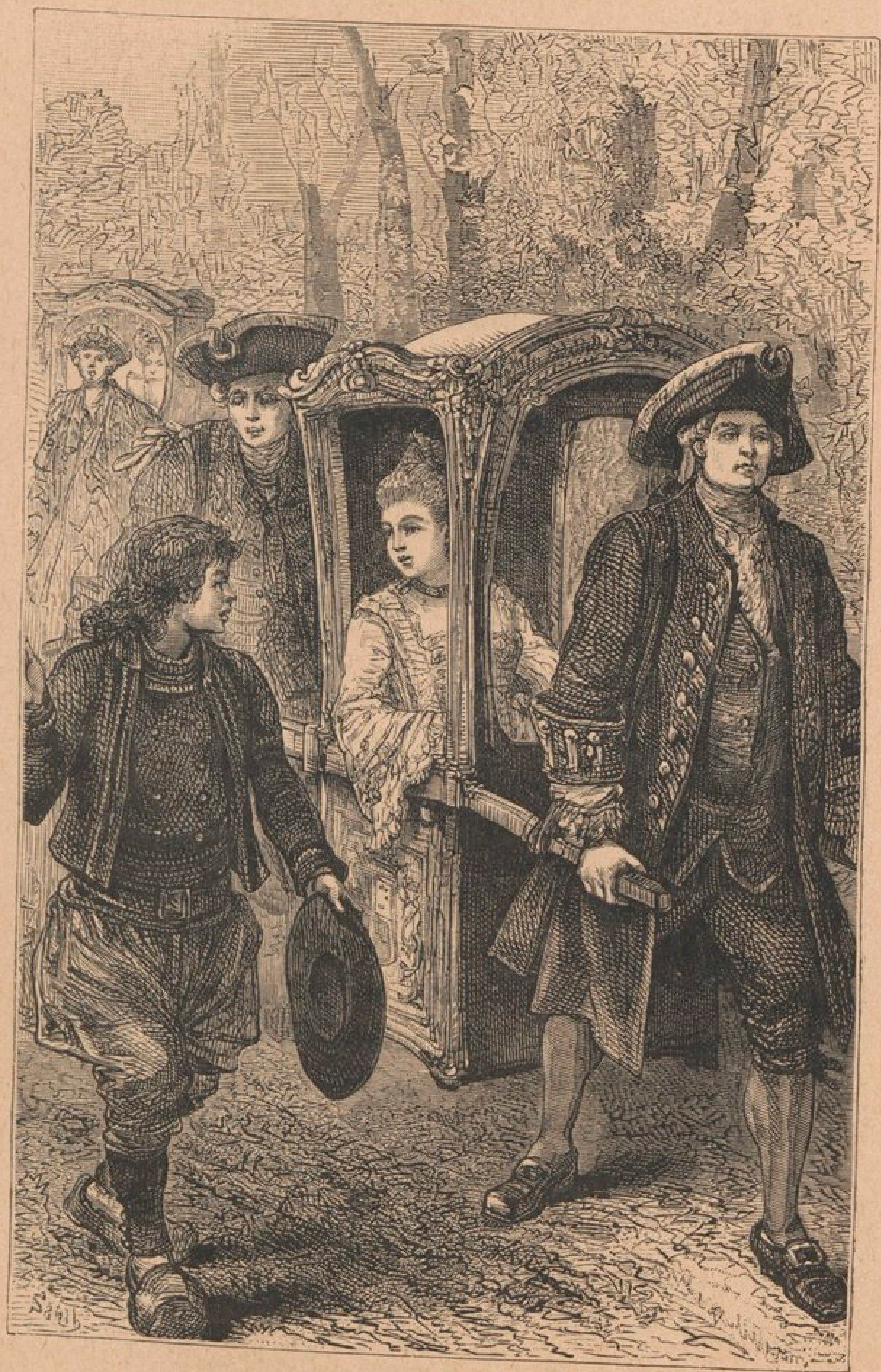
A la ferme des Châtaigniers

Mme la baronne, bien qu'elle ne fût pas d'humeur champêtre, se piquait d'être « sensible », et elle fut très-effrayée en apprenant le danger que sa fille avait couru et très-désireuse de récompenser la vaillante petite bergère qui l'avait sauvée. Elle manda le régisseur, pour s'informer de ce qu'on pourrait faire pour la famille de Jeannette Gouarhé, et en attendant elle permit à Adélaïde de se rendre dans l'après-dînée à la ferme des Châtaigniers, pour inviter Jeannette à venir le lendemain au château saluer le baron et la baronne qui désiraient la connaître.

Adélaïde serait volontiers partie à pied sitôt après les grâces; mais Mlle Carmelinde, qui n'avait plus douze ans, et

qui n'avait jamais foulé que des allées de parc, était lasse de la promenade du matin, et il fallut attendre que les laquais eussent apporté deux chaises dans le vestibule : Hervé, le vieux cocher, qu'on avait gardé en dépit des fâcheux pronostics de Mme Levellec, ayant déclaré qu'il était impossible à un carrosse d'approcher de la ferme.

Tout en cheminant, précédée par Loïc qui servait de guide, et un peu cahotée par ses porteurs, à cause des irrégularités de la route, la petite baronne regardait la campagne, et regrettait fort « l'autre façon d'aller ». Être secouée ainsi, ce n'était pas bien amusant : quelle différence d'avec la promenade du matin, où elle courait librement dans les grandes herbes ! Il est vrai qu'on y trouvait des vipères dans les grandes herbes ; mais Adélaïde n'y pensait plus. Elle sortait à chaque instant sa jolie tête tantôt à la portière de droite, tantôt à la portière de gauche, émerveillée de tout ce qu'elle voyait ; et elle appelait sans cesse Loïc pour lui demander des explications. Le jeune garçon se serait étonné de son ignorance si son respect pour les maîtres lui eût permis un pareil sentiment ; et il fut tout glorieux d'apprendre à la petite baronne que ces grandes nappes d'un blanc de lait ou d'un jaune d'or étaient des champs de blé noir, de choux ou de navets fleuris, ou bien de genêts et d'ajoncs, et que cette belle herbe si haute et si épaisse était du blé ! Il lui disait aussi le nom des oiseaux qui chantaient dans les arbres au-dessus de leur tête, et le nom des arbres où chantaient les oiseaux ; et Adélaïde était étonnée d'apprendre tant de choses intéressantes d'un petit valet campagnard qui ne savait pas lire. Pour Mlle Carmelinde, elle entretenait son esprit d'une question fort intéressante : à savoir, en quoi les bergers du Tasse et ceux de Guarini différaient des bergers de M. Gessner, et en quoi ils leur ressemblaient.



La petite baronne regardait la campagne.

On arriva à la ferme des Châtaigniers, ainsi nommée d'un beau groupe de ces arbres qui étendaient leur large branchage dans un pré voisin de la maison et qui fournissaient aux habitants de la ferme une bonne partie de leur nourriture de l'hiver. « Voilà la ferme, mademoiselle! » dit Loïc; et Adélaïde vit devant elle, au bout d'une espèce de cour jonchée d'ajoncs dont les eaux qui ne trouvaient pas à s'écouler étaient en train de faire du fumier, un amas de constructions basses avec des toits de chaume qui descendaient jusqu'au niveau des portes. Une fumée sortait du toit du milieu et indiquait que là devaient vivre des êtres humains; des grognements venaient de la cabane de gauche, des bêlements sortaient de celle de droite, et par derrière de longs mugissements décelaient la demeure des bêtes à cornes. Des poules gloussaient devant la maison, cherchant leur vie dans le fumier ; et Cyrus, étendu sur le seuil comme un gardien vigilant, s'y reposait avec la sécurité d'un chien qui a vu tout son troupeau rentrer dans la bergerie.

Les laquais hésitèrent à l'entrée de la cour. « Ah! il faut bien traverser, leur dit d'un ton goguenard Loïc, qui avait pris la précaution de chausser ses gros sabots; il n'y a pas d'autre chemin pour arriver à la maison. » Loïc n'aimait pas ces grands valets de Paris, et il n'était pas fâché de les voir enfoncer leurs beaux souliers à boucles d'argent dans la litière d'ajoncs qui clapotait sous leurs pas. Les laquais prirent leur parti, tout en se disant que Mademoiselle avait une bien étrange idée de venir dans un endroit pareil ; et les deux chaises arrivèrent devant la porte de la ferme. Cyrus se dressa debout, et fit entendre un aboiement sonore; puis, reconnaissant ses nouvelles amies, il vint en remuant la queue présenter sa bonne tête aux caresses d'Adélaïde.

A l'appel de Cyrus, Jeannette, qui venait de rentrer avec

son troupeau et qui racontait justement à sa famille l'aventure de la matinée, mit la tête à la lucarne qui servait de fenêtre, et, voyant la petite baronne, elle s'élança joyeusement au-devant d'elle. Et pendant que les gens de la ferme, qui l'avaient suivie, se confondaient en protestations de dévouement et de reconnaissance pour une pareille



visite, Jeannette, s'apercevant pour la première fois de sa vie qu'un coup de balai pouvait avoir du bon, saisit un balai et fit en un clin d'œil devant la maison une place nette où la petite baronne et sa compagne pussent mettre pied à terre sans danger. Les poules effrayées et chassées par le balai s'enfuirent moitié courant, moitié volant, avec des gloussements précipités et de bruyants battements d'ailes ; et Adélaïde entra dans la maison.

Jamais voyageur en lointain pays ne fut plus étonné en entrant dans une hutte de Lapons, dans un wigwam d'Iroquois ou dans une caverne de Guanches, que ne le furent Adélaïde et Mlle Carmelinde à la vue de la demeure qu'habitait avec sa famille le Breton Pierre Gouarhé, tenancier du baron de Kerléonik. Elles comprirent bien qu'elles étaient en pays chrétien, en voyant accrochés à la haute cheminée, au-dessus du fusil du fermier, un petit crucifix en fer, une branche de romarin de la dernière fête des Rameaux et une image de madame sainte Anne, patronne de la Bretagne. Mais tout le reste, cette terre battue, inégale sous le pied, qui tenait lieu de parquet et de tapis; ces longs bancs de bois rangés autour de la table et sous la cheminée; ces vessies de porc gonflées d'air, pendues en grappe en haut de la poutre ou plutôt du pilier qui soute-

nait le toit; ces lits clos, espèces d'armoires dont une coulisse entr'ouverte laissait voir le contenu, des matelas superposés comme dans des tiroirs, tout cela était absolument nouveau pour elles. Les habitants de ce lieu étaient parfaitement assortis à leur habitation : les hommes ressemblaient à Jean et les femmes à Jeannette, avec la jeunesse en moins.

La gouvernante et son élève remarquèrent tout cela peu à peu, car elles commencèrent par ne rien voir du tout, tant la chambre était mal éclairée par une petite fenêtre et par la porte qu'on était obligé de laisser ouverte.

Adélaïde avait envie de pleurer; elle n'aurait jamais cru que les vassaux de son père fussent si pauvres et si mal logés, et l'idée que Jeannette, qui venait de la sauver, vivait ainsi, lui serrait le cœur. Elle avait préparé un petit discours très-bien approprié à la circonstance; mais elle ne put en trouver un mot, tant elle était troublée, et ce fut Mlle Carmelinde qui se chargea d'inviter Jeannette, au nom de la baronne de Kerléonik, à venir le lendemain au château.

Pierre Gouarhé et sa femme Agathe n'en croyaient pas leurs oreilles. Un si grand honneur à leur fille! Et pourquoi? Pour avoir tué une mauvaise bête d'un coup de sabot? Cela ne valait pas la peine d'en parler, et Monseigneur et Mme la baronne étaient trop bons. Jeannette se rendrait à leur commandement, et la fermière espérait qu'on voudrait bien l'excuser si elle ne se comportait pas comme il fallait, parce qu'elle n'avait jamais hanté que les gens du village.

Adélaïde retrouva la parole pour rassurer la fermière; et elle ajouta qu'à présent qu'elle était reposée (elle s'était assise sur un banc que la bonne femme lui avait proprement essuyé d'un coin de son tablier), elle désirait que

Jeannette lui fit voir la ferme et toutes les bêtes qui étaient dedans. Et là-dessus elle se leva et sortit bien vite : la fumée de genêt qui faisait comme un nuage dans la chambre commençait à lui piquer les yeux, et elle avait hâte de revoir le grand jour.

Une fois dehors, elle s'amusa de tout son cœur, et visita tous les coins et recoins, s'étonnant de tout, et finissant par trouver la vraie vie de la campagne beaucoup plus variée et plus intéressante que celle des bergers d'éventails. Elle revit le petit agneau, qui ne fit pas difficulté de se laisser entourer le cou d'un ruban bleu noué d'une belle rosette; elle fit le tour du courtil et admira l'activité des abeilles autour des ruches; elle entra dans l'étable, où elle vit traire une jolie vache tachetée, aux cornes luisantes et aux doux yeux noirs; elle donna un regard aux porcs que Jeannette lui nomma en baissant les yeux et en ajoutant à leur nom la formule « sauf vot' respect », et elle tomba en extase à la vue des pommiers en fleurs. Elle ne vit point les tourterelles classiques de Chloé et d'Amarante : il n'y en avait pas à la ferme, le seigneur ayant seul droit de pigeonnier; mais elle vit le beau coq à la crête de corail appeler ses poules pour leur donner les graines qu'elle puisait à pleines poignées de sa petite main dans le tablier de Jeannette, et qu'elle jetait sur l'herbe du courtil; elle admira son panache vert et le manteau de plumes dorées qu'il secouait comme la crinière d'un lion. Et quel plaisir de voir la bonne couveuse réunir ses poussins, leur chercher des insectes et les poser devant eux en les invitant à manger par un doux gloussement, pendant que les poussins, avides et maladroits, se culbutaient, roulaient les pattes



en l'air, se relevaient et picotaient leur provende en pépiant de satisfaction ! Adélaïde put en prendre un dans sa main, et contempler à son aise son petit corps vêtu de duvet jaune, ses yeux noirs et brillants et son petit bec encore transparent. Les tourterelles de Tircis étaient bien oubliées. La mare aux canards l'arrêta longtemps : les canards barbotaient, se poursuivaient, se querellaient, venaient se secouer sur la terre ferme, retournaient à l'eau en se dandinant, faisaient cent culbutes, sans se soucier de la présence de la fille du seigneur. Adélaïde riait, applaudissait et trouvait tout cela bien plus joli que la promenade du Cours-la-Reine.

La fermière vint l'arracher à sa contemplation en demandant timidement « si Mademoiselle ne voulait point manger. » Mademoiselle n'y pensait pas; mais elle se découvrit tout à coup une faim de loup et elle rentra vite à la ferme.

Agathe Gouarhé avait fait de son mieux; elle avait porté une table sous un des pommiers fleuris et avait étendu un linge blanc dessus, se rappelant qu'elle avait vu quelque chose de semblable un jour qu'elle était entrée dans la salle à manger du château. Mlle Carmelinde et Adélaïde trouvèrent sur cette nappe rustique deux assiettes de faïence à fleurs, le trésor de la famille, qui mangeait habituellement dans des écuelles de bois, et on leur servit du lait qu'elles avaient vu traire, de la crème, du caillé et des crêpes exquises, que la fermière avait faites avec un peu de farine de froment qu'elle tenait en réserve pour les jours de fête : aucune fête ne pouvait valoir celle de ce jour-là. Le pain pouvait passer pour frais, puisqu'il n'avait encore que huit jours; mais les deux dames le trouvèrent pourtant trop dur et d'une couleur qui les étonna; elles se rabattirent sur les crêpes, qu'elles arrosèrent de cidre doux. Adélaïde se serait

arrangée de cet ordinaire-là, à condition toutefois de ne pas s'habiller comme Jeannette, de ne pas demeurer dans une maison pareille et d'avoir du pain blanc. Mais tout le reste la charmait, et ce fut en soupirant qu'elle s'arracha aux délices de la ferme pour remonter dans sa chaise. « Viens de bonne heure demain, tout de suite après le dîner, cria-t-elle encore à Jeannette quand ses porteurs se furent mis en marche ; je tâcherai de t'amuser, moi aussi, n'oublie pas de venir. » La recommandation était inutile : Jeannette n'avait nulle envie de manquer au rendez-vous.

Comme la petite baronne disparaissait d'un côté, Jean arrivait de l'autre. Il était chargé d'une commission de son père pour Gouarhé, et quoiqu'il conservât un peu d'humeur contre Jeannette, il n'aurait pas été fâché de faire sa paix avec elle. Mais il en fut pour ses bonnes intentions : Jeannette ne le remarqua seulement pas. Elle était occupée à tirer du bahut ses habits des « bonnes fêtes » pour voir s'il n'y manquerait rien pour faire la brave le lendemain. Elle ne parla donc pas à Jean ; mais la fermière parla pour deux, et elle aurait mieux fait de se taire.

Il fallut que Jean écoutât le récit de toute la visite de la « demoiselle » et subît son éloge, qui ne l'amusait pas du tout.

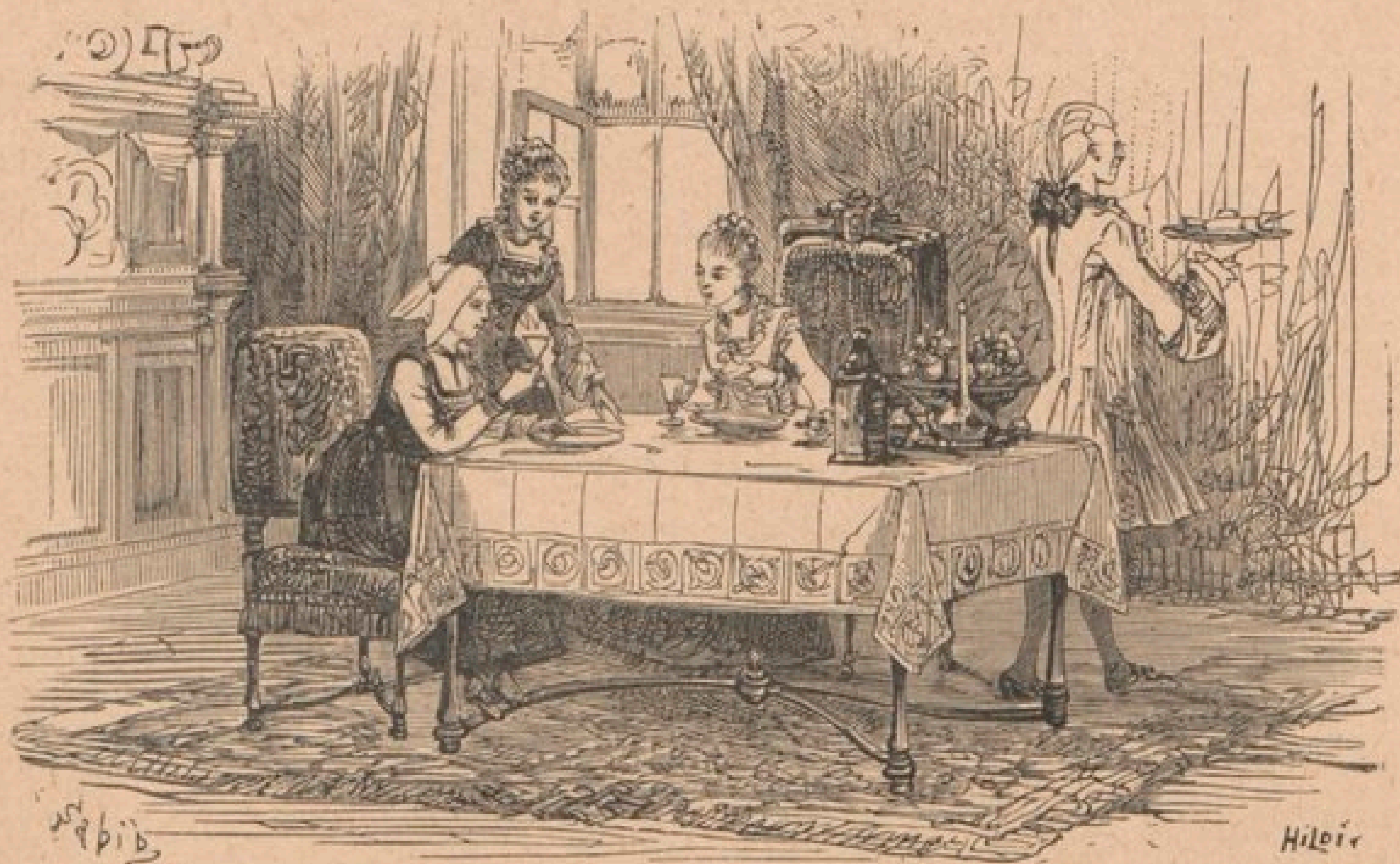
La fermière lui apprit ensuite avec orgueil que la demoiselle, qui n'était point fière, était venue exprès pour inviter Jeannette à aller au château le lendemain. Jean n'en entendit pas davantage ; il haussa les épaules, et reprenant son bâton qu'il avait déposé dans un coin :

« Vous avez perdu l'esprit, tous tant que vous êtes, dit-il, d'aller jeter Jeannette dans la gueule du loup ! Elle est déjà à moitié folle depuis hier, pour avoir vu passer des carrosses : qu'est-ce que ce sera quand elle sera restée toute la journée avec ces chambrières et ces laquais qui

mettent de la farine dans leurs cheveux? Ce ne sera plus Jeannette, ça ne sera plus qu'une soubrette! »

Et sur ce mot, qu'il lançait à sa cousine comme une suprême injure, Jean enfonça son grand chapeau sur sa tête et partit à grandes enjambées sans se retourner.





Jeannette se demandait si tout cela était bien vrai.

CHAPITRE VI

Jeannette au château.

La colère de Jean fut jugée d'une façon très-différente par les divers habitants de la ferme des Châtaigniers. Jeannette n'en fit pas grand cas. Elle s'empressait à savonner sa coiffe et sa collerette des grands jours et n'avait pas le loisir de penser à Jean. La fermière trouva, et dit tout haut, que Jean était un brutal et un imbécile, incapable de comprendre quel grand honneur Monseigneur et Mme la baronne faisaient à la famille en mandant Jeannette chez eux.

Pierre Gouarhé, qui n'était pas aussi éperdu de vanité que sa femme, ne dit rien du tout, et sentit bien au fond de

son cœur quelque crainte que cela ne tournât mal; mais il espérait que Jeannette lui ferait obtenir une diminution sur son fermage, et des exemptions de corvées et d'autres servitudes, et, ma foi! on avait tant de peine à vivre! il fallait prendre le bien sans trop regarder d'où il venait.

La plus raisonnable de la maison, celle qui partageait en secret les craintes de Jean, c'était Gothon, la servante de la ferme. Entrée toute petite au service des Gouarhé, Gothon s'était attachée à eux et les aimait comme sa famille; elle aimait surtout Jeannette, qu'elle avait vue naître et qu'elle avait élevée « au petit pot », comme on dit dans les campagnes, parce que sa mère ne pouvait pas la nourrir. Nulle autre que Gothon n'avait jamais enveloppé Jeannette dans ses langes, nulle autre ne lui avait fait boire du lait tiède de la meilleure vache, nulle autre ne lui avait préparé sa soupe et sa bouillie, et ne lui avait appris à se tenir sur ses jambes, à parler et à dire sa prière : Jeannette était presque autant la fille de Gothon que celle d'Agathe Gouarhé.

Gothon connaissait tous les projets de la famille, et elle approuvait beaucoup que Pierre Gouarhé et son cousin Yvon, le père de Jean, se fussent promis de marier ensemble leurs deux enfants (avec l'agrément de Monseigneur) quand ils seraient en âge. Elle tenait Jean pour un brave garçon, honnête et laborieux, franc et courageux, juste ce qu'il fallait pour faire le bonheur d'une femme raisonnable qui tiendrait à la prospérité de sa maison. Les barons de Kerléonik étaient de bons seigneurs; ils ne pressuraient point leurs tenanciers, et ils les gardaient de père en fils tant que duraient leurs familles. Jean avait donc toute chance de remplacer son père à Kerentré, petite ferme dont les champs touchaient à ceux des Châtaigniers; et Jeannette serait très-heureuse là et ne quitterait presque pas sa

famille. Pourvu qu'elle ne se mît pas en tête des idées de la ville, en allant trop souvent au château! Car Gothon prévoyait que la petite baronne l'y ferait venir plus d'une fois, si elle se prenait de goût pour Jeannette, comme cela en avait l'air. Aussi Gothon resta un peu soucieuse ce jour-là. Cela ne l'empêcha pourtant pas de repasser la coiffe de la petite fille et de lui plisser sa collerette, ni de lui cirer ses souliers ronds jusqu'à ce qu'on pût s'y mirer; elle ne voulait pas que sa Jeannette se plût trop avec le monde du château, mais elle voulait que le monde du château trouvât Jeannette gentille.

Le lendemain M. le baron et Mme la baronne de Kerléonik achevaient leur dîner, lorsque Jeannette, à la fois timide et résolue, arriva au château. Les valets avaient été prévenus, et la petite fille fut introduite par un des grands laquais poudrés, puis conduite par une des soubrettes, objets de son admiration, dans le boudoir de Mme la baronne.

Mme la baronne était là, et M. le baron y était aussi; et l'héritier des Kerléonik, vêtu d'une longue robe toute brodée, essayait ses premiers pas sous la surveillance de sa berceuse; car Mme la baronne, qui se piquait d'être « sensible », avait suivi la nouvelle mode prêchée par M. Rousseau, citoyen de Genève; elle avait nourri elle-même son fils et le faisait élever sous ses yeux. Au moment où Jeannette entra, Adélaïde, qui la guettait, accourut, et Mlle Carmelinde la suivit. Jeannette, rassurée par la vue de deux visages de connaissance, fit sa plus belle révérence, et s'avança pour venir baiser la main de Mme la baronne. Celle-ci lui sourit.

« C'est donc toi, lui dit-elle, ma brave petite, qui te bats avec les serpents? J'ai voulu te remercier moi-même, et te charger de dire à tes parents, de ma part et de celle de M. le baron, qu'ils ne soient pas en peine de ton avenir;

nous nous en occuperons. Pour aujourd'hui, ma fille se chargera de t'amuser et de causer avec toi pour savoir ce qui te ferait plaisir.

— Et tu diras à ton père, ma petite, ajouta le baron, qu'il s'entende avec le régisseur pour son fermage : s'il a quelque chose à demander, c'est accordé d'avance. Je préviendrai le régisseur. »

Jeannette, toute confuse, et plus joyeuse encore, remercia de son mieux et suivit Adélaïde. Mais comme la chambre était grande et qu'on se mit à parler d'elle dès qu'elle eut le dos tourné, elle put, avant d'arriver à la porte, entendre le baron qui disait : « Charmante, en vérité; de beaux yeux, une jolie tournure... ces paysannes bretonnes valent bien les poupées qu'on admire à Paris. »

La baronne lui répondit par l'éloge du costume de Jeannette ; et la petite fille éprouva de leurs louanges autant d'étonnement que de plaisir. Pour elle, la beauté, c'était une peau blanche et un attifement à la mode de la ville, et les paroles du baron lui semblèrent bien extraordinaires.

Elle n'eut pas le loisir d'y songer longtemps. Adélaïde l'avait prise par la main et l'entraînait à travers les vastes appartements. Jeannette se laissait faire comme dans un rêve, effrayée de fouler aux pieds ces beaux tapis moelleux comme la mousse des bois, et n'osant pas résister à la petite baronne. Elle s'arrêta pourtant, stupéfaite, en voyant en face d'elle une fille de son âge, mise comme elle. Y avait-il donc au château une autre paysanne du village? Et comment se faisait-il que Jeannette ne la connût point? Elle ne put contenir sa curiosité, et, montrant la nouvelle venue, qui étendit aussitôt son doigt vers elle :

« Oh! dit-elle, qui est celle-là? »

Adélaïde éclata de rire.

« Mais c'est toi, celle-là! Tu ne te reconnais pas? Est-ce que tu ne t'es jamais regardée dans un miroir?

— Un miroir? » répéta Jeannette en levant vers Adélaïde ses yeux étonnés. Mlle Carmelinde vint à son secours.

« Vous savez bien, Adélaïde, que nous n'avons pas vu de miroir à la ferme; cette enfant ne sait même pas ce que c'est, elle ne s'est jamais mirée que dans le ruisseau. »

Jeannette comprit : elle s'était mirée plus d'une fois dans le ruisseau, quand elle allait conduire son troupeau dans la prairie qu'il traversait; mais c'était sa figure de bergère qu'elle y avait vue, et elle ne se connaissait pas du tout dans son accoutrement des jours de fête. Elle se voyait maintenant de la tête aux pieds dans la grande glace, avec sa brune figure encadrée dans les ailes blanches de sa coiffe, ses cheveux bien peignés qui s'étalaient sur son front en deux légers bandeaux, ses yeux noirs qui brillaient dans l'ombre transparente de l'étoffe, sa collerette plissée entourant son cou, son corsage de drap noir échancré sur la poitrine, son tablier orné d'une broderie aux vives couleurs, sa jupe rayée et ses bas de laine bleue; et elle ne s'étonnait plus tant de l'avis exprimé par le baron. « C'est moi, ça! dit-elle avec une joie naïve.

— Eh oui, c'est toi! T'es-tu assez regardée? Viens, nous avons encore bien des choses à voir dans le château, si cela t'amuse. Je te donnerai un miroir quand tu t'en iras, sois tranquille. »

Elle promena la petite paysanne dans les beaux salons, dans la galerie des chevaliers, où Jeannette trembla en se voyant entourée de ces hommes de fer dont on racontait aux veillées de si terribles histoires; elle ne voulait pas croire qu'ils n'habitaient plus leurs armures. Elle aima mieux la galerie des portraits, où l'on voyait dans de vieux cadres

dorés de si belles dames et de si brillants seigneurs; la chapelle du château lui parut bien plus belle que l'église du village; et quand, à la fin de leur tournée, les deux petites filles entrèrent dans la chambre d'Adélaïde pour s'y reposer, Jeannette était comme grisée par tout ce qu'elle avait vu, et elle faisait cent questions sur chaque chose, avec une verve qui divertissait extrêmement sa compagne.

Et la collation! Car Adélaïde, en reconnaissance des crêpes et du lait de la ferme, avait commandé une collation dans son appartement. Jeannette ne savait plus où elle était. Devant elle, une table couverte d'objets brillants, or, argent, cristaux, contenant des mets délicieux dont rien de ce qu'elle connaissait n'avait pu lui donner idée; dans la chambre, glissant sans bruit sur le tapis comme des ombres, les grands laquais poudrés, portant et emportant des plats; et auprès d'elle une des brillantes soubrettes, la servant, lui versant à boire, et quelle liqueur! Ce n'était pas du cidre assurément. Jeannette se demandait si tout cela était bien vrai; elle avait ouï raconter aux veillées des aventures qui ressemblaient à la sienne, mais c'était toujours dans des rêves qu'elles se passaient, et les gens à qui elles arrivaient se réveillaient tout d'un coup au plus beau moment et se trouvaient tout seuls au milieu de la nuit dans quelque lieu effrayant. Et Jeannette avait grand'peur de se réveiller au beau milieu de la lande des Pierres-Longues.

La collation était finie, et les valets emportaient la table. « Viens voir mes joujoux, à présent, » dit Adélaïde. Et elle étala sur le tapis tout ce qu'elle avait apporté d'amusant à Kerléonik. Jeannette ne comprenait pas tout; mais ce qui mit le comble à ses émotions de la journée, ce fut la vue de Chloris dans son galant costume. Jeannette avait eu des poupées dans son enfance; elle s'en était même fait avec

des chiffons, et son imagination avait dû les parer de toutes les grâces; mais celle-ci, qui paraissait vivante, était-ce bien une poupée? ou n'était-ce pas plutôt quelqu'une de ces petites fées qui habitent sous la terre dans des palais d'or et de diamant? Jeannette n'osait pas la toucher.

« C'est ma dernière poupée, lui disait Adélaïde, c'est une poupée à la mode, elle est habillée en bergère; vois son agneau blanc.

— En bergère? oh! mademoiselle, les bergères ne sont pas comme celle-là!

— Si, dans les livres; il y a une quantité d'histoires très-jolies, où on ne voit que des bergers et des bergères; et les images montrent les bergères toutes pareilles à Chloris. C'est Chloris qu'elle s'appelle, la poupée : il y a beaucoup de bergères qui s'appellent Chloris. »

Jeannette secoua la tête comme pour protester, mais elle pensa en elle-même que Chloris était un bien beau nom. Elle écouta bouche béante plusieurs histoires de bergers et de bergères qu'Adélaïde lui contait tout en lui montrant comment on habillait et déshabillait Chloris, et elle avait complétement la cervelle à l'envers quand la baronne vint voir ce que faisait sa fille, et avertit qu'il était temps que Jeannette retournât à la ferme. Adélaïde prit sa mère à part et lui parla tout bas. Enfin la baronne dit : « Eh bien, j'y consens! » et Adélaïde s'avança d'un air joyeux vers Jeannette, qui attendait debout au milieu de la chambre, les yeux fixés sur Chloris dont elle ne pouvait les détacher.

« Tiens! dit-elle à Jeannette, prends Chloris. Je cherchais quelque chose qui te fît plaisir, et je suis sûre que j'ai trouvé; emporte-la pour t'amuser chez toi; je te la donne, pour toujours, entends-tu? »

Elle avait besoin de le répéter, car Jeannette ne pouvait croire à un si grand bonheur; il fallut que la baronne con-

firmât les paroles de sa fille. On coucha Chloris dans la boîte qui contenait ses toilettes de rechange; et Jeannette l'emporta comme un trésor.

C'est ainsi qu'une bergère de trumeau fut introduite dans la ferme des Châtaigniers.





Qu'est-ce que tu fais là, Jean?

CHAPITRE VII

Chloris à la ferme.

Ce fut à la tombée de la nuit que Chloris, portée par Jeannette avec plus de respect que n'en eut jamais un nègre pour son fétiche, fit son entrée à la ferme. Pierre Gouarhé, ses fils et son gendre, avec le valet Thomas, venaient de rentrer du travail au tintement de l'*Angelus*, et ils s'asseyaient autour de la table pour manger le souper que les femmes préparaient. On parlait, bien entendu, de Jeannette et de sa visite au château; et quelqu'une des femmes allait de temps en temps regarder à la porte si on ne la voyait pas venir. Aussi, quand elle arriva, fut-elle entourée et pressée de questions; et les hommes mêmes, à qui leur dignité ne permettait pas de montrer la même curiosité que

les femmes, laissèrent refroidir la soupe aux choux que Gothon venait de poser sur la table, et restèrent le cou tendu pour écouter le récit de Jeannette. Jamais tailleur ou vieille filandière narrant ses merveilleuses histoires de fées ou de korrigans n'eut un pareil succès. Si quelques-uns des gens qui étaient là avaient parfois franchi le seuil des cuisines du château pour porter à dame Levellec les redevances de la ferme, jamais aucun d'eux n'avait pénétré dans ces salons, dans ces galeries, dans ces chambres tendues d'étoffes précieuses dont Jeannette faisait de si pompeuses descriptions. Jeannette, l'œil brillant, les joues enflammées, animée, exaltée par les aventures de la journée et peut-être un peu par le vin d'Espagne que le grand valet lui avait versé dans un si beau verre, se trouvait ce jour-là une éloquence intarissable. Elle parlait, parlait, gesticulant du bras droit (l'autre était occupé à retenir la boîte où reposait Chloris) et oubliant tout à fait qu'il n'est pas séant aux femmes et aux enfants de parler devant le chef de famille. Après tout, elle pouvait bien l'oublier, puisque le chef de famille l'oubliait lui-même, et, captivé par ses récits, ne songeait pas à lui imposer silence. Il l'interrompit par un « Ah ! » de satisfaction, lorsqu'elle lui transmit l'ordre de Monseigneur d'aller trouver le régisseur pour la diminution de son fermage ou de ses redevances ; et toutes les femmes levèrent au ciel leurs yeux et leurs mains en se récriant sur la générosité de Monseigneur, qui n'était pas comme tel ou tel seigneur des environs dont les vassaux mouraient de faim sans qu'il eût pitié d'eux. Elles redoublèrent leurs bénédictions, quand Jeannette annonça que Mme la baronne voulait se charger de son avenir; et Agathe





Jeannette expliquait l'usage de chaque chose.

Gouarhé vit tout de suite Monseigneur assistant aux noces de Jean et de Jeannette, leur faisant rebâtir à neuf la ferme de Kerentré, les dispensant des dîmes et de la corvée, tenant leurs enfants sur les fonts et leur faisant à chacun un sort. L'imagination de la bonne fermière allait vite en besogne.

Pendant qu'elle travaillait, Jeannette continuait sa narration. Le grand miroir où l'on se voyait de la tête aux pieds remplit d'admiration toute la famille; mais où Jeannette se complut à prodiguer les détails, ce tut dans le portrait de Chloris. Elle dépeignit minutieusement ses traits, sa taille, son accoutrement, tant et si bien que les femmes dirent en soupirant : « Quel dommage qu'on ne puisse pas la voir !

— Eh si, on peut la voir ! s'écria alors la triomphante Jeannette; et on pourra la voir tous les jours, puisque la demoiselle m'en a fait don ! »

Et pour montrer qu'elle ne mentait pas en disant cette chose incroyable, Jeannette posa la boîte sur la table, l'ouvrit et offrit aux yeux émerveillés de ses auditeurs l'éblouissante Chloris. Pour le coup, l'admiration toucha au délire; pour peu de chose on se serait mis à genoux devant la poupée. On l'examina de la tête aux pieds, et il fallut que Jeannette, qui d'ailleurs ne demandait pas mieux, la déshabillât et la rhabillât pour montrer une à une toutes les pièces de son costume. Jeannette n'était pas peu fière de l'importance qu'elle devait à cette demoiselle de carton peint; elle expliquait l'usage de chaque chose comme si elle eût été un voyageur débarqué dans une île peuplée de sauvages; et les sauvages chrétiens de Basse-Bretagne se passaient de main en main, en riant aux éclats, les objets qu'elle jugeait assez solides pour pouvoir leur permettre de les toucher. Cela dura longtemps, mais personne ne se plaignit de manger la

soupe froide. Jeannette ne rencontra d'incrédulité que sur un point : ce fut lorsqu'elle assura que la poupée représentait une bergère. Le nom de Chloris étonna aussi un peu, vu qu'on ne connaissait point de sainte de ce nom-là en Bretagne; mais c'était sans doute une sainte du pays de la Cour, et à tout prendre Chloris pouvait passer pour un assez beau nom. Mais qu'il y eût un pays où les bergères s'habillaient comme cela, on ne pouvait faire croire pareille chose qu'à des gens qui ne connaissaient pas les moutons. Jeannette garda sa conviction : Chloris était une bergère, puisque les dames du château l'avaient dit. Elle coucha Chloris à côté d'elle dans son lit clos, tout contre le mur, pour ne pas l'abîmer en dormant, et elle se réveilla bien des fois dans la nuit pour tâter si elle était encore là.

Le lendemain était un dimanche. Ce jour-là les paysans, dispersés pendant la semaine et occupés de leurs travaux, se réunissaient après la grand'messe, sur la place plantée d'ormeaux, pour causer de leurs affaires et se raconter les nouvelles. La nouvelle de ce dimanche-là, c'était l'arrivée du nouveau seigneur. La feue baronne était sûrement très-bonne et ne tourmentait point ses vassaux; mais elle était bien vieille, et comme elle ne sortait plus de son appartement, elle ne pouvait pas savoir les besoins et les misères des gens; elle s'en remettait au régisseur, et le régisseur naturellement se montrait plus exigeant que s'il eût été le maître, et ne se croyait pas le droit d'accorder telle ou telle faveur, qu'on obtiendrait plus facilement du baron en s'adressant à lui-même : il vaut mieux avoir affaire à Dieu qu'à ses saints. Donc on était content en général de l'arrivée



du baron et de sa famille. Il y avait bien quelques vieilles gens qui craignaient de voir arriver de nouvelles modes avec les nouveaux maîtres, et qui critiquaient amèrement, quoique timidement, les laquais poudrés et les soubrettes pimpantes; mais on ne les écoutait guère.

Ce qui faisait presque autant de bruit que l'arrivée de la famille seigneuriale, c'était la faveur accordée par cette famille à Jeannette Gouarhé. On avait vu Jeannette, debout près du porche au moment où la baronne et sa suite étaient entrées dans l'église, se mettre au premier rang pour que sa révérence fût remarquée ; et elle avait réussi, car Mme la baronne avait tourné la tête et souri à Jeannette; M. le baron en avait fait autant, et la petite baronne, Mlle Adélaïde, lui avait dit d'un ton d'amitié : « Bonjour, Jeannette ! » Cette Jeannette avait vraiment bien du bonheur ! Qu'avait-elle donc fait pour le mériter?

Le moyen de le savoir, c'était de le lui demander : et on le lui demanda. Nouvelle occasion pour Jeannette de raconter sa prouesse, qui n'étonna personne : il y avait bien d'autres sabots que le sien qui avaient écrasé des vipères! et de narrer par le menu sa journée au château, ainsi que la visite de Mlle Adélaïde et de sa gouvernante à la ferme des Châtaigniers. Elle n'oublia pas le don de Chloris, et quand elle eut bien excité les curiosités, elle daigna dire d'un air de condescendance « qu'on pouvait venir la voir ». S'il y eut des gens vieux et jeunes, hommes et femmes, qui profitèrent de la permission, il est inutile de le dire; il y eut jusqu'au soir à la ferme des Châtaigniers un concours de monde tel qu'on n'en voit pas aux *pardons* les plus renommés, et Jeannette dut le soir être plus enrouée qu'un montreur de figures de cire.

Quelqu'un qui n'était pas curieux, car on ne le vit point de toute la journée à la ferme des Châtaigniers, où il avait

pourtant coutume de passer ses dimanches, ce fut Jean Penvraz, le fils du fermier de Kerentré. Son père et sa mère y étaient, regardant et admirant comme les autres; mais pour lui, on ne le vit point dans la maison ni dans le courtil. Mais Gothon, qui sortit avant la nuit pour porter l'herbe du soir aux vaches (car il ne faut pas que les bonnes bêtes nourricières meurent de faim le jour du Seigneur), vit briller ses yeux et voltiger ses cheveux blonds, derrière une haie d'épine blanche. Elle ne fit semblant de rien, prit un sentier qui faisait le tour du champ, et se trouva tout à coup derrière lui.

« Qu'est-ce que tu fais-là, Jean? dit-elle en lui frappant sur l'épaule. Es-tu devenu un loup, que tu te caches derrière la haie, au lieu d'entrer gaiement chez des parents et des amis comme il convient à un honnête chrétien? Tu ne te réjouis donc pas de ce que notre Jeannette a le cœur vaillant, et qu'elle a sauvé la fille du seigneur de la mauvaise vermine qui allait la mordre?

— Je me réjouis de ce que Jeannette a le cœur vaillant, répondit Jean; pour ce qui est de la fille du seigneur, ce serait la fille du tailleur ou du fossoyeur, que sa vie vaudrait tout autant. Mais je ne peux pas me réjouir de ce que Jeannette a l'esprit si porté à la vanité et le cœur si oublieux. Parce qu'elle est allée une fois au château, elle a déjà l'âme toute tournée vers les seigneurs et leurs beaux atours, et elle ne se soucie plus de nous. »

Gothon voulut protester; Jean l'arrêta.

« Je te dis qu'elle ne se soucie plus de nous : elle ne m'a seulement pas regardé l'autre soir, ni ce matin à l'église; elle était trop occupée de guetter les dames du château pour leur faire sa révérence! Et tu crois que cela me fait plaisir, à moi? Tu sais bien, ma bonne Gothon, qu'on nous a portés ensemble à l'autel de Saint-Joseph,

quand elle venait de naître et que j'étais tout petit, et que le prêtre nous a bénis tous les deux ; que son père et mon père se sont donné la main, et que nos mères m'ont dit : « Protége-la, elle sera ta femme quand vous serez « grands ! » « Moi, j'ai toujours eu de l'amitié pour elle ; je laissais mes camarades jouer sans moi, et je restais à la bercer dans son berceau ; c'est moi qui lui ai appris à marcher, et je n'ai jamais rien eu de bon ou de joli sans le lui apporter tout de suite. Depuis qu'elle est grande et qu'elle travaille, j'ai pris plus de soin de ses bêtes que des miennes, j'ai toujours fait de son ouvrage tout ce qu'il avait de dur ; enfin j'ai cherché tant que j'ai pu à lui faire comprendre qu'elle trouverait à Kérentré la vie douce et de l'amitié !... Eh bien, tout cela est perdu pour quelques paroles de compliments des gens du château. Jeannette ne sera pas une bonne femme... qui sait ? elle ne voudra peut-être pas être ma femme, seulement ! »

Et le pauvre Jean, arrivé à cette dernière supposition, la plus terrible de toutes, sentit sa colère vaincue par son chagrin, et sa voix s'éteignit dans un sanglot.

La bonne Gothon avait le cœur ému.

« Allons, allons, mon Jean, lui dit-elle en lui tapotant doucement la tête de sa main, comme s'il eût encore été un petit enfant, tu en dis plus que tu n'en penses : c'est autant d'enfantillages, tout cela ! Comment, Jeannette sera une mauvaise femme, Jeannette ne voudra plus de toi, parce qu'elle est entrée dans le château de nos maîtres et que la jeune demoiselle lui a fait cadeau de sa poupée ? Tu es fou, mon pauvre garçon. Au lieu de rester là à te ronger l'âme tout seul, tu ferais bien mieux de venir avec moi à la maison : ton père et ta mère y sont, on va souper, et je suis sûre que Jeannette a le cœur gros de ne pas t'avoir vu. Allons, allons, viens, je ne te lâche pas :

il ne faut pas donner à penser que tu as un mauvais caractère. »

Moitié de gré, moitié de force, Jean se laissa entraîner par Gothon. Les derniers visiteurs sortaient de la maison, et Jean n'y trouva plus que la famille. Il faut croire que Gothon avait deviné les sentiments de Jeannette; car dès que Jeannette aperçut son cousin, elle s'élança vers lui d'un air joyeux en lui criant : « Bonjour, cousin Jean! te voilà donc, enfin! Je m'ennuyais de ne pas te voir. » L'humeur et le chagrin de Jean s'évanouirent comme un nuage au soleil d'avril, et il se montra si gai que Jeannette osa lui faire voir la poupée, dont il s'amusa, il faut le dire, comme si elle ne venait pas du château. Mais elle s'abstint (elle n'aurait pas su dire pourquoi) de lui expliquer que Chloris représentait une bergère, et lui laissa croire que sa toilette était l'image de celle des dames de Kerléonik.





Les visites au chateau

CHAPITRE VIII

Premiers ravages de Chloris.

Il n'est possible à personne de passer en ce monde sans y laisser de trace : si on ne fait pas de bien, on fait du mal. Chloris, quoiqu'elle ne fût qu'une poupée, ne devait pas échapper à cette loi. Elle était devenue un membre de la famille Gouarhé, et un membre oisif, tandis que les autres travaillaient du matin au soir : c'était d'un mauvais exemple, assurément; et si ce mauvais exemple ne pouvait avoir d'influence sur les gens d'âge, qui devaient être vite las d'un joujou, il n'en était pas de même à l'égard de Jeannette. A quinze ans, jouer à la poupée! dira-t-on. Il est vrai qu'Adélaïde, qui avait toute sa vie possédé des poupées merveilleuses, était sûrement destinée à en perdre

le goût avant d'avoir atteint cet âge; mais Jeannette était en retard, elle avait à rattraper le temps perdu.

Elle le rattrapa en conscience. Chloris devint sa compagne, son idole; elle la portait partout avec elle, elle négligeait tout pour elle, et si Cyrus n'eût pas été aussi bon chien, bien souvent des moutons se seraient écartés et égarés, pendant que la bergère s'occupait à changer Chloris de robe ou de coiffure. Elle ne voyait rien au monde d'aussi beau que Chloris; elle lui parlait, comme si la poupée eût pu l'entendre, dans les termes les plus tendres et les plus respectueux. Ainsi, elle ne l'appelait pas Chloris, et aucun des habitants de la ferme ne lui donnait ce nom, trop nouveau pour leur rester dans la mémoire. Pour tous, c'était : « la poupée que mademoiselle notre maîtresse a donnée à Jeannette. » C'était aussi long que le nom d'une princesse espagnole; on raccourcit bientôt la phrase, et l'on dit simplement : « la poupée de Mademoiselle. » Enfin on l'appela tout court « Mademoiselle », et le nom de Chloris fut oublié.

Quand on aime et qu'on admire quelqu'un, on désire lui ressembler, c'est tout naturel, et l'on s'efforce d'imiter toutes ses manières, les bonnes et les mauvaises: on réussit même plus facilement à imiter les mauvaises que les bonnes. Jeannette commença par se laver les mains et le visage, en quoi elle ne fit pas mal. C'était pour acquérir la peau blanche de Mademoiselle. A cela Jeannette ne réussit point, mais au moins l'avait-elle propre, ce qui était toujours quelque chose. Malheureusement cela ne lui suffisait pas : elle comparait sa figure brune et hâlée avec le front blanc et les joues roses de Chloris et se demandait d'où pouvait venir cette différence. De ce que Chloris était en carton, peut-être? Mais non : Mme la baronne et les autres dames du château, et même les soubrettes, n'étaient pas

moins fraîches ni moins blanches que la poupée. Comment donc faisaient-elles? A force d'y penser, Jeannette finit par imaginer que la faute en était peut-être bien au soleil, et elle se rappela que Lisette, la soubrette de Mme la baronne, tenait un grand parasol au-dessus de la tête de sa maîtresse, quand celle-ci se promenait. Jeannette n'avait point de parasol ni de moyens de s'en procurer; l'ingénieuse nécessité lui inspira de s'en faire un d'une grande feuille de chou, qu'elle plaçait sur sa tête quand elle était aux champs. On peut croire qu'elle ne s'en ornait pas dans la maison; et plus d'une fois elle l'ôta précipitamment en apercevant, au bout de la lande, Jean qui venait la trouver. Elle prenait alors sa quenouille et son fuseau pour que Jean ne vît pas qu'au lieu de filer elle n'était occupée qu'à planter des fleurs dans la coiffure de Mademoiselle.

Un autre objet qu'elle cachait aussi soigneusement à son cousin, c'était un petit miroir dont Adélaïde, fidèle à sa promesse, lui avait fait présent. Elle ne s'en servait qu'aux jours et aux heures où elle savait Jean occupé à Kérentré. Alors elle tirait son miroir du linge où elle le tenait enveloppé; elle l'enfonçait dans le creux d'un vieux tronc d'arbre et, debout devant lui, elle essayait, à l'aide d'un peigne édenté, d'imiter, avec ses cheveux, l'édifice compliqué qui couronnait la tête de la prétendue bergère. Quel échafaudage ridicule elle produisait, la pauvre Jeannette! Plus ridicule encore lorsque, pour remplacer les plumes et les nœuds de rubans qui lui manquaient, elle y piquait çà et là des touffes de fleurs disposées avec plus de prétention que d'art : plus elles étaient grosses, plus elle les trouvait belles. Elle se regardait, elle s'admirait, elle se souriait, penchant et retournant la tête pour se voir à droite, à gauche, et ne se doutant pas de l'effet risible que faisait

cette tête ornée à la sauvage au-dessus de ses misérables vêtements. Et Chloris, toujours parée de ses beaux atours, avec sa houlette enrubannée et son agneau à la toison de neige, assistait à la mascarade avec son éternel sourire.

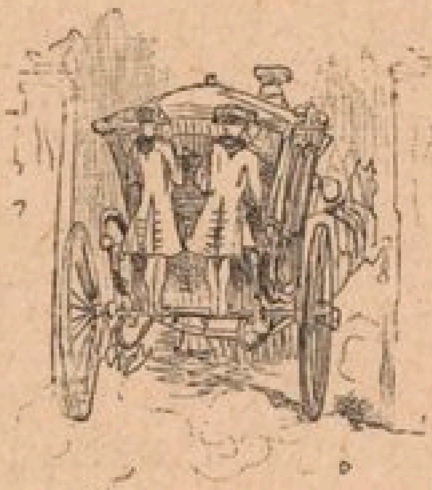
Le soir, quand Cyrus, qui sans doute connaissait l'heure au soleil, venait pousser de son museau noir le coude de Jeannette qui s'oubliait à contempler sa poupée, la jeune fille, comprenant tout à coup, comme réveillée en sursaut, qu'il était temps de rentrer, et que cette journée qu'elle avait perdue touchait à sa fin, se levait brusquement, défaisait en hâte sa coiffure et reprenait le chemin du logis, le cœur alourdi par les reproches de sa conscience. Elle rentrait ses moutons et venait prendre sa part du souper de la famille et aider aux travaux du ménage; mais elle avait l'air triste et bourru, parce qu'elle était mécontente d'elle-même, et on ne l'entendait plus rire et chanter en travaillant. Elle se sentait le cœur plein d'ennui, et ne savait à qui s'en prendre; car elle ne songeait pas à s'en prendre à Chloris.

Pendant ce temps-là, Adélaïde avait souvent pensé à Jeannette, à sa maison, à ses crêpes, à ses canards et à ses poules, et elle aurait bien voulu les revoir. Mais elle était fort occupée. Toutes les familles nobles du pays, alliées ou parentes des Kerléonik (et les Kerléonik étaient parents ou alliés de presque toute la province), avaient tenu à renouveler connaissance avec le baron; et comme, à cause de son deuil, le baron ne pouvait aller les visiter et leur présenter la baronne, c'étaient lesdites familles qui se rendaient les unes après les autres au château de Kerléonik. A chaque instant la soubrette Marton ou sa camarade Lisette accourait prévenir Mme la baronne qu'on voyait un carrosse entrer dans l'avenue. Mme la baronne envoyait Jasmin, le valet de chambre, avertir M. le baron, et les deux époux se réunis-

saient dans la salle d'honneur pour y recevoir leurs hôtes d'une façon digne de leur rang. On s'abordait, on se saluait, on faisait l'éloge de la regrettée baronne, de respectable et pieuse mémoire; on s'informait des événements de Paris et de la Cour, et l'on instruisait les châtelains de Kerléonik de ceux de la province; et généralement la baronne faisait appeler Adélaïde, qui était assez grande pour n'être pas déplacée au salon. Quelquefois, d'ailleurs, les visiteurs amenaient leurs filles, à qui Adélaïde était tout naturellement chargée de faire les honneurs du château. Elle quittait donc la fenêtre où elle attendait, en regardant à travers les petites vitres, qu'on l'envoyât chercher, et elle venait faire sa révérence aux visiteurs et entendre leurs remarques, toujours les mêmes, sur sa bonne mine et sur la chance qu'elle avait de posséder le nez héréditaire des Kerléonik. Pour elle, grâce à Mlle Carmelinde, elle savait d'avance à qui elle avait affaire. En effet, Mlle Carmelinde, dès qu'un carrosse était signalé, prenait place avec son élève à une fenêtre donnant sur la cour d'honneur; et, rien qu'à la vue des armoiries peintes sur les panneaux du susdit carrosse, elle savait sur le bout du doigt le nom et la généalogie des nobles personnes qu'il recélait. Adélaïde, tout en regardant les carrosses, les laquais et les visiteurs à l'ancienne mode qui faisaient le tour de la cour pour venir s'arrêter devant le grand escalier à rampe de fer ouvragé, apprenait donc qu'elle aurait à saluer la baronne ou la marquise, ou la vicomtesse de X***, dont la famille portait de gueules, de sable ou d'azur, et s'était alliée à telle époque avec les Kerléonik par le mariage d'Yolande, ou d'Anne, ou d'Aliénor, avec Guy, ou Pierre, ou Adhémar de Kerléonik. Elle pouvait retenir aussi, pour peu qu'elle eût bonne mémoire, combien cette noble famille avait fondé de monastères et combien elle leur avait fourni d'ab-

besses ou de religieuses mortes en odeur de sainteté ; et aussi dans combien de guerres bretonnes ou étrangères ses chevaliers avaient prouvé leur vaillance. Mlle Carmelinde de la Roche-Haubert était incapable d'errer sur un quelconque de ces points.

Elle eut, dans ces jours agités, une bien grande joie lorsqu'elle annonça à Adélaïde la visite du représentant de la noble maison de Kerchoan. « Mon cousin, ajouta-t-elle, par le mariage d'un de ses ancêtres, le baron Mériadec de Kerchoan, avec Galissende de la Roche-Haubert, au temps du bon duc Jean II de Bretagne, dont la nièce épousa le duc Charles de Blois. L'écusson des Kerchoan garde encore le chardon des la Roche-Haubert. » Le baron de Kerchoan, instruit de cette particularité, fut d'une politesse charmante avec sa cousine ; et celle-ci, malgré ses cinquante ans et ses allures de campagnard, le tint pour le plus beau et le plus aimable gentilhomme de toute la Bretagne. Mlle Carmelinde était, du reste, enchantée de son séjour à Kerléonik ; si elle n'y avait pas rencontré en chair et en os les bergers qui peuplaient son imagination, elle trouvait une ample compensation à cette déconvenue dans le succès de sa science généalogique, que les nobles bretons tenaient en haute estime. A Paris et à Versailles, on avait coutume de traiter divers sujets de conversation, parmi lesquels le blason ne tenait pas le rang qu'il aurait dû : en Bretagne seulement elle se voyait convenablement appréciée.





La baronne passait ses journées étendue sur un sofa.

CHAPITRE IX

Où Lisette et Marton apportent du renfort à Mademoiselle.

Pendant quelques semaines, donc, Adélaïde n'eut point le loisir de s'occuper de Jeannette. Mais quand tous les visiteurs eurent défilé l'un après l'autre dans le salon et dans la salle à manger de Kerléonik, que le cuisinier de Paris eut épuisé toute sa science en leur honneur, et que les clefs de dame Levellec, lasses d'ouvrir et de fermer les armoires aux provisions, apaisèrent enfin leur continuel tapage, Adélaïde commença à s'ennuyer, et, comme on était à ce moment-là dans une série de jours pluvieux qui la retenaient au logis, elle envoya chercher Jeannette qui la distrairait.



Jeannette ne demandait pas mieux. Elle mit sa belle toilette, en soupirant de ce que cette toilette n'était pas semblable à celle de Mademoiselle, et elle se rendit au château, chargée par sa mère d'un pot de crème pour Adélaïde. Ce pot de crème fut l'occasion d'un triomphe pour Marianne, l'ex-cuisinière reléguée au second plan par l'arrivée du cuisinier de Paris, et chargée désormais de la seule cuisine des domestiques ; elle fut seule capable de faire des galettes pour accompagner la crème, le cuisinier dédaignant ces mets rustiques et ne se chargeant pas de leur confection. Adélaïde s'amusa beaucoup, et compara Jeannette au petit Chaperon Rouge, dont elle lui raconta la triste histoire. Jeannette passa une journée enchantée, et ne partit qu'avec le désir de revenir le plus tôt possible.

Ce désir fut exaucé : Adélaïde prit l'habitude de l'envoyer chercher dès qu'elle s'ennuyait, et elle s'ennuyait souvent. Ce n'était pas absolument sa faute : les gens qui l'entouraient déteignaient sur elle. La baronne n'avait rien de champêtre dans le caractère ; elle regrettait Versailles et Paris et aspirait à la fin de son deuil. Elle passait ses journées, quand il ne venait pas quelque visite, étendue sur un sopha, à regarder languissamment les ébats de son héritier et de son petit chien ; et Mlle Carmelinde, depuis qu'elle avait vu de près la réalité de la campagne, s'était de plus belle replongée dans la fiction. Elle avait toujours quelque bonne raison pour ne pas faire la promenade qu'Adélaïde désirait. Il faisait trop chaud, le soleil leur brûlerait le teint ; ou bien il avait plu, et il était dangereux de se mouiller les pieds ; on pouvait craindre de rencontrer des vipères, si on allait du côté de la lande des Pierres-Longues ; et dans telle autre direction des vaches paissaient dans les prés, et les vaches avec leurs cornes étaient aussi des animaux très-redoutables. Pour ces raisons et d'autres

du même genre, Mlle Carmelinde restait au château en compagnie de Tircis, de Daphné, de Chloé, de Myrtil e autres héros idylliques ; et Adélaïde s'ennuyait.

Lisette et Marton, les deux soubrettes, s'ennuyaient aussi.

Quand elles avaient taquiné les grands laquais et excité la fureur de Margot, de Marianne et d'Hervé, en critiquant les gens de Bretagne, leurs costumes et leurs usages, elles ne savaient plus que faire, et elles trouvèrent drôle de s'amuser un peu de cette petite Jeannette, « qui n'était pas trop sotte pour une paysanne. » Elles entreprirent donc de lui apprendre comment on devait se présenter chez les maîtres, comment on devait parler à Monseigneur, à Madame, à la gouvernante, à la jeune baronne, aux différents domestiques, selon les degrés de la hiérarchie. Elles substituèrent à son naïf « bonjour la compagnie » des formules plus variées et moins surannées ; et Adélaïde s'émerveillait de voir comme sa petite sauvagesse prenait vite des façons civilisées.

Mais ces façons civilisées, qui avaient tant de succès au château, n'en avaient pas du tout à la ferme. La sœur aînée de Jeannette en particulier, qui s'était mariée sans quitter la maison, parce que la ferme était fort étendue et avait besoin de beaucoup de travailleurs, ne cachait pas sa mauvaise humeur contre la jeune fille. Javotte était une personne laborieuse, dure à elle-même et aux autres aussi, et qui trouvait fort mauvais que sa sœur fît la belle avec la demoiselle du château, pendant que tout le tracas du ménage retombait sur les autres femmes de la maison. Encore si Jeannette n'eût fait que passer quelques heures au château par-ci par-là, et qu'elle eût réparé le temps perdu en travaillant double le reste de la journée ! Mais point : elle n'en finissait plus d'ôter ses hardes de cérémo-

nie, de les plier, de les serrer, de les ranger dans le bahut, de reprendre sa cotte et son corset de travail; et quand enfin elle se mettait à l'ouvrage, on voyait bien qu'elle n'avait pas le cœur à la besogne. Que faisait-elle donc aux champs, pendant que Cyrus gardait ses moutons? On ne voyait pas souvent de ses écheveaux de fil à la maison. Javotte se souvenait bien que, quand elle était jeune fille, elle épuisait sa quenouillée en moins de temps que Jeannette ne devait en mettre à charger sa quenouille, vu l'ouvrage qu'elle rapportait. Et cela se passait sans que la fermière, qui avait élevé si sévèrement Javotte, donnât à Jeannette les corrections qu'elle méritait! On la ménageait pour flatter la demoiselle du château, qui s'était coiffée de cette fainéante! Moitié par jalousie, moitié par esprit de justice, Javotte devenait de plus en plus l'ennemie de Jeannette.

Heureusement, ou malheureusement, pour la jeune fille, Javotte n'osait pas exprimer hautement son opinion là-dessus en présence de la fermière. Agathe Gouarhé était si glorieuse de voir sa fille reçue familièrement par la demoiselle du château, qu'elle ne souffrait pas le moindre blâme là-dessus; et elle avait un jour fort rabroué Jean, qui se plaignait de ne plus trouver Jeannette à la ferme quand il venait. Le fermier, son gendre et ses fils, qui travaillaient aux champs toute la journée, ne s'apercevaient de rien, et Gothon, quoiqu'elle fût tout attristée de la tournure que prenaient les choses, défendait cependant sa Jeannette contre les attaques de Javotte, et lui trouvait de bonnes excuses. L'enfant était si jeune, elle aurait bien le temps d'avoir la vie dure par la suite; c'était tout simple qu'elle aimât à s'amuser, et ce n'était pas sa faute si les maîtres la trouvaient aimable; il fallait compter sur son bon cœur et sur l'âge pour la rendre raisonnable. Tout cela

ne persuadait pas Javotte, ni peut-être bien Gothon elle-même.

Quant à Jean, on ne le voyait plus : l'été n'est pas la saison du loisir, et comme le père Pendraz avait attrapé en faisant les foins un refroidissement et une fièvre qui l'avaient mis dans son lit pour un bon bout de temps, Jean devait faire à lui seul tout l'ouvrage de Kérentré.

L'été se passa donc ainsi; et monsieur le baron, qui, après tout, était un Breton, reprenait goût à la vie du château, aux grandes courses à cheval, à la chasse et à la liberté; il parlait même de passer l'hiver à Kerléonik. A cette idée la baronne avait ses vapeurs, maladie contagieuse qui gagnait Mlle Carmelinde; Adélaïde elle-même, avec l'inconstance de son âge, trouvait des charmes au Cours-la-Reine, et n'aurait pas été fâchée de retourner à Paris. Mais où la nostalgie de Paris et de la Cour prenait des proportions formidables, c'était dans les régions de l'office et de l'antichambre.



« Passer l'hiver dans ce pays de sauvages! » s'écriaient mesdemoiselles Lisette et Marton. « Rester encore six mois hors du monde! » répondaient les grands laquais poudrés, et les valets de chambre Lafleur et Jasmin. Le cuisinier ne disait rien; mais il pensait à donner congé à Monseigneur, si Monseigneur avait réellement le projet de le condamner plus longtemps à servir à des bouches de hobereaux le résultat de ses délicates combinaisons. « On se rouille ici; mon imagination se flétrit; je n'ai rien inventé de sérieux depuis que nous sommes exilés chez ces mangeurs de blé noir; il faut absolument que j'aille me retremper au centre de la science culi-

naire! » se disait-il à part lui. Seulement, où aller? La place était bonne chez Monseigneur. N'y aurait-il pas un moyen de tout arranger?

Ce moyen, il le trouva, ou plutôt ce fut le hasard qui le lui apporta. Un matin, le messager lui remit une lettre de sa cousine Louison, soubrette de Mme la marquise de Boisgaudry, qui lui mandait les nouvelles de la ville et de la Cour. Entre autres nouvelles intéressantes, Louison apprenait à son cousin que M. le vicomte de la Tour-du-Mont, lieutenant des chasses du roi pour la conservation des bêtes fauves, avait l'intention de se démettre de sa charge, et de s'en aller vivre dans ses terres de Normandie. La chose était certaine : Louison la tenait du valet de pied de monsieur le vicomte, qui devait savoir à quoi s en tenir. On ignorait encore quel serait le successeur du vicomte.

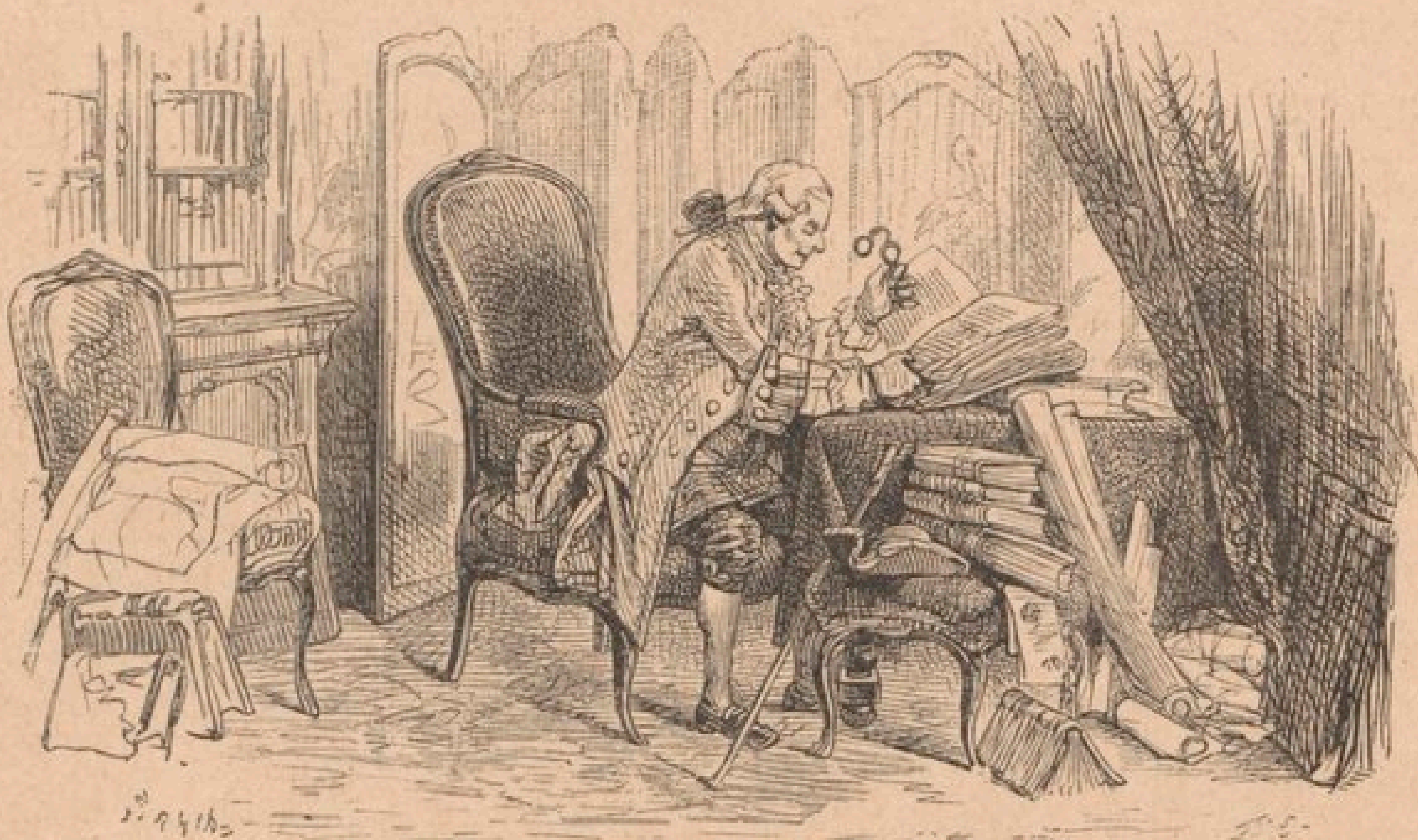
Là-dessus la tête du cuisinier travailla. Si M. le baron de Kerléonik pouvait être nommé lieutenant des chasses du roi pour la conservation des bêtes fauves, les devoirs de sa charge le retiendraient à la Cour une bonne partie de l'année, et il ne pourrait plus être question pour monsieur le baron, ni pour ses gens, de passer l'hiver à Kerléonik.

Le cuisinier, par Lisette et Marton, trouva moyen de faire parvenir la nouvelle aux oreilles de madame la baronne; et Marton, qui était dans les bonnes grâces de madame, se chargea de lui insinuer que « cet office conviendrait bien à monsieur le baron. »

Madame la baronne fut de l'avis de Marton; elle écrivit lettre sur lettre, fit agir ses parents et ses amis, et manœuvra tant et si bien qu'avant la fin de septembre le baron de Kerléonik reçut, dans une grande lettre ornée d'un vaste cachet de cire rouge aux armes de la Maison du roi, sa no-

mination à la charge de « lieutenant des chasses du roi pour la conservation des bêtes fauves » et l'ordre de venir sans délai prêter serment ès main du capitaine général des chasses et s'acquitter des devoirs de sa charge.





M Lorhan était un fort savant homme.

CHAPITRE X

Adieux à monseigneur le lieutenant des chasses du roi.

Il régnait une grande agitation au château, dans le village et aux environs. « Vous savez la nouvelle! Monseigneur s'en va! » Voilà ce que Marton, qui coiffait madame la baronne lorsque monsieur le baron lui avait lui-même apporté la grande lettre, avait dit à Lisette et au cuisinier; et tous les trois s'en étaient frotté les mains.

« Monseigneur s'en va; nous nous en allons! » avaient-ils répété sur tous les tons à dame Levellec, à qui cela n'avait pas fait de peine, aux valets, aux laquais, aux paysans qui venaient approvisionner les cuisines, et à Loïc, par qui la nouvelle s'était vite répandue. La journée n'était

pas finie que sur toute l'étendue des terres qui formaient le domaine de Kerléonik on se disait dans chaque chaumière : « Vous savez la nouvelle? Monseigneur s'en va! »

Parmi les gens qui apprenaient ce départ, il y en avait de contents, il y en avait de fâchés; et parmi ceux qui en étaient fâchés, il n'y en avait pas de plus fâchés que Jean nette Gouarhé; elle en pleura toute seule en gardant ses moutons, et s'entretint de son chagrin avec Chloris, seul vestige qui dût lui rester désormais d'une si heureuse période de sa vie. Javotte triompha, et Jean murmura plus d'une fois entre ses dents: « Bon voyage! »

Quelqu'un qui ne savait pas trop s'il était content ou fâché, c'était M. Lorhan, le régisseur. Il n'était pas fâché, parce qu'après tout c'est le régisseur qui est le maître quand le maître est absent, et que tout le monde aime à commander; il n'était pas content non plus, parce que Monseigneur était un maître fort généreux et que, depuis qu'il habitait le château, il avait accordé à M. Lorhan bien des petits avantages que M. Lorhan n'aurait pas osé s'accorder à lui-même; mais il était fort préoccupé.

M. Lorhan était, pour sa position, un fort savant homme, et il aimait à compulser les vieux parchemins; il avait, à force de recherches, trouvé les notices détaillées de toutes les réceptions faites par les vassaux de Kerléonik à leurs seigneurs, lorsque lesdits seigneurs étaient revenus dans leurs domaines après une longue absence. Il n'en manquait pas une, depuis le temps d'Alain Barbe-Torte, où le seigneur de Kerléonik était resté dix ans à guerroyer sans revoir son castel; et le régisseur songeait avec effroi que, lui vivant, les vassaux de Kerléonik auraient pour la première fois reçu leur seigneur sans le fêter; il y avait de quoi déshonorer un régisseur. Ce n'était pas sa faute, assurément; le grand deuil avait empêché toute manifestation

joyeuse, mais enfin aucune fête n'avait eu lieu, et c'était dans les annales de Kerléonik une lacune irréparable.

Était-elle irréparable? et des adieux solennels au seigneur et à sa famille, avec des vœux pour leur prochain retour, ne pourraient-ils remplacer la réception qui n'avait pu leur être faite selon la coutume? Sans doute cela se pourrait, et même cette fête du départ serait un titre d'honneur pour le régisseur Lorhan qui l'aurait imaginée. Seulement il faudrait quelque chose de nouveau; le régisseur n'avait pas l'esprit inventif, et le temps pressait: comment faire? M. Lorhan, ne trouvant rien tout seul, s'en alla consulter Mlle Carmelinde, que la baronne avait plusieurs fois chargée de conférer avec lui pour différentes affaires, et qu'il jugeait plus capable que personne de le tirer d'embarras.

Mlle Carmelinde trouva l'idée très-convenable, et cita immédiatement au régisseur une douzaine de cas où des vassaux n'ayant pu accueillir leur seigneur avec les cérémonies d'usage, avaient saisi la première occasion de lui témoigner leurs sentiments. Quant aux détails de la fête, si on voulait du nouveau, c'était dans la fiction qu'il fallait le chercher; et, après en avoir causé avec Adélaïde, Mlle Carmelinde déclara à M. Lorhan qu'elle se chargeait de la partie imprévue et originale de la solennité. M. Lorhan n'avait qu'à préparer le petit discours qu'il voulait adresser à Monseigneur, et à convoquer tous les paysans des domaines de Kerléonik pour un jour et une heure qu'elle fixa (c'était la veille du départ). Ils seraient en habits de fête, bien entendu, et auraient pour consigne de crier, quand on leur en donnerait le signal: « Vive Monseigneur! vive Monsieur le chevalier! vive Madame la baronne! vive Mademoiselle! » M. Lorhan satisfait et rassuré, s'en alla méditer son discours.

La semaine qui restait jusqu'au départ vit une foule de conciliabules secrets et prolongés entre Mlle Carmelinde, Adélaïde, Lisette et Marton, et aussi Jeannette, qui dut passer toutes ses journées au château : Pierre Gouarhé fit garder ses moutons par qui il voulut. Il commença à trouver qu'il était temps que les maîtres partissent : d'autant plus que la veille de la fête un agneau manqua, un agneau à peine sevré. C'était la première fois qu'on pouvait accuser Cyrus de négligence.

Le grand jour arriva : la cour d'honneur se remplit de paysans aux longs cheveux et aux costumes pittoresques, et de paysannes aux coiffes blanches et aux corsages à galons d'argent. M. Lorhan était là, coiffé de sa perruque poudrée et vêtu de son habit des grands jours, avec son gilet brodé de paillettes, sa culotte courte, ses bas de soie et ses souliers à boucles d'argent. Son cœur battait à secouer son jabot de dentelle, et le discours, qu'il avait mis par écrit pour venir en aide à sa mémoire si par malheur elle lui faisait défaut, tremblait dans sa main comme la feuille au vent. Il pouvait bien être ému, car il ne savait pas plus que les autres ce qui allait se passer. Pourtant, il était bien sûr que Mlle Carmelinde avait préparé quelque chose : car des guirlandes de feuillage entrelacées formaient comme un dais au-dessus du grand perron, et une espèce de grotte de verdure, placée au bas de l'escalier, ne pouvait pas être venue là par hasard. Mais la grotte était close tout autour, et personne ne pouvait voir ce qu'elle contenait.

Plus indifférents que M. Lorhan, les paysans étaient presque aussi curieux. « Qu'est-ce que nous allons faire? disaient les uns.

— Saluer nos seigneurs et leur souhaiter un bon voyage, répondaient les autres.

— Est-ce que ce sera comme autrefois, quand le père de

Monseigneur est rentré chez lui en revenant de la guerre ? Ma grand'mère m'a dit qu'on avait dansé au son du biniou et qu'on avait bu du cidre et du vin.

— On ne sait pas : M. Lorhan n'a rien voulu dire.

— Comme ça se trouve ! il fait un temps superbe. Aussi tous les tenanciers de Monseigneur sont venus... Ah ! voilà les Penvraz de Kérentré... Où sont donc les Gouarhé?

— Par ici... tiens ! leur Jeannette n'y est pas ! est-ce qu'elle est malade?

— Malade ? je l'ai rencontrée ce matin. Pas possible qu'elle n'y soit pas, elle que la demoiselle du château aime tant !

— Ah ! voilà qu'on ouvre la grande porte... Voilà Monseigneur ! voilà Mme la baronne ! Est-elle belle Mme la baronne ! et M. le chevalier, est-il gentil ! et la jeune demoiselle, est-elle jolie ! fraîche comme la petite rose des buissons... Vive Monseigneur ! vive Madame la baronne et toute la famille ! »

La baronne était rayonnante, le baron souriait, le petit chevalier riait, battait des mains et sautait sur le bras de sa berceuse. Adélaïde et Mlle Carmelinde souriaient aussi; mais elles avaient toutes les deux les yeux fixés sur la grotte de verdure qui piquait la curiosité de M. Lorhan et elles n'écoutèrent ni l'une ni l'autre le pompeux discours que débita ledit M. Lorhan. Il y comparait les châtelains de Kerléonik à la rosée qui fertilise la terre et au soleil qui mûrit les moissons, et leurs vassaux aux peuples lointains du Nord, que le départ de l'astre radieux plonge dans l'horreur des ténèbres, jusqu'à ce qu'une nouvelle aurore vienne leur rendre la lumière et le bonheur. Heureusement que les paysans n'étaient pas assez près de M. Lorhan pour entendre son discours, car la perspective d'une nuit qui durerait jusqu'au retour de Monseigneur les aurait jetés dans la consternation.

Quant M. Lorhan eut fini de parler, il se retourna vers les paysans et leur fit signe de crier, selon qu'il avait été convenu : « Vive Monseigneur! » Ils crièrent tous comme un seul homme.

Monseigneur répondit (et il parla, lui, de manière à être entendu) qu'il était très-touché, très-reconnaissant, et que certainement il viendrait tous les ans passer une partie de l'été auprès de ses bons vassaux de Kerléonik, lorsque ses nouveaux devoirs auprès du roi le lui permettraient ; et on cria de nouveau : « Vive Monseigneur! » Il y eut même des gens, ceux qui avaient appris des valets du château la haute dignité qui venait d'être conférée à Monseigneur, qui crièrent : « Vive Monseigneur le lieutenant des chasses du roi! »

A ce moment la grotte mystérieuse s'ouvrit, et une bergère qui semblait détachée d'un trumeau ou d'un éventail en sortit, monta les degrés du perron et vint faire la révérence à la famille seigneuriale. Elle ressemblait exactement à la poupée que connaissait tout le village : mêmes cheveux frisés, poudrés et galamment relevés avec des pompons roses; même chapeau de paille entouré d'une guirlande de fleurs des champs, même corset de velours vert, lacé de rubans roses, même jupe de soie brochée de couleurs tendres et variées, même jupon court rayé de vert et de rose, même tablier de mousseline et de dentelles, mêmes souliers à bouffettes roses et à boucles d'argent, même houlette enrubannée. La panetière était absente, mais la bergère l'avait remplacée par une élégante corbeille où s'étalaient, sur de la mousse fraîche, des œufs blancs comme neige, un joli pot





Le berger et la bergère vinrent faire leur révérence au seigneur.

de beurre qui aurait fait envie au petit Chaperon Rouge, un fromage frais dans sa cage d'osier, et deux tourterelles ou plutôt deux pigeons qui paraissaient apprivoisés, car ils ne bougeaient pas, ce qui n'est point le fait des pigeons à l'état de nature (on n'était pas obligé de laisser voir au public les ficelles qui leur liaient les pattes et qui leur passaient sous les ailes, sur la queue et autour du cou pour les tenir fixés à la corbeille). Outre ces innocents animaux, la bergère menait en laisse, avec un ruban rose, un agneau aussi blanc qu'on avait pu l'obtenir à force de savon, d'eau chaude et de poudre à coiffer. Il paraissait fort ahuri de sa situation et bêlait d'une façon lamentable, ce qui augmentait la vérité du tableau.

La bergère avait un compagnon qui sortit de la grotte en même temps qu'elle et qui vint avec elle faire sa révérence au seigneur. C'était un berger, naturellement, un berger frisé, poudré, pomponné, du dernier galant, avec son chapeau de paille orné de rubans, sa veste gris perle, sa chemise à jabot bien plissé et sa culotte de taffetas vert pomme. Il portait une corbeille où brillaient des poires jaunes et des pommes rouges, et un bouquet d'épis dérobé dans quelque grange où l'on n'avait pas encore battu. Le berger et la bergère déposèrent leurs corbeilles aux pieds des maîtres de Kerléonik; le berger sortit de sa poche un flageolet et en tira quelques sons qui avaient la prétention de représenter un air rustique; puis il s'arrêta, et la bergère chanta, sur l'air d'une chanson du pays, le petit compliment suivant :

Monseigneur, en ce triste jour
Les vassaux de votre domaine,
En même temps que leur amour,
Viennent vous témoigner leur peine.
Vous avez fait notre bonheur,
Vous partez, et chacun vous pleure,

Et l'on dit dans chaque demeure :
Que Dieu bénisse Monseigneur!

Au nom de tous, bonne maîtresse,
Nous venons vous offrir ces dons,
Ces prémices de nos moissons,
Hommage de notre tendresse.
Vous emportez notre bonheur,
Et notre amour vous accompagne
A Paris, ainsi qu'en Bretagne,
Vivent Madame et Monseigneur!

Sur le signal du régisseur, les paysans répétèrent le dernier vers; puis le berger termina par un petit air de pipeaux, c'est-à-dire de flageolet; après quoi il prit la main de la bergère pour faire avec elle une nouvelle révérence.

Le baron et la baronne riaient de bon cœur, ce qui ne les empêcha pas d'embrasser la bergère et de répondre fort gracieusement à ses couplets. Pour Adélaïde et Mlle Carmelinde, qui avaient eu l'air très-sérieux et même un peu inquiet jusqu'à la fin de la chanson, elles s'épanouissaient de satisfaction : leur surprise avait parfaitement réussi, et Mlle Carmelinde en particulier, qui avait prêté à la bergère son langage poétique, se complaisait dans son œuvre. Les soubrettes riaient derrière leurs maîtres, et les paysans, tout en trouvant la mascarade bien belle, se demandaient les uns aux autres qui pouvait être cette bergère-là.

Ils furent distraits de leur curiosité par M. le régisseur, à qui M. le baron avait parlé tout bas, et qui agitait son rouleau de papier pour demander du silence. Il annonça à tous les vassaux et tenanciers de Kerléonik que Monseigneur, en signe de satisfaction et remercîment de leur politesse, allait faire mander les sonneurs de biniou, et qu'il mettait, pour jusqu'à l'*Angelus*, la grande prairie proche le château à la disposition des danseurs. Et comme Monseigneur entendait qu'on se rafraîchît à ses frais, il ferait

apporter sur le pré et mettre en perce des tonneaux de vin et de cidre, autant qu'il en faudrait pour désaltérer tout le monde, danseurs, sonneurs et promeneurs. Pour le coup, les acclamations redoublèrent : Monseigneur avait trouvé le moyen de se faire regretter, et la foule s'écoula peu à peu vers la prairie.





Jean poursuivi par les grands laquais.

CHAPITRE XI

Comme quoi la fête ne fut pas absolument du goût de tout le monde.

Pendant que Margot, la fille de basse-cour, s'empressait de porter le beurre et les œufs à la cuisine et de couper les ficelles qui retenaient les pigeons, pauvres bêtes! le berger offrait galamment la main à la bergère, tout à fait à la manière des messieurs de la ville, et tous les deux descendaient les marches du perron, accompagnés de l'agneau qui les suivait à contre-cœur en tirant sur sa laisse. Et quand ils furent arrivés en bas et qu'on put voir de près leur figure, il y eut deux grands cris d'étonnement, de la part des gens du château et de celle des paysans du village; les premiers s'écriant : « Jasmin! » et les autres : « Jeannette! »

C'étaient en effet Jeannette et Jasmin. Adélaïde et Mlle Carmelinde, ayant dressé le plan de la fête, avaient jugé qu'il serait charmant de faire remplir le rôle de la bergère par une vraie bergère, puisqu'elles avaient Jeannette sous la main. Lisette et Marton, mises du complot, avaient confectionné le costume de la bergère en le copiant sur celui de Chloris, et Mlle Carmelinde, ayant fait chanter à Jeannette bon nombre de complaintes et de chansons, y avait choisi l'air qui lui avait paru le plus convenable et y avait adapté des paroles de sa façon pour que Jeannette n'eût pas la peine d'apprendre un nouvel air. Jeannette s'était prêtée à tout : elle ne demandait pas mieux que de porter une belle robe et d'être coiffée comme Mademoiselle par les mains des soubrettes, elle qui avait tant essayé de se faire à elle-même cette coiffure-là ! Mais une bergère sans berger, cela ne s'est jamais vu dans aucune idylle antique ou moderne ; où pourrait-on bien prendre le berger ? Adélaïde proposa de demander à Jean, le cousin de Jeannette, de se charger de ce personnage ; Jeannette repoussa cette proposition avec un tel effroi que la petite baronne n'en reparla plus. Il fut question de prendre Loïc ; mais Loïc était trop sot, il ne pourrait jamais apprendre à se tenir comme il fallait, et puis il était bavard et il éventerait la surprise. Adélaïde et sa gouvernante étaient donc bien embarrassées, quand Jasmin, à qui Lisette avait dit en confidence deux mots de l'affaire, leur fit offrir ses services. Il n'avait à la vérité jamais gardé de moutons, mais avant de se faire valet de chambre, il avait été comédien sur un théâtre de la foire, et de plus il savait un peu jouer du flageolet, talent inappréciable chez un berger. On accepta ses offres et on lui fit un costume ; les modèles ne manquaient pas sur les éventails de ces dames, non plus que dans les dessins que M. Gessner, le poëte suisse, avait faits

lui-même pour mettre en tête de ses pastorales : on n'eut que l'embarras du choix. Il apprit tant bien que mal sur son flageolet l'air des couplets que chantait Jeannette, pour lui faire une ritournelle; et on garda si bien le secret, que la surprise en fut une pour tout le monde.

Seulement elle ne fut pas également agréable à tout le monde. Si les habitants du château, maîtres et serviteurs, trouvèrent très-plaisant de voir Jasmin en berger et Jeannette en bergère; si la fermière des Châtaigniers fut on ne peut plus glorieuse de l'honneur fait à sa fille; si la plupart des filles du village et des environs furent dévorées de jalousie à la vue des beaux affiquets de leur camarade, il y eut au moins trois personnes à qui cette mascarade ne plut guère.

Gothon, d'abord, était dans le même état qu'une poule qui a couvé des canards et qui les voit s'en aller à l'eau; Jeannette dans ses beaux atours, Jeannette chantant une chanson de la ville, Jeannette pareille, sauf la taille, à la pimpante Chloris, ce n'était plus sa Jeannette. « Comment cela finira-t-il ! » se demandait tristement la bonne fille; et l'inquiétude lui alourdissait le cœur.

Pierre Gouarhé, qui avait laissé sa fille fréquenter les dames du château parce qu'il avait cru y trouver son avantage, commençait à n'être pas content. Monseigneur l'avait exempté de certaines corvées et de certaines redevances, en remercîment de ce que Jeannette avait tué la vipère : c'était très-bien. Mais madame la baronne s'était chargée de faire un sort à Jeannette : ce n'était peut-être pas aussi beau que cela en avait l'air. Quel sort pouvait-on faire à la fille d'un paysan, sinon de lui donner une petite dot pour entrer en ménage avec un honnête garçon, bon Breton, bon chrétien et bon travailleur? L'honnête garçon, on l'avait sous la main : c'était Jean, à qui Jeannette avait été fiancée lors de son

baptême, et qui n'avait de sa vie donné sujet de plainte à personne. Mais ces comédies, ces balivernes de toilettes païennes, ce temps perdu dans la société de belles dames oisives ou de leurs valets, était-ce bien fait pour préparer à un laboureur breton une « moitié de maison » honnête, laborieuse et sage? Il est grand temps que nos maîtres s'en aillent, pensait Pierre Gouarhé, et puissent-ils ne pas revenir de sitôt, quand même ils devraient ne rien faire pour Jeannette ! Ils ne se sont peut-être que trop occupés d'elle déjà, en lui tournant l'esprit à la vanité et à la fainéantise. Les plaintes de Javotte, auxquelles il n'avait pas fait grande attention jusque-là, lui revenaient en mémoire, et il n'était pas éloigné de donner raison à Javotte.

Si telles étaient les pensées de Pierre Gouarhé, que devaient être celles de Jean Penvraz? Jean Penvraz était furieux, et il entrevoyait son propre avenir sous les couleurs les plus sombres. Malheureux Jean! il repassait dans son esprit ses riants projets d'autrefois, en les comparant à la réalité d'aujourd'hui, et le rapprochement n'était pas gai. Que de fois le soir, lorsque la mère Penvraz, qui se faisait vieille, chauffait un instant ses mains tremblantes au feu de genêt, avant de gagner son lit, en se lamentant de la fatigue qui endolorissait son pauvre corps courbé, le père Penvraz l'avait encouragée en lui disant : « Allons, femme, encore un peu de patience; dans deux ou trois ans nous aurons une fille alerte et vigoureuse, qui travaillera pour toi et qui égayera la maison par sa bonne mine et sa bonne humeur; et toi, tu te reposeras au coin du feu. Voilà Jeannette qui grandit : un peu de courage, ma bonne Fanchon, nous n'avons plus longtemps à l'attendre. » La mère Fanchon se redressait et souriait, protestant qu'elle avait encore de la force, et qu'elle serait bien fâchée de laisser toute la besogne à sa bru; et elle faisait l'éloge de Jeannette, de sa gaieté, de son

bon cœur et de son adresse à l'ouvrage. Le père Penvraz riait aussi, et hochait la tête pour approuver les paroles de sa femme, en disant de temps en temps : « C'est une bonne fille, pour sûr, et une jolie fille, aussi vrai que notre Jean est un brave garçon. Va, ma bonne Fanchon, nous aurons encore une lueur de bonheur sur nos vieux jours : ces enfants-là nous rendront notre jeunesse. » Pauvres vieux ! ils pouvaient bien dire adieu à leurs espérances. Ils n'étaient pas venus à la fête, et c'était bien heureux ; qu'auraient-ils dit s'ils avaient vu Jeannette telle qu'elle était ce soir-là ?

Jeannette était véritablement très-jolie. Un peu de blanc, un peu de rouge, un œil de poudre dans les cheveux, et surtout le plaisir d'être la reine de la fête et de recevoir des compliments, donnait à son visage un éclat inaccoutumé. Elle était comme grisée par le succès, et ne remarquait ni la tristesse de Gothon, ni l'air soucieux du père Gouarhé, ni la colère concentrée de Jean, ni les mines hostiles des paysans excités par Javotte. Aucun d'eux en s'approchait d'elle, aucun d'eux ne lui parlait ; peu lui importait d'ailleurs, elle trouvait à qui parler parmi les gens du château. Jasmin continuait à jouer en conscience son rôle de berger : le drôle avait été comédien, et sa mémoire lui fournissait plus de tirades des pastorales en vogue qu'il n'en fallait pour tourner la tête à une paysanne ignorante, qui croyait toutes ces belles choses-là improvisées exprès pour elle. Elle baissait les yeux, rougissait, et répondait en pinçant les lèvres et en cherchant à imiter les façons des deux soubrettes, qui lui paraissaient le suprême bon ton : « Ah ! monsieur Jasmin ! ah ! monsieur Jasmin ! »



Ce n'était pas éminemment spirituel; mais elle ne pouvait pas trouver autre chose.

Les autres domestiques du château, mis en gaieté par la perspective de quitter le lendemain ce qu'ils appelaient leur exil, renchérissaient sur les compliments de Jasmin; et Jeannette, à force de s'entendre comparer à une fleur, à une pêche veloutée, à une aurore, à un astre, finit par oublier qu'elle n'était que Jeannette, et par rêver je ne sais quel avenir doré, où elle portait tous les jours des vêtements comme ceux qu'elle avait aujourd'hui; et Jasmin, ou d'autres personnages semblables à lui, jouaient un grand rôle dans cette brillante existence.

Tout à coup le son nasillard du biniou s'éleva à l'autre bout de la prairie.

« La musique ! s'écria Jasmin; les vingt-quatre violons de Sa Majesté ! Dansons ! dansons ! Mais fi de ces danses de campagne ! Je ne danse que le menuet, et quelquefois la gavotte; c'est antique, c'est suranné, mais cela se danse à la Cour. Vous ne savez pas ces danses-là? Rien de plus facile. Donnez-moi la main : la pointe du pied en avant, et partez du pied droit..... arrondissez les bras..... effacez les épaules..... comme cela; regardez-moi. En cadence, maintenant : la, la, la, la, tra la, la, la, deridera; très-bien ! Vous êtes les trois Grâces en une ! »



Un cercle s'était formé autour d'eux; les soubrettes riaient, les valets applaudissaient, Margot et Marianne haussaient les épaules; le cuisinier, les mains dans les poches, regardait du haut de sa grandeur, et, un peu en arrière, Jean, les sourcils froncés, serrait de sa main crispée la tête de son penbaz. Gothon se glissa près de lui.

« Jean ! dit-elle doucement en lui touchant le bras, viens avec moi !

— Pourquoi ? laisse-moi regarder ; il y en a bien d'autres qui regardent !

— Non, viens, je veux te parler, dit-elle en l'entraînant. Je sais ce que tu penses, et je pense comme toi ; mais rappelle-toi qu'ils partent demain. Elle ne les verra plus, elle les oubliera, et ce sera comme s'ils n'étaient jamais venus.

— Qui sait ? Elle est bien capable de s'en aller avec ces baladins !

— Si tu le croyais, Jean, reprit vivement Gothon, tu ne ferais pas ton devoir en restant là. »

Et comme il la regardait, étonné :

« Non, tu ne ferais pas ton devoir, tu ne tiendrais pas ta promesse ! Tu as promis de la protéger, et tu ne ferais rien pour l'empêcher de courir à son malheur ? Jean, je ne crois pas, moi, qu'elle songe à partir ; je crois qu'elle s'amuse comme une enfant qu'elle est ; mais si tu le crois, toi, et que tu n'ailles pas la tirer de là, tu ne fais pas ce que tu dois !

— Je ne fais pas ce que je dois !... Tu vas voir, Gothon ! Et tu vas voir aussi si elle m'écoutera ! »

Il écarta des deux bras le groupe des regardants, et s'élança vers Jeannette. Elle s'éventait en se reposant sur un escabeau qu'on lui avait apporté.

« Jeannette ! lui dit-il à demi-voix, en se penchant vers elle, entends-tu les binious ? Viens là-bas avec moi ; ta mère t'attend, et ton père, et Gothon, tous ceux qui t'aiment..... »

Jeannette n'eut pas le temps de lui répondre.

« Hé bien ! quoi ? s'écria Jasmin en se glissant entre eux. Vous voulez m'enlever mon élève, jeune homme ? Elle aura bien le temps de danser au son de vos pipeaux rustiques !

Laissez-moi enseigner les danses de la Cour à ma bergère ; elle a de merveilleuses dispositions !

— Oui, oui, crièrent les autres, laissez le berger danser avec sa bergère ! Allez retrouver vos semblables, jeune homme ! allez retrouver votre musique villageoise ! »

Et Jean, repoussé, bafoué, poursuivi par les grands laquais qui lui cornaient aux oreilles un air breton en imitant le son du biniou, s'enfuit, la rage dans le cœur, sans regarder si Jeannette n'essayait pas de le retenir.





Cyrus bondit en même temps que le loup.

CHAPITRE XII

Qui finit par un combat singulier et un événement inattendu.

Jeannette s'attendait à une verte semonce de son père, soit dans le chemin, soit au retour, car sa conscience n'était pas sans lui faire quelques reproches. Mais Pierre Gouarhé était un homme prudent, et il s'abstint de toute remontrance qui aurait pu revenir aux oreilles des maîtres du château et les mécontenter. Il remit au lendemain les paroles sévères qu'il se proposait d'adresser à la jeune fille, et il imposa même silence à Javotte, qui voulait ouvrir le feu des récriminations. Il se contenta d'envoyer tout le monde au lit, « pour qu'on fût de bonne heure à l'ouvrage le lendemain. »

Quand le lendemain arriva, Pierre Gouarhé avait réfléchi. Les maîtres avaient promis de revenir au printemps; mais ça n'était pas aussi sûr que le retour des hirondelles. Ils ne reviendraient peut-être que dans des années, peut-être même ne reviendraient-ils pas du tout; et alors, à quoi bon obstiner l'enfant, qui avait la tête bretonne et contredisante, dans des idées qui finiraient nécessairement par s'en aller toutes seules ? Il n'y avait qu'à ne rien dire du tout : Jeannette ne pourrait plus s'habiller en masque, ni danser avec les valets du château, puisque le château allait être vide. Elle s'ennuierait un peu d'abord, et puis elle se consolerait; il serait temps de prendre ses précautions quand Monseigneur annoncerait son retour. Et si ce retour tardait seulement deux années, Jeannette, qui allait sur ses seize ans, serait mariée quand les maîtres reviendraient, et elle aurait autre chose à faire que d'aller amuser la jeune baronne. Pierre Gouarhé ne parla donc de rien à Jeannette.

Pierre Gouarhé eut tort. Ses raisons pouvaient être fort bonnes, mais il est toujours plus sûr de remettre dans le bon chemin les gens qui se sont perdus que d'attendre qu'ils le retrouvent eux-mêmes. Quelques paroles sévères et selon la raison auraient peut-être suffi pour chasser du cerveau de Jeannette toutes ses folles visées et pour la ramener au bon sens. Comme on ne les lui dit point, elle continua à s'amollir l'âme dans ses rêvasseries, et elle acheva de perdre le goût de l'honnête bonheur qui était à sa portée.

Comme elle trouva dure sa vie de labeur, la pauvre Jeannette ! Et que de fois, en mangeant son pain noir, elle songea aux friandises qu'Adélaïde lui faisait servir dans des assiettes d'argent ! Que de fois, en abritant ses pieds nus sous son rude cotillon de bure, elle soupira au souvenir de son brillant costume de bergère ! Elle contait ses peines à

Chloris; elle lui demandait si le berger avec lequel elle dansait était aussi en voyage, et s'il avait coutume de lui dire, comme Jasmin l'avait dit à la bergère Jeannette, qu'elle était fraîche comme une rose et brillante comme un soleil; et sa dernière question était toujours : Vont-ils revenir au printemps? Chloris ne répondait point; mais qui ne dit mot consent, et Jeannette comptait sur le prochain retour des seigneurs de Kerléonik et de leurs gens : cela la consolait un peu dans sa misère.

Sa misère! on peut bien le dire, car quelle plus grande misère que de se sentir s'éloigner de soi tous les cœurs qui vous aimaient, surtout quand on les a éloignés par sa faute! Pierre Gouarhé ne disait rien à sa fille, mais il était soucieux, surtout quand il avait par hasard entendu dire à M. Lorhan que Monseigneur recommandait de tenir en bon état les appartements du château; et Jeannette sentait un blâme dans son air attristé. Javotte n'épargnait pas les mots piquants à sa jeune sœur; Gothon marquait à la jeune fille une tendresse mêlée de pitié; et Jean, sous prétexte de son travail, de l'hiver, de la neige et des mauvais chemins, ne venait plus à la ferme. La fermière seule n'avait rien compris aux sentiments des autres et continuait à vanter le bonheur qu'avait eu Jeannette de trouver cette vipère sous son sabot.

Et Adélaïde, oubliait-elle Jeannette? Nullement. Elle l'oubliait si peu que, vers ce temps-là, elle découvrit qu'à l'âge qu'elle avait il était bien temps qu'elle eût sa soubrette particulière, au lieu d'être habillée et coiffée par celles de sa mère et de sa gouvernante; et elle fit si bien qu'elle persuada à la baronne de faire venir Jeannette du fond de la Bretagne pour l'attacher à sa personne. Et comme M. Lorhan était sur le point de partir pour aller porter à Monseigneur les revenus de son domaine et confé-

rer avec lui de différentes affaires, la baronne lui écrivit qu'il eût à se rendre à la ferme des Châtaigniers pour faire part à Pierre Gouarhé de la haute fortune dont sa fille était favorisée. M. Lorhan devait aussi se charger d'amener Jeannette à Versailles.

M. Lorhan, fier de sa mission, se transporta de sa personne, à travers les chemins creux remplis de neige, à la ferme des Châtaigniers. Tout en choisissant ses pas, pour éviter de disparaître dans les fondrières, il composa son petit discours et prépara aussi de quoi répondre dignement à la réponse que lui feraient le fermier et sa famille; car il s'attendait à des transports de reconnaissance.

Il n'en rencontra point : la fermière n'osa pas en montrer, parce que son mari la fit taire et l'envoya traire les vaches, se chargeant seul d'arranger l'affaire; et il l'arrangea de telle sorte, que M. Lorhan reprit bientôt la route du village, qu'il trouva encore plus désagréable que lorsqu'il était venu.

A la suite de cette aventure, Pierre Gouarhé commença à nourrir contre sa fille cadette de la rancune et de l'humeur. Savait-il comment Monseigneur prendrait son refus? S'il allait juger ses raisons mauvaises et trouver que, malgré sa jeunesse et son ignorance, malgré le mariage projeté entre elle et son cousin, Jeannette aurait dû quitter sa famille, son pays et tous ses liens pour obéir au caprice de la jeune baronne! Le pauvre Pierre Gouarhé voyait poindre à l'horizon toute une série de vexations, d'exigences, de tracasseries : il ne faisait pas bon d'exciter le mécontentement de son seigneur. Et tous les ennuis, peut-être les chagrins qu'il prévoyait, il les devrait à cette sotte de Jeannette, qui n'avait pas su se tenir à sa place et qui s'était plu à servir d'amusette à la demoiselle du château, au lieu de s'appliquer à son ouvrage. Le fermier, une fois prévenu



Son mari l'envoya traire les vaches.

contre sa fille, remarqua jusqu'à ses moindres manquements, d'autant plus que Javotte ne se fit pas faute de les lui signaler, et il ne lui épargna pas les reproches ni les paroles dures.

Jeannette, qui se sentait dans son tort, n'aurait sûrement pas osé se plaindre, si la fermière n'avait commis l'imprudence de lui dire de quelle mission M. Lorhan avait été chargé par Monseigneur : la fermière regrettait pour Jeannette la position brillante refusée par son mari, et elle espérait toujours qu'on pourrait revenir là-dessus. Jeannette se considéra comme une malheureuse victime, innocente et persécutée, qu'on retenait injustement prisonnière loin de la fortune et du bonheur qui lui étaient offerts. Mais ces persécutions auraient une fin : le printemps approchait, et Monseigneur ne tarderait sûrement pas à arriver; elle irait se jeter à ses pieds, elle se mettrait sous sa protection, elle protesterait de son obéissance à ses ordres, de son grand désir de servir Mlle Adélaïde, et l'on verrait bien quel était le maître, du fermier ou de son seigneur. La malheureuse, dans son égoïsme féroce, oubliait que ce fermier était son père.

Elle eût été fort penaude si elle eût assisté à la réception de M. Lorhan à l'hôtel de Kerléonik. Adélaïde, qui avait eu l'honneur d'être invitée à une fête donnée dans le parc de Versailles par les enfants de la famille royale et des princes du sang, ne pensait plus qu'à cette fête et aux atours qu'elle y porterait; elle se consola fort aisément de ne pas voir arriver Jeannette. Pour le baron, il écouta en souriant les explications entortillées du régisseur, qui lui transmettait timidement les raisons de Pierre Gouarhé, en ayant soin d'ajouter que lui Lorhan n'était pour rien dans son refus; et, quand le régisseur eut fini, il lui répondit sans aucune colère :

« Gouarhé n'est pas bête. » Et il parla d'autre chose.

Mademoiselle continuait à jouer un grand rôle dans la vie de Jeannette : Ne fallait-il pas qu'elle se préparât à sa future dignité de soubrette en apprenant à ressembler à ce qu'était Mademoiselle, à ce qu'elle-même avait été pendant une demi-journée? Et Jeannette, pour se procurer un teint uni et des mains blanches, n'allait plus aux champs qu'entortillée dans tous les chiffons qu'elle pouvait se procurer. Elle s'en faisait un masque et des espèces de gants, et elle volait de la farine à sa mère pour s'en blanchir la peau. Il fallait que Cyrus fût bien intelligent et les moutons bien bêtes pour ne pas fausser compagnie à une pareille bergère. Elle poursuivait aussi ses études de coiffure, pendant lesquelles le troupeau devenait ce qu'il pouvait.

Or, vers la fin de l'hiver, il advint qu'un énorme loup, qui n'avait rien à se mettre sous la dent, se risqua dans la lande des Pierres-Longues, avec l'espoir de faire un bon déjeuner de quelqu'une des bêtes à laine que Jeannette gardait si mal. Il approcha lentement, en se traînant à pas de loup, comme on dit, se tenant au vent pour que son odeur ne le décelât pas au nez subtil de Cyrus; puis tout à coup il bondit et s'élança sur une innocente brebis qui broutait en se félicitant de la fonte des neiges.

Il ne demandait, le scélérat, qu'à lui faire passer le goût de l'herbe pour la fin de ses jours; mais il avait compté sans Cyrus. Cyrus, s'il avait bon nez, avait bon œil et bonne oreille aussi : il avait pressenti le péril et se tenait prêt. Il bondit en même temps que le loup, et l'animal féroce, obligé de gagner son repas à la spartiate, l'attaqua avec fureur.

« Chante, ô muse, le combat de ces deux héros, égaux en force et en courage, mais non en droit et en vertu! L'un combat pour la proie, l'autre pour son serment et sa ban-

nière. Le sauvage hôte des forêts ouvre sa gueule sanglante, hérisse sa fauve crinière, et, cherchant à fasciner son noble ennemi de ses yeux semblables à des charbons ardents, se jette sur lui et enfonce dans sa noble poitrine ses dents meurtrières.

» Le noble Cyrus est blessé, mais non pas abattu; il jette non une plainte, mais un cri de fureur, et de ses crocs vaillants il déchire et emporte l'oreille de l'agresseur. Le loup recule : Cyrus le poursuit, le saisit au cou, le jette sur la poussière. Les voilà tous deux enlacés, se roulant l'un sur l'autre, mordant et mordus; leur sang rougit la lande et leurs rugissements ébranlent les airs, tandis que les moutons timides s'enfuient de tous côtés, et que Jeannette, éperdue d'épouvante, jette aux échos des appels déchirants.

» Le combat est fini : le loup mord la poussière et expire au moment où des pâtres, attirés par les cris de la bergère, arrivent pour porter secours là où l'on n'en a plus besoin : tel le guet ou la maréchaussée se présente en bon ordre, après une bagarre nocturne, pour relever les blessés et emporter les morts. On forme une civière de branches et de feuillages; on y couche le vaillant Cyrus blessé, mais respirant encore, côte à côte avec le cadavre de son ennemi; Jeannette rassemble à grand'peine ses moutons, et le cortége se dirige vers la ferme des Châtaigniers. »

Ce que la Muse ne dit point, c'est que Jeannette avait eu l'imprudence d'installer son troupeau tout au bout de la lande, sur la lisière du bois, parce qu'il s'y trouvait des chênes aux troncs rugueux pourvus de bosses et de cavités très-propres à loger un miroir de toilette. Et elle n'avait pas vu venir le loup, parce qu'elle était à ce moment-là debout devant le susdit miroir, très-occupée à échafauder sur sa tête ses cheveux saupoudrés de farine et entremêlés de

rubans roses. Ce que la Muse ne dit pas non plus, c'est que la malheureuse bergère, affolée et désespérée, prit machinalement sous son bras sa quenouille vide et Mademoiselle, son modèle, et oublia complétement son absurde coiffure, si bien qu'elle n'y songea même pas quand elle entra à la ferme. Pierre Gouarhé se trouvait là. Quelle fut sa fureur, en voyant son meilleur chien blessé et peut-être mourant, malheur qu'on ne pouvait attribuer qu'à la négligence de la bergère! Il regarda Cyrus, qui soulevait sa tête défaillante comme pour quêter une caresse; il regarda Jeannette, avec sa poupée sous le bras, dans son grotesque attirail; et la colère qui couvait depuis longtemps éclata enfin. Il prit sa fille par le bras, lui arracha Chloris, impassible dans sa robe à fleurs et son tablier de dentelle; et secouant vigoureusement Jeannette :

« Misérable! cria-t-il, voilà ce que tu fais, au lieu de travailler comme une honnête chrétienne! Tu t'exerces à ressembler à cette créature diabolique qui a apporté la vanité et la fainéantise à la maison! Va-t'en, si tu ne veux pas que je t'écrase contre les murs comme elle! »

Éperdue de douleur, Jeannette étendit les mains pour ressaisir son idole; mais le fermier, la brandissant en l'air, la lança... Jeannette ne vit pas où, car elle fut elle-même violemment poussée hors de la maison et la porte se referma sur elle.





Pauvre Jeannette.

CHAPITRE XIII

Une mauvaise nuit.

Jeannette était tombée rudement; elle resta un moment étourdie, sans songer à se relever; puis, quand la réflexion lui fut revenue, elle se demanda ce qu'elle allait faire.

Elle n'avait pas envie de s'exposer de nouveau à la colère de son père, mais elle aurait voulu savoir comment allait le pauvre Cyrus; elle résolut de se cacher dans la grange jusqu'à ce qu'elle eût vu sortir Pierre Gouarhé, et de rentrer ensuite en cachette, et d'appeler Gothon pour lui demander des nouvelles du pauvre chien. Elle aurait bien voulu savoir aussi ce qu'on disait d'elle, et elle fit un détour pour aller écouter à une porte qui donnait de la grange dans la

maison, et dont les ais n'étaient pas bien joints. De là, elle entendit sa mère qui prenait sa défense, et elle se trouva bien mal défendue. La pauvre Agathe n'alléguait que de mauvaises raisons en faveur de la coupable, peut-être parce qu'il n'en existait pas de bonnes. Gothon ne l'excusait pas, elle demandait seulement de l'indulgence pour elle à cause de son âge, et il sembla à Jeannette que son père écoutait un peu Gothon; il fit même taire Javotte qui appuyait sur les torts de sa jeune sœur. Mais il déclara qu'il ne souffrirait pas que Jeannette remît jamais les pieds au château, et il refusa de la faire rentrer dans la maison, disant qu'elle pouvait aller coucher avec les moutons à la place de Cyrus, et que c'était bien assez bon pour elle.

Jeannette fut révoltée. Ah! on la chassait, on lui refusait la porte, on ne voulait pas qu'elle remît les pieds au château! Eh bien, elle s'y rendrait, au château, et tout de suite encore! M. Lorhan ne pourrait refuser de la recevoir, puisque Monseigneur lui avait ordonné, il n'y avait pas longtemps, de la conduire à Versailles; il voudrait obéir à Monseigneur, et il la ferait partir pour aller trouver Mlle Adélaïde. Dès demain elle serait bien loin des Châtaigniers. Elle en avait assez des moutons, de la ferme, de la vie qu'elle menait et des reproches qu'on lui faisait. Adieu tout cela! Et elle partit vivement dans la direction du château.



Jeannette connaissait le chemin, elle l'avait fait cent fois à toute heure et n'était pas en péril de s'égarer, quoiqu'il commençât à faire nuit. Mais rien ne trouble les yeux et la tête comme une mauvaise conscience, et d'ailleurs Jeannette, brave comme un lion en plein jour quand il s'agissait d'une vipère ou de

toute autre mauvaise bête, croyait, comme tout le monde dans son village, aux lavandières de nuit, aux nains et aux fées qui vous prennent de force par les mains et vous font danser jusqu'à ce que mort s'ensuive ; à la Bête, grande comme un lapin, qui vous saute sur le dos, et qui vous force à la porter toute la nuit, en grossissant toujours, si bien qu'on finit par se trouver chargé du poids d'un bœuf. Elle croyait à tout cela, et à une foule d'autres choses encore plus terribles, qui font qu'on n'aime pas à se trouver dehors après le soleil couché; elle les avait oubliées dans le premier moment, mais, à mesure qu'elle s'éloignait de la ferme, elles lui revenaient toutes à l'esprit et la faisaient trembler comme la feuille.

Elle arriva à une clairière où elle se rassura un peu : il y faisait moins sombre que dans le chemin creux d'où elle sortait. De la clairière partaient plusieurs sentiers : c'était celui du milieu qui conduisait au château. Jeannette cherchait à le reconnaître à un grand chêne qui devait s'y trouver à quelques pas de l'entrée, lorsqu'elle entendit un grand froufrou dans les feuilles, et quelque chose passa comme l'éclair entre elle et le sentier. « Si c'était la Bête ! » se dit-elle ; et, ne sachant plus ce qu'elle faisait, elle se jeta dans un chemin opposé à celui qu'avait pris le lièvre inoffensif qui causait son effroi. Elle marcha, marcha, de plus en plus affolée; les cris des oiseaux de nuit lui semblaient des présages de malheur, et, à chaque objet menaçant entrevu dans les ténèbres croissantes, elle changeait de route, passant à travers les prés et les champs, si bien qu'à la fin la malheureuse fille ne sut plus du tout où elle était. Il faisait froid, le froid piquant d'une nuit de mars; Jeannette grelottait sous sa mante de bure et le sang coulait de ses jambes nues déchirées par les ronces; elle avait faim, car elle n'avait pas soupé le soir, et la fatigue l'acca-

blait. Où aller? Que devenir? Elle ne pouvait plus marcher; elle se traînait, tâtant avec les mains les talus et les buissons. En cherchant ainsi, elle rencontra un creux, une espèce de grotte; elle s'y blottit, un peu abritée contre la bise, et, s'enveloppant de son mieux dans sa mante et se ramassant sur elle-même pour moins sentir le froid, elle essaya de s'endormir en attendant le jour.

A grand'peine, et sans cesser de souffrir, elle finit par sommeiller un peu. Pendant combien de temps, elle ne le sut pas; quand elle s'éveilla, le froid redoublait aux approches de l'aube, et les ténèbres déjà moins profondes laissaient entrevoir des formes indécises enveloppées de brouillard. Vers l'orient, il faisait un peu plus clair, et la brume planait sur les prés en grandes traînées blanchâtres qui se mouvaient lentement. « Les lavandières! » se dit en frémissant Jeannette, qui se crut déjà entraînée par les laveuses de nuit et forcée de tordre leur linge avec elles jusqu'au jugement dernier.

Elle se leva et voulut fuir: au même moment un bruit sinistre se fit entendre, un bruit de lourdes roues et d'essieux mal graissés. « La charrette de l'Ankou, qui passe pour recueillir les âmes des morts! » pensa la malheureuse enfant. Qui l'entend est en grand danger; qui la voit est perdu. Jeannette l'entendait; un instant encore, et elle aperçut vaguement comme une forme de chariot traîné par des bœufs.... elle jeta un grand cri et tomba sans connaissance.

A ce cri, tout s'arrêta, l'attelage et la charrue; car ce n'était pas le char de l'Ankou: c'était tout simplement une charrue qui s'en allait labourer la terre pour les semailles de mars, et le laboureur diligent, qui demeurait loin du champ où il avait à travailler, était parti avant le jour pour qu'il n'y eût pas de temps perdu.

Il arrêta donc ses bœufs et sa charrue, et fit seul quelques pas en avant, son aiguillon à la main; puis il écouta et regarda, et, ne voyant rien et n'entendant rien :

« Hein? dit-il, qui est là? Allons, répondez donc! On a crié par ici... Si seulement il ne faisait pas si nuit... Mais, si on commence à voir un peu clair au-dessus de sa tête, en bas c'est noir comme dans un four. Il faut pourtant voir ce que c'est. »

Il tira de sa poche sa pierre à fusil et son amadou, battit le briquet et obtint bientôt une étincelle : l'amadou prit feu.

« Là! il y a des sapins par ici, ça ne sera pas difficile à allumer..... voilà justement des branches sèches ; une bonne petite flambée, et on saura à qui on a affaire..... Tiens! une femme étendue par terre..... Ah! mon Dieu! pauvre Jeannette! »

Et Jean, car c'était lui (Jeannette dans sa course nocturne était arrivée sans le savoir, tout près de Kérentré), Jean, oubliant sa rancune et ses griefs, se jeta à genoux auprès d'elle, lui parla tendrement, lui réchauffa les mains de son haleine..... Peine perdue : Jeannette restait immobile, les yeux fermés et les dents serrées.

« Elle ne revient pas; si elle allait mourir là! se dit le pauvre garçon saisi d'effroi; il faut que je l'emporte à la maison; ma mère saura mieux que moi ce qu'il y a à faire. Ohé! mes braves bœufs! Ohé! rentrons, les bonnes bêtes! nous irons aux champs un peu plus tard. »

Il toucha ses bœufs pour leur faire reprendre la route de l'étable; puis, quand il les vit en bon chemin, il souleva Jeannette dans ses bras, tout doucement, en ayant soin de ne pas lui faire de mal, et il l'emporta comme il eût fait d'une gerbe de blé.

Qui fut bien étonnée, ce fut la mère Penvraz, qui allumait sa chandelle de résine pour y voir à délayer sa farine de

blé noir, lorsqu'elle entendit revenir la charrue et les bœufs, et que tout aussitôt Jean rouvrit la porte et rentra, portant sur ses bras Jeannette évanouie. Elle ne la reconnut pas d'abord; puis, quand elle l'eut reconnue, elle se mit à se lamenter, en demandant comment un tel malheur avait pu arriver. Mais comme personne ne pouvait la renseigner là-dessus, elle se rabattit sur la seule chose qu'il y eût à faire pour le moment, à savoir, de ranimer Jeannette.

Ce ne fut pas bien difficile. Une bonne bourrée jetée sur le foyer devant lequel on l'avait étendue lui rendit sa chaleur; un peu de lait tiède que la mère Penvraz lui fit couler entre les dents acheva de la faire revenir à elle. Elle ouvrit des yeux craintifs, ne sachant quelles terribles choses allait rencontrer son premier regard, et elle les referma aussitôt en rougissant, car elle avait reconnu Jean et sa mère; elle ne savait pas sur quel accueil elle pouvait compter de leur part. Elle fut vite rassurée par leur joie et leurs soins; sa faiblesse lui fournissait d'ailleurs un bon prétexte pour ne pas répondre aux questions de la mère Penvraz.

« Ma pauvre Jeannette ! Qu'est-ce qu'il y a donc ? Comment es-tu venue là ? Quel bonheur que Jean t'ait trouvée ! Tu te seras égarée ? Tu n'auras pas pu retrouver ton chemin ? Est-elle dans un état, la pauvre petite ! Vois donc, Jean, elle est tout en sang ! Ah ! Seigneur ! Ah ! bonne dame sainte Anne ! S'il n'y a pas de quoi pleurer, de voir une pauvre petite enfant dans un état pareil !... Bois encore un peu de lait chaud, ma fille, cela te fera du bien..... Tu vas mieux, n'est-ce pas ?..... Jean, mon garçon, va délier tes bœufs, tu ne pourras pas labourer ce matin; il faut que tu ailles vite aux Châtaigniers dire que la petite est ici : les Gouarhé doivent être fièrement inquiets... Tu secoues la tête, ma fille ? Il y aura eu quelque chose là-bas ?..... On dit



Jean portait sur ses bras Jeannette évanouie.

que ça n'allait pas très-bien depuis quelque temps? Eh bien, ça n'est pas une raison pour qu'on veuille ta mort. Va où je t'ai dit, Jean, je vais la faire coucher, elle est à moitié morte de fatigue. »

Quand Jean eut délié ses bœufs, qui n'y comprenaient rien, et qu'il vint prendre des nouvelles de la malade, Jeannette était couchée bien chaudement dans le lit clos, et la mère Penvraz avait tiré d'elle un court récit de sa triste aventure. La mère Penvraz, qui ne savait pas quelle série de petits méfaits avait indisposé Gouarhé contre sa fille, le trouva un peu sévère; mais elle n'en dit rien, et remontra au contraire à l'enfant les torts qu'elle avait eus. Comme son blâme était tempéré par un air de tendresse et de pitié, Jeannette n'en fut point blessée et ne mit point opposition aux paroles de soumission que la mère Penvraz chargea Jean de porter à Pierre Gouarhé de la part de sa fille. Jean partit en sifflotant; depuis longtemps il ne s'était pas senti le cœur aussi joyeux. Le jour s'était levé clair et beau; Jean regardait l'herbe mouillée qui brillait au soleil, les bourgeons qui faisaient de loin autour des branchages comme un brouillard rougeâtre, les petits oiseaux qui voletaient, emportant de gros brins de paille pour leur nid, et toutes ses pensées n'avaient qu'un seul refrain : « J'ai retrouvé Jeannette ! »



Il n'eut pas grand'peine à réussir dans sa négociation. Pierre Gouarhé, qui croyait que Jeannette serait allée se réfugier dans la bergerie, avait défendu qu'on s'occupât d'elle et qu'on la fît rentrer dans la maison; une mauvaise nuit passée sans souper ne lui paraissait pas une punition trop sévère. Mais lorsque Gothon, qui s'était levée sur la

pointe des pieds quand elle l'avait jugé endormi, pour aller à la recherche de la coupable, vint tout éplorée déclarer qu'elle ne l'avait trouvée ni dans la bergerie, ni dans l'étable, ni dans la grange, ni nulle part, on commença à s'inquiéter. On chercha, on appela, on fouilla en vain tous les alentours, et quand Jean Penvraz arriva, il trouva les femmes en larmes, et le fermier, à qui sa dignité de père de famille défendait de se donner tort, accablé par son chagrin, sombre et muet sur un banc au coin de l'âtre. Il ne dit rien; mais on vit bien à la façon dont il étreignit les mains du porteur de bonne nouvelle, qu'il avait souffert autant que les autres cette nuit-là.

On ne fit point de reproches à Jeannette quand elle revint le lendemain, encore pâle et faible, à la ferme des Châtaigniers; on ne reparla plus de ce qui s'était passé, pas même des blessures de Cyrus, qui allait mieux, ni du loup, dont la peau avait été remise à M. Lorhan pour être offerte à Monseigneur; pas même de Chloris, qui avait disparu dans la tempête. Tout parut rentré dans l'ordre : Jeannette, confuse et humiliée, reprit sa quenouille et la conduite de son troupeau, escortée d'un nouveau chien qui ne valait pas Cyrus; et Jean recommença à trouver journellement de bonnes raisons pour se transporter de Kérentré à la ferme des Châtaigniers. Ainsi s'écoula le temps jusqu'à la semaine de Pâques.





Lafleur reconnut la bergère.

CHAPITRE XIV

Où les uns se marient, et où les autres ne se marient pas.

Ce fut vers Pâques de cette année-là que M. le curé de Kerléonik annonça au prône, pendant trois dimanches consécutifs, qu'il y avait promesse de mariage entre Thomas, valet à la ferme des Châtaigniers, et Gothon, servante à la même ferme. Ce mariage ne faisait de tort à personne, car les deux époux devaient continuer de servir les mêmes maîtres et de demeurer chez eux, ce qui convenait également aux maîtres et aux serviteurs.

Comme Pierre Gouarhé était très-content de garder Thomas et Gothon, il voulut leur marquer sa satisfaction et l'état qu'il faisait d'eux en les mariant presque comme s'ils eussent été ses enfants. Il voulut que le tailleur vînt en

cérémonie faire la demande de la fiancée, et que tout se passât selon les anciens usages; que la noce se fît chez lui; qu'on dînât à ses frais, et qu'on dansât dans son pré. Ce fut une vraie fête de famille; tout le village aimait Gothon et son fiancé; on leur apporta des cadeaux, chacun selon son pouvoir, et il n'y eut qu'une voix pour dire qu'on n'avait pas vu de longtemps une noce plus gaie, quoique les mariés ne fussent que de pauvres gens.

Ce fut pourtant à cette noce que Jeannette recommença à nourrir ses folles idées. Cette fête lui en rappela une autre, dont elle avait été la reine; et le château, la jeune baronne, le berger, son rôle de bergère, ses espérances et ses rêves lui apparurent plus brillants que jamais. Elle avait d'ailleurs quelques raisons de se retourner vers le passé: sa famille avait pardonné, Jean avait pardonné, mais les habitants du village et les tenanciers de Kerléonik n'avaient pas oublié ses grands airs au jour du départ des seigneurs, non plus que sa mascarade, qui l'avait rangée, pour eux, dans la classe des comédiens, gens fort mal famés en Bretagne; et ils lui en gardaient rancune. Personne ne lui parlait, personne ne s'occupait d'elle; et, sans son cousin Jean, elle serait restée seule dans un coin toute la journée. Elle savait gré à Jean de ne pas l'abandonner, mais Jean, à lui tout seul, pouvait-il suffire pour éclipser tous ses souvenirs et lui faire oublier ses regrets? Il faut croire que non, car, à la suite de la noce de Gothon, Jeannette redevint soucieuse et préoccupée, et se remit à soupirer après le retour de Monseigneur et de sa famille.

Justement, vers le mois de juin, Lafleur, le valet de pied de la baronne, arriva à Kerléonik. Il était chargé de conférer avec M. Lorhan et Mme Levellec pour certains arrangements intérieurs; il s'agissait de préparer des appartements pour un assez grand nombre de visiteurs. Monsei-

gneur ne pouvait pas venir passer l'été dans ses terres, étant à ce moment-là de service auprès du roi; mais il serait libre au commencement de septembre, et se proposait d'arriver alors et d'amener avec lui joyeuse compagnie pour prendre le plaisir de la chasse. Cette nouvelle, qui se répandit bien vite dans tout le pays, fit faire la grimace à tous les tenanciers de Kerléonik. Heureusement que la moisson serait rentrée à ce moment-là; mais gare aux cultures qui seraient encore sur pied! les chevaux, les meutes, les piqueurs, les chasseurs, en feraient un terrible gâchis, et les paysans auraient bien de la peine à garder de quoi passer l'hiver, quand ils auraient satisfait aux gens du roi et à ceux de Monseigneur, payé la taille et la dîme, fait leurs corvées et payé le sel au grenier du roi. Et puis, nombreuse compagnie au château, c'était beaucoup de bouches à nourrir, et M. Lorhan, qui d'ordinaire était assez bon homme, se montrerait bien plus exigeant à réclamer les redevances de chacun. On commençait à regretter tout bas que le roi ne gardât pas Monseigneur toute l'année.

Le père Gouarhé n'avait pas été le dernier à apprendre les nouvelles; et elles ne l'avaient pas réjoui plus que les autres paysans : au contraire. Il se rappelait parfaitement tout ce qui s'était passé, et il ne voulait pas que cela recommençât. Pourtant, si la jeune baronne envoyait chercher Jeannette, comment lui répondre brutalement: « Je ne veux pas! » Ce n'était pas faisable. Mais, si l'on envoie chercher pour s'amuser une petite bergère qui n'a guère autre chose à faire que de garder des moutons, on ne peut pas agir de la même façon avec une femme qui a son ménage, sa maison et son mari à soigner. Jeannette était grande et forte, Jeannette avait seize ans et demi, il n'y avait qu'à la marier avant l'arrivée des maîtres du château. Ce serait, à la vérité, deux ou trois ans plus tôt qu'on n'avait compté,

mais cela valait encore mieux que de la laisser retourner dans des compagnies qui lui mettaient la tête à l'envers. Et le père Gouarhé décida de hâter le mariage de Jeannette.

Il en parla au vieux Penvraz, qui fut de son avis. Les femmes ne furent pas consultées : en Bretagne, ce sont les pères de famille qui arrangent les mariages, et personne ne peut aller à l'encontre de leur volonté. D'ailleurs, le mariage des deux enfants, ayant été convenu de tout temps, ne pouvait causer de surprise à personne. La mère Penvraz, qui s'était aperçue l'été précédent de la tristesse de son garçon, en avait bien pris un peu de rancune contre Jeannette; mais cette rancune n'avait pas tenu contre ce lamentable spectacle de Jeannette égarée la nuit, à moitié morte de froid et de peur, de fatigue et de besoin; et comme la petite était, depuis cette aventure, devenue beaucoup plus douce et plus traitable que par le passé, la mère Penvraz lui avait tout à fait rendu son cœur.

Elle fut donc toute joyeuse quand le père Penvraz lui dit un soir, pendant qu'elle rangeait son rouet sur le bahut avant d'aller se mettre au lit : « Femme, il faut préparer la maison pour recevoir notre bru : nous avons décidé, Gouarhé et moi, que le mariage se ferait sitôt la moisson, à la Notre-Dame d'Août. » Elle tira bien vite une bonne quantité de filasse et la mit auprès du rouet, pour avoir de l'ouvrage tout prêt le lendemain matin; elle voulait pouvoir offrir de la toile neuve au jeune ménage. Elle se promit aussi de consulter Jean sur la chambre que Jeannette préférerait (il y en avait deux dans la maison) et sur la meilleure manière d'y placer les bahuts, la table et les bancs.

Le lendemain, avant le jour, le père Penvraz et son fils Jean, tous deux leur faux sur l'épaule, partirent pour un pré un peu éloigné de leur maison. Ils voulaient le faucher

avant que le soleil fût haut dans le ciel; de cette façon, ils ne souffriraient pas trop de la chaleur, et le soleil, depuis midi jusqu'au soir, aurait le temps de faner assez l'herbe pour qu'elle fût bonne à retourner le lendemain matin.

Les deux hommes firent la route sans dire mot; seulement, quand ils furent au moment de se séparer pour faucher chacun un côté du pré, le père Penvraz mit sa main sur le bras de Jean et lui dit :

« Jean, quand nous aurons fini de faucher, tu feras bien d'aller trouver Jeannette au pâturage pour t'entendre avec elle. Gouarhé est convenu avec moi de faire la noce dans six semaines d'ici; ainsi il sera temps dimanche de faire les accords pour vos fiançailles.

— Oui, père, j'irai, » répondit Jean. Il n'en dit pas davantage et prit sa faux pour se mettre au travail; mais quelle joie il avait dans le cœur, le brave Jean, pendant qu'il donnait de grands coups de faux dans les hautes herbes, qu'il couchait les unes sur les autres en rangs pressés. La faux allait et venait, brillant au soleil, passant comme un éclair, et le pré se dépouillait peu à peu de son ondoyante parure. La sueur ruisselait du front du faucheur, mais ses bras robustes n'étaient point las : il se sentait une force nouvelle. Travailler pour gagner son pain est pénible, c'est la dure loi de la nécessité; travailler pour adoucir la vieillesse des parents qui vous ont reçu des mains de Dieu et qui, à force de peine et d'amour, ont fait de vous un homme, c'est une douce tâche pour un fils reconnaissant; travailler pour fonder une nouvelle famille, pour assurer l'existence de la femme qui sera votre compagne dans la vie, pour préparer le berceau des enfants qui prendront après vous votre place sur la terre, c'est la joie et la gloire de l'homme, c'est l'accomplissement de sa destinée. C'est pourquoi Jean se sentait si heureux et don-

nait de si grands coups de faux, en se disant : « C'est pour elle que je travaille à partir d'aujourd'hui ! »

Il avait bien de l'amitié pour sa cousine Jeannette, ce brave Jean ! Tout petit garçon, il s'était habitué à la considérer comme sa femme future : les pères avaient décidé cette union, c'était comme si elle eût été faite. Jean s'était plu à protéger, à amuser cette faible enfant qui devait partager sa vie ; il l'avait vue grandir, il s'était réjoui de ses bonnes qualités, et il l'avait reprise de ses défauts, comme s'il eût déjà été chargé de la diriger ; et peut-être Jeannette avait-elle vu trop tôt un maître en lui et s'était-elle fait un malin plaisir de lui échapper. Pour lui, quand il l'avait vue prendre une voie si éloignée de celle des ménagères bretonnes, il s'était dit que Jeannette ne pouvait plus convenir à ses parents, et que le père Penvraz rendrait sûrement au premier jour à Pierre Gouarhé la parole qu'il avait reçue de lui ; et il s'était efforcé de ne plus songer à elle. Résolution plus facile à prendre qu'à exécuter ; tout son passé était plein de Jeannette, et il ne pouvait penser à rien sans la retrouver mêlée à tous ses souvenirs, à tous ses projets, à toutes ses occupations. Le pauvre garçon était sans cesse en colère contre lui-même de continuer à avoir de l'affection pour Jeannette, tout en la jugeant si peu digne de cette affection : il en maigrissait, il en devenait malade. Aussi, avec quelle joie s'accorda-t-il la permission de lui pardonner, quand il l'eut trouvée évanouie sur le chemin, et qu'il la vit redevenue raisonnable comme autrefois ! Il pensait bien avec inquiétude au retour possible des seigneurs du château, et souhaitait qu'ils ne revinssent pas de sitôt ; mais il n'aurait pas osé demander aux anciens de hâter le mariage. A présent que l'idée leur en était venue, tout était pour le mieux : Jean n'avait plus rien à craindre.

Il était rayonnant de joie, lorsque, le pré fauché, il prit congé de son père pour aller trouver Jeannette. Le vieux Penvraz le regarda un instant, tout ému : il pensait peut-être au jour où sa femme, aujourd'hui si vieille et si cassée, était une jeunesse florissante comme Jeannette, et où ils étaient entrés si pleins d'espoir dans cette dure vie où ils avaient trouvé tant de peines et de traverses. Il mit sa main qui tremblait sur le front du jeune homme incliné devant lui, et lui dit : « Que Dieu te bénisse, mon garçon, qu'il fasse de toi un bon chef de famille, et qu'il te rende capable de conduire ta maison selon sa loi ! » Puis il se sépara de lui, et reprit lentement le chemin de son logis où l'attendait sa femme ; et Jean, d'un pas alerte, se dirigea vers la lande des Pierres-Longues, où il savait trouver Jeannette.

A quoi tiennent les choses de ce monde ! Si Jean n'avait pas eu de pré à faucher ce jour-là, et qu'il fût parti dès le point du jour pour la lande des Pierres-Longues, que serait-il arrivé ? Jeannette, qui après tout n'avait du côté du château que des espérances assez vagues, ne l'aurait probablement pas mal reçu ; elle aurait consenti à fixer le jour des fiançailles ; et ensuite, n'ayant aucune raison pour résister à l'autorité des deux pères de famille et ne pouvant d'ailleurs recourir à personne dans sa résistance, elle se serait laissé marier tout doucement à un honnête garçon, prêt à se jeter au feu pour elle, et se serait épargné bien des chagrins. Mais Jean avait fauché son pré ; et pendant qu'il le fauchait, quelqu'un avait traversé la lande des Pierres-Longues et tourné à mal les dispositions de Jeannette.

Ce quelqu'un, c'était Lafleur, le messager, le commissionnaire du baron. Il se promenait, ce matin-là, sans but, uniquement pour prendre le frais ; et sa promenade l'a-

mena sur la lande, à quelques pas de Jeannette. Il reconnut la bergère, qu'il avait vue souvent venir au château; et comme il aimait à causer, il alla tout droit à elle. Elle se leva pour le saluer, et Cyrus, guéri de ses blessures et remis à la tête de son troupeau, put entendre simultanément :

« Bonjour, monsieur Lafleur!

— Bonjour, mademoiselle Jeannette! »

Une fois engagée, la conversation continua. Jeannette apprit que Mlle Adélaïde était devenue grande, et qu'on parlait déjà de sa beauté; qu'elle était allée à des fêtes chez le roi, où elle avait joué avec les enfants du roi et des princes; ici une kyrielle de noms de princes et de princesses qui éblouissaient Jeannette : elle en écarquillait les yeux. Mademoiselle avait parlé de Jeannette; elle avait été bien fâchée de ne pas la voir arriver avec M. Lorhan, et elle espérait, quand elle viendrait à l'automne, décider Pierre Gouarhé à lui céder sa fille. Marton et Lisette avaient chargé Lafleur de leurs civilités pour Mlle Jeannette; Marton, qui songeait à se marier, espérait que Mlle Jeannette la remplacerait dans ses fonctions : et quant à Jasmin, quand il avait su que son camarade partait pour Kerléonik, il lui avait dit : « Ne manque pas de me mettre aux pieds de ma bergère, et assure-la de mon entier dévouement pour sa personne. »

Jasmin avait-il eu le tort de le dire, ou Lafleur eut-il le tort de l'inventer? Peu importe; mais cette sotte phrase transporta Jeannette au septième ciel. Jasmin l'assurait de son dévouement! sûrement elle avait bien compris, elle ne s'était point trompée sur les intentions qu'elle avait cru deviner à travers ses compliments. Et il allait revenir! Il la demanderait en mariage, ou plutôt il la ferait demander par Monseigneur, à qui son père n'oserait rien refuser; et

elle deviendrait Mme Jasmin, et elle serait soubrette de Mlle Adélaïde, avec des robes à fleurs et des tabliers de dentelle; et elle vivrait dans des châteaux et des hôtels, dans la ville où demeurait le roi! Adieu la campagne, les chaumières, les cotillons de bure et le pain noir! Jeannette serait presque une grande dame! Jean avait, sans le savoir, bien mal choisi son moment.

Il arrivait pourtant, le brave Jean, alerte et joyeux, et le cœur palpitant. En passant auprès d'un ruisseau qui babillait avec les cailloux de son lit, il y avait fait un brin de toilette et s'en était servi comme d'un miroir pour arranger ses longs cheveux blonds et ajuster ses pauvres vêtements de travail, de façon à leur donner bonne mine. Il avait lavé ses sabots et mis à son chapeau une branche de genêt fleuri. Avec sa haute taille, sa robuste carrure, ses traits mâles et son air de franchise, il était certainement plus beau que Jasmin, Lafleur et toute la valetaille du château: mais Jeannette n'en jugeait pas ainsi. Et quand il lui dit, avec un regard où elle aurait dû lire tout le dévouement et toute la tendresse de son honnête cœur : « Ma cousine Jeannette, les anciens ont décidé que notre noce se ferait à la Notre-Dame d'Août : voulez-vous qu'on fasse les accordailles dimanche? Jamais, depuis que vous êtes au monde, je n'ai eu qu'une pensée, c'est d'être votre mari, et je ne demande qu'à vous rendre heureuse, avec l'aide de Dieu, jusqu'à mon dernier soupir. » Elle détourna la tête avec dédain, et lui répondit sèchement : « Non, je ne peux pas me marier avec toi. »

Le visage de Jean changea tout à coup : « Tu ne peux pas! s'écria-t-il, quittant le ton solennel qu'il avait pris pour lui faire sa demande, tu ne peux pas! Pourquoi? Qu'est-ce qui t'en empêche? Tu ne peux pas, Jeannette? Est-ce vrai? ou bie plutôt, serait-ce que tu ne veux pas?

— C'est la même chose, répondit-elle.

— Tu ne veux pas! Qu'est-ce que je t'ai fait? Depuis quand? Ma mère qui t'attend, mon père qui t'aime, et moi! Tu veux donc nous faire mourir de chagrin, Jeannette? Pourquoi ne veux-tu pas?

— Parce qu'on ne peut pas avoir deux maris : et une fille peut bien choisir son mari, je pense. Monseigneur va revenir, et il me mariera avec M. Jasmin; je serai soubrette de Mademoiselle, je porterai de beaux habits, j'irai à Versailles, et j'accompagnerai ma maîtresse quand elle ira chez le roi : voilà pourquoi je ne veux pas me marier avec toi. »

Jean était consterné : il restait devant elle, et on aurait dit un mort qui se tiendrait debout, si deux grosses larmes n'avaient coulé tout le long de ses joues. Il aurait attendri un rocher; mais Jeannette, à ce moment-là, avait pour lui un cœur pire qu'un rocher. Elle se leva, appela Cyrus qui la regarda d'un air étonné : il pensait évidemment qu'il n'était pas encore l'heure de rentrer. Mais, en chien obéissant, il rassembla son troupeau, et chien, moutons et bergère disparurent bientôt au bout de la lande.

Jean resta là, tout ahuri de surprise et de chagrin : il ne s'était pas attendu à cela, et le coup lui avait porté en plein cœur. « Elle ne veut pas! Elle ne veut pas! » Cette pensée surnageait seule au-dessus de la confusion de ses idées. Et puis il se disait : « Mon père et ma mère m'attendent, il faut que j'aille les retrouver. » Et il n'avait pas le courage de se mettre en route; il lui semblait toujours que Jeannette allait revenir. A la fin, pourtant, il fit un grand effort et s'arracha de cette lande maudite. C'était là que Jeannette avait tué la vipère : fallait-il qu'une bonne action eût amené le malheur!

Il s'en alla en chancelant comme un homme ivre, si

troublé, qu'il tourna le dos à Kérentré. Quand il s'en aperçut, il ne revint point sur ses pas. « Je ne peux pas rentrer comme cela à la maison, pensait-il, cela ferait trop de peine à la mère de me voir; il vaut mieux attendre que j'aie un peu surmonté mon chagrin. » Et il s'éloigna de plus en plus.

Il était déjà loin, lorsqu'il rencontra le gros Thomas qui, frappé de sa mine défaite, lui demanda ce qu'il avait et où il allait. « Je suis bien aise de te trouver, Thomas, lui répondit le pauvre garçon; tu vas me rendre un service. Va-t'en à Kérentré et dis au père que Jeannette ne veut plus de moi et que je prie qu'on ne la tourmente pas à mon sujet. Qu'il ne s'inquiète pas de moi, je reviendrai ce soir; je vais me promener un peu pour chasser mon chagrin. » Et, sans écouter Thomas qui voulait le consoler, Jean prit ses jambes à son cou et s'enfuit du côté de la grande route.





Les pauvres vieillards ne s'en apercevaient guère.

CHAPITRE XV

Disparu

Cependant le père Penvraz regagnait sa maison. Il marchait tout courbé, car il portait deux faux au lieu d'une ; mais ce surcroît de charge ne le mettait point de mauvaise humeur. Au contraire il riait en lui-même et se disait : « Faut-il que le gars ait l'esprit tourné par le contentement, pour avoir oublié sa faux et me l'avoir laissée à porter, lui qui est si soigneux, et qui met toujours ma charge sur son dos par-dessus la sienne ! » Et il s'avançait tout ragaillardi par l'idée que son fils était heureux.



« Et Jean ? » lui cria la mère Penvraz, du plus loin

qu'elle l'aperçut. Le bon homme lui montra le chemin par où on allait à la ferme des Châtaigniers, et se mit à rire ; sa femme comprit et se mit à rire aussi : leurs vieux visages se ridèrent comme des pommes de reinette qui ont passé l'hiver. La mère Penvraz débarrassa son mari des deux faux et les porta dans la grange ; puis revenant à lui : « Comment a-t-il pris la chose? Qu'est-ce qu'il a dit? Quelle mine a-t-il faite? demanda-t-elle.

— Il n'a rien dit, presque rien : « Oui, père, j'y vais, » et il est parti. Mais il n'avait pas l'air fâché, oh non! pas du tout. Donne-moi mon dîner, femme; nous n'avons pas besoin de l'attendre : les jeunesses, ça n'en finit plus de causer, et peut-être qu'il reconduira Jeannette et qu'on le fera dîner chez Gouarhé! Le brave garçon! il a fauché presque les trois quarts du pré à lui tout seul. Je le laissais faire, ça m'amusait de le regarder : il est si grand, si fort, si beau garçon! Ç'a été dur, femme, quand le bon Dieu nous a repris un à un nos autres enfants; eh bien! je me disais qu'il nous a encore laissé le plus beau et le meilleur, et qu'on n'a pas à se plaindre, quand on voit continuer sa race par un fils pareil.

— Tu as raison, dit la mère Penvraz, en soupirant toutefois au souvenir des enfants qu'elle avait perdus. Crois-tu qu'il rentrera ce soir pour souper? Qui sait? Il nous amènera peut-être les Gouarhé! Je vais mettre tremper de la pâte pour leur faire de la galette s'ils viennent. Chère petite Jeannette! comme je l'embrasserai de bon cœur! J'ai déjà pensé à l'arrangement de la maison : l'autre chambre est la plus grande, elle leur conviendrait bien, si seulement la pluie ne tombait pas par le toit et s'il ne venait pas tant de vent par les trous du mur. La demoiselle du château devrait nous faire réparer la maison, puisqu'elle veut tant de bien à Jeannette! Il faudra que Jeannette aille l'en prier. »

Tout en parlant, la mère Penvraz servait le dîner de son mari, allait et venait par la chambre, mangeait sa soupe, jetait une poignée de blé noir à ses poules et caressait son chat gris, à qui elle apprenait qu'il allait bientôt avoir deux maîtresses au lieu d'une. Cette journée fut une heureuse journée pour les vieux Penvraz.

Vers le soir, ils commencèrent à se dire : « Jean ne va pas tarder maintenant, » et la vieille mère, qui avait porté son rouet dehors pour voir plus tôt revenir son fils, levait la tête à chaque instant et regardait vers les Châtaigniers. « Enfin ! le voilà ! » dit tout à coup le père Penvraz, en apercevant un homme au bout du chemin. Mais l'homme approcha ; ce n'était pas Jean ! « C'est Thomas ! s'écria la mère Penvraz; il vient nous chercher de la part des Gouarhé ! » et elle arrêta son rouet et alla avec son mari au-devant de Thomas.

Thomas avait un air embarrassé qui leur fit peur, et dans le temps qu'il mit à ouvrir la bouche la mère Penvraz trouva moyen de supposer cinq ou six malheurs qui avaient pu arriver à Jean, comme de dévaler dans une ravine, de recevoir un coup de corne d'un taureau maussade, de choir du haut d'un arbre ou d'être mordu par un serpent; quant à la vérité, elle était à cent lieues de la deviner, et sa surprise ne fut pas mince ni sa consternation non plus. Elle dit beaucoup de mal de Jeannette, en quoi elle n'eut pas tort; mais, tout en ressentant vivement l'injure qui était faite à son fils, elle n'était pas trop inquiète sur la manière dont cela finirait. Puisque Gouarhé et Penvraz voulaient ce mariage, il faudrait bien qu'il se fît, et Jeannette serait trop heureuse de devenir la femme de Jean; où pourrait-elle trouver mieux? La mère Penvraz s'occupa donc à arranger dans sa tête tout ce qu'elle voulait dire à son fils quand il rentrerait, pour le consoler.

l'encourager et lui donner de l'espoir; ce qui ne l'empêcha pas de s'apercevoir que le soleil baissait, que les ombres s'allongeaient, que le ciel devenait rouge au couchant, et qu'enfin la nuit venait sans que Jean reparût. Les étoiles s'allumèrent au ciel, et Jean ne revint pas; le ciel blanchit à l'Orient et un nouveau jour éclaira la chaumière de Kérentré, sans que les deux vieillards qui l'habitaient eussent fermé l'œil. La mère Penvraz se lamentait, faisait cent suppositions; le père Penvraz ne disait rien; mais dès qu'il vit le soleil se lever, il chaussa ses sabots, prit sa veste de toile, et il s'en alla à la recherche de son fils.



Autant la journée de la veille avait été pleine de joie et d'espérance pour la mère Penvraz, autant celle-ci fut amère et désolée. Au moindre bruit, son pauvre cœur sautait comme à l'approche d'un malheur; elle usait ses vieux yeux à regarder au loin, de tous les côtés; rien ne venait, ni son mari, ni son gars : étaient-ils donc perdus tous les deux?

Enfin, à la nuit noire, le père Penvraz arriva à moitié mort de fatigue et de chagrin; de faim aussi, s'il eût été capable de s'apercevoir qu'il n'avait pas mangé de la journée. Il était allé aux Châtaigniers pour savoir de Thomas où il avait rencontré Jean : c'était loin, mais le pauvre vieillard ne s'était pas demandé jusqu'où ses jambes pourraient le porter, et il avait suivi la piste de son fils, demandant à tous les gens qu'il rencontrait s'ils ne l'avaient point vu passer. Il alla si loin ainsi, que vers le soir il tomba épuisé au pied d'un calvaire, et qu'il y serait sans doute resté, si un paysan qui revenait de la corvée avec sa char-

rette et son attelage, et qui allait du côté de Kérentré, ne l'eût pris sur sa charrette et ne l'eût ramené à quelques centaines de pas de sa maison.

Que de fois, cette nuit-là et les nuits suivantes, les deux vieux Penvraz, après s'être endormis de lassitude, se réveillèrent en sursaut, au bruit du vent qui secouait les ais vermoulus de leur porte, et sautèrent à bas de leur lit clos, le cœur palpitant de joie, en croyant que c'était Jean qui revenait! Mais les nuits et les jours s'écoulèrent et formèrent des semaines, et Jean ne revint pas.

On eut beau interroger les mendiants qui parcourent le pays en chantant des complaintes et en demandant l'aumône à chaque porte, et on eut beau demander aux pèlerins, qui viennent parfois de lointains pays, s'ils ne l'avaient point rencontré : nul ne put donner de ses nouvelles. On rechercha son corps dans les ravins et dans les mares, non qu'on le soupçonnât de s'être détruit lui-même, on le savait trop bon fils et trop bon chrétien pour cela; mais un malheur est vite arrivé, et l'on pensait que le pied aurait pu lui glisser dans la nuit. Mais on ne le retrouva ni mort ni vivant, et au bout de quelque temps les vieilles femmes de l'endroit commencèrent à hocher la tête, quand M. le recteur, le dimanche, arrêtait la mère Penvraz au sortir de la messe pour lui dire qu'il venait encore d'écrire à tel ou tel de ses confrères pour qu'il fît des recherches dans sa paroisse. Dans leur idée, c'était bien inutile, et toutes les recherches du monde ne feraient pas retrouver Jean : puisqu'il n'était pas revenu, c'est que les esprits l'avaient emporté. Quelques-unes même évitaient la compagnie des Penvraz : quand on a un fils emporté par les esprits, par les mauvais esprits, s'entend, car les bons ne jouent pas de ces tours-là au monde, on n'est pas loin soi-même d'avoir des accointances avec eux et de

sentir quelque peu le fagot. Les pauvres vieillards ne s'en apercevaient guère; la douleur les minait, et peu leur importait qu'on ne vînt pas s'asseoir à leur foyer, puisque Jean n'y était plus. Toute la journée, ils vaquaient tristement à leurs travaux, et quand le soir les réunissait, quel douloureux moment pour eux que l'heure du repos! Le vieux Penvraz s'asseyait sous la cheminée et restait immobile et silencieux, les yeux fixés sur la place vide de Jean; parfois une larme coulait lentement le long de sa joue ridée et venait tomber sur sa main. Alors la mère Penvraz éclatait en sanglots, en plaintes et en invectives contre Jeannette qu'elle avait aimée comme son enfant, et qui causait leur malheur.

Et Jeannette? Sa situation n'était pas des plus heureuses, assurément. Ses seize ans et demi ne l'avaient point préservée de sentir combien pouvait être lourde, à l'occasion, la main de Pierre Gouarhé, furieux de la rébellion de sa fille et désolé de la disparition de son neveu; et les jours s'écoulaient sans que le fermier parût disposé à lui accorder un pardon que d'ailleurs elle ne se pressait pas de demander. Il la traitait durement et ne lui parlait que pour lui faire des reproches. Javotte triomphait; la mère Gouarhé n'osait prendre le parti de sa fille cadette, d'autant plus qu'elle était aussi très-affligée de la perte de Jean. Tous les voisins, tous les gens du village s'écartaient à l'approche de Jeannette et évitaient de lui parler; et elle entendait les enfants dire sur son passage : « Voilà cette vilaine qui est cause que le père et la mère Penvraz ont perdu leur gars. »

Gothon seule ne lui marquait ni mépris ni rancune; elle ne lui parlait pas, mais elle se tenait prête à lui ouvrir ses bras, au moindre signe de repentir.... Bonne Gothon! elle ne lisait pas dans le cœur de Jeannette. Jeannette évitait

les vieux Penvraz et s'en allait quand on parlait d'eux, parce que leur douleur lui faisait mal; c'était de la pitié, c'était quelque chose comme ce qu'on éprouve à la vue d'une plaie, mais ce n'était pas du repentir. Elle avait refusé Jean : était-ce une raison pour qu'il s'en allât courir on ne savait où, pour désoler ses parents et lui causer, à elle, toutes sortes de désagréments? C'était Jean qui était coupable, et non pas elle. Pour son père, il était fâché, mais cela ne durerait pas; Monseigneur ne tarderait plus beaucoup à arriver, et Jeannette croyait déjà l'entendre, disant au fermier qu'il aurait mandé au château : « Pierre Gouarhé, j'ai résolu de marier votre fille à mon valet Jasmin et de les attacher tous les deux au service de la baronne et de ma fille; je me charge de la noce et j'aurai soin de la fortune des mariés. » Pierre Gouarhé saluerait bien bas et dirait : « Monseigneur leur fait trop d'honneur et à moi aussi. » Et sa colère s'en irait en fumée. Quelle belle noce il y aurait! On la ferait au château, et tous ces gens qui faisaient la mine à Jeannette seraient trop heureux qu'elle voulût bien les y inviter. Avec ces idées-là pour la soutenir, Jeannette supportait assez facilement son état de brebis galeuse.





Les valets s'écartèrent.

CHAPITRE XVI

Les châteaux en Espagne.

Le mois de septembre arriva et ramena les seigneurs de Kerléonik. On sut qu'il était venu avec eux une nombreuse compagnie de maîtres et de valets, avec des chevaux et des chiens pour la chasse ; et M. Lorhan fit sa tournée chez tous les tenanciers du château pour réclamer à chacun ce qu'il devait en blé, foin, paille, volailles, œufs, beurre, lait, porcs, moutons et autres redevances. Jeannette était présente quand il vint à la ferme des Châtaigniers ; elle écouta de toutes ses oreilles, espérant toujours entendre ces bienheureuses paroles : « Mademoiselle fait dire à Jeannette de venir la trouver. » Mais il ne fut pas

question d'elle. M. Lorhan oubliait-il la commission de la jeune baronne, ou la jeune baronne avait-elle oublié Jeannette? Comme le père Gouarhé était là, Jeannette ne jugea pas prudent d'éclaircir ce point. Mais le lendemain elle emporta furtivement sous sa mante un paquet qu'elle alla cacher dans la lande des Pierres-Longues : les pierres formaient des grottes tout à fait propres à servir de cabinets de toilette; car c'étaient ses habits de fête que Jeannette emportait ainsi, et sitôt qu'elle eut installé ses moutons sous la garde de Cyrus, remis de ses blessures, elle se hâta de s'habiller, et, marchant le plus vite qu'elle put, elle se rendit au château.

Il y a avait là, dans la grande cour, un tohu-bohu de valets, les uns flânant ouvertement, les autres faisant semblant de se livrer à quelque travail, tous riant, chantant, criant, se disputant, se poursuivant, et disposés à saisir au vol toute occasion de divertissement ou de plaisanterie. Dès que Jeannette parut, elle devint la cible de leurs propos; on l'entoura, on l'accabla de questions saugrenues, de compliments ironiques. Jeannette n'était pas précisément timide, et à cette demande : Qui êtes-vous et que voulez-vous? » elle répondit fièrement : « Je suis Jeannette et je viens voir Mlle de Kerléonik. »

Mais elle parlait à des gens qui ne la connaissaient pas, et à qui cette déclaration parut immensément drôle : on lui rit au nez.

« Jeannette ! voilà un beau nom !

— Surtout pour venir voir une demoiselle de qualité!

— C'est peut-être un nom de princesse, dans ce pays-ci?

— C'est cela ! La princesse Jeannette !

— Où Son Altesse a-t-elle laissé sa suite ?

— Taisez-vous donc ! Ne voyez-vous pas que Son Altesse est déguisée?

— Son Altesse voyage incognito !

— Et, par coquetterie, elle a pris le costume d'une des naturelles du pays !

— Le fait est qu'il ne lui va point mal.

— Certainement ! C'est une jolie princesse que la princesse Jeannette. Chapeau bas, messieurs ! N'y a-t-il pas ici des mousquetaires ou des gardes-françaises pour rendre les honneurs à Son Altesse ?

— Voilà ! voilà ! » Et les mauvais plaisants, dont quelques-uns s'occupaient justement à fourbir les épées de leurs maîtres, entourèrent Jeannette, avec de profonds saluts, et faisant briller à ses yeux ces lames étincelantes qui lui faisaient grand'peur. La pauvre fille ne savait plus où se fourrer.

La Providence lui envoya un protecteur, juste celui qu'elle aurait choisi. Jasmin, qui était de service dans l'antichambre de la baronne, et qui occupait de temps en temps ses loisirs à venir tambouriner une marche sur les vitres, aperçut Jeannette au milieu de ses persécuteurs. Il rit d'abord de sa piteuse mine ; puis, comme il n'était pas méchant et qu'il trouvait là l'occasion de jouer une petite scène de comédie, il descendit l'escalier quatre à quatre, et s'élança aux pieds de la jeune fille.

« Ma bergère ! s'écria-t-il, permettez à votre fidèle et respectueux berger de vous offrir sa main et de vous conduire où l'on désire votre présence ! »

Ce disant, il lui présenta la main avec un geste de grand seigneur. Jeannette, orgueilleuse et ravie, y posa le bout de ses doigts. Les valets continuaient à rire.

« Jasmin connaît la princesse ! Heureux Jasmin ! disaient-ils.

— C'est ma bergère, répondit gravement Jasmin ; pendant six heures et même davantage, j'ai été son Myrtil,

et elle a été ma Chloris : ces choses-là ne s'oublient pas. Faites-moi place, que je conduise ma charmante bergère où elle veut aller. »

Les valets s'écartèrent et formèrent la haie, chacun gardant à la main l'objet dont il s'occupait : qui un harnais, qui une botte, qui une arme, qui des éperons. Même le petit marmiton, qui était venu récurer au soleil la batterie de cuisine, se mit à jouer une marche sur une casserole avec une cuiller à pot. Tous saluaient profondément au passage Jeannette et Jasmin; Jasmin rendait les saluts avec un grand sérieux, et Jeannette faisait ses plus belles révérences. Ce fut ainsi qu'elle rentra dans le château de Kerléonik.

Jasmin la conduisit à l'appartement de la jeune baronne et la remit aux mains de Lisette. Lisette reçut très-bien Jeannette, la trouva fort embellie, lui fit compliment sur sa bonne mine et lui assura que « Mademoiselle serait enchantée de la voir ». Jeannette ne demandait pas mieux que de le croire.

Adélaïde était à sa toilette, et Marton lui bâtissait sur la tête tout un édifice de boucles, de rouleaux, de crêpés, de coques et de tire-bouchons, au moment où Jeannette entra. La jeune baronne avait beaucoup grandi en un an, et elle avait pris l'air et la tournure d'une jeune fille. Pourtant elle ne paraissait pas porter grand intérêt à l'œuvre de Marton, dont elle suivait les progrès dans un petit mi roir qu'elle tenait à la main, non plus qu'à l'Aminte du Tasse, que Mlle Carmelinde, déjà habillée pour le dîner, lui lisait afin de la familiariser avec la langue italienne; elle n'avait pas encore des goûts de grande personne. Elle bondit en apercevant Jeannette, jeta son miroir sur la toilette et sauta, sans respect pour sa dignité, au cou de la jeune paysanne.



Elle sauta au cou de la jeune paysanne.

« Ah ! ma Jeannette ! ma brave tueuse de vipères ! que je suis aise de te revoir ! Je ne t'ai pas oubliée, va ! Je n'ai pas encore pu t'envoyer chercher, nous avons tant de société ici ! Tu as bien fait de venir de toi-même. J'irai à la ferme dès que je pourrai : ta mère fait-elle toujours d'aussi bonnes crêpes ? Et les petits poussins, sont-ils devenus grands ? Y a-t-il de nouveaux agneaux ? Et Cyrus, comment se porte-t-il ? Comme tu as embelli ! comme tu es grande ! tu es tout à fait bonne à marier maintenant. N'est-ce pas, ma bonne amie, que Jeannette est bonne à marier ? Je veux danser à sa noce. »

Jeannette était très-contente : tout allait précisément comme dans ses rêves. Elle répondit à toutes les questions de la jeune baronne et raconta le combat du loup et de Cyrus et la victoire de celui-ci. Adélaïde en frémit et se promit de complimenter Cyrus sur sa vaillance et de le récompenser par quelque bon morceau. Inutile de dire que Jeannette ne parla point du rôle qu'elle avait joué avant et après la bataille. Au milieu de leur conversation, une cloche retentit. « Ah ! mon Dieu ! c'est le dîner qui sonne ! dit Adélaïde, et je ne suis pas encore coiffée ! Vite, Marton, finissez-en : Jeannette vous tiendra les épingles. »

Tenir les épingles ? N'était-ce pas un acheminement vers ce poste envié de soubrette ? Jeannette prit les épingles avec un battement de cœur.

Marton mettait la dernière main à son œuvre. « Quel dommage, dit tout à coup Adélaïde, qu'on n'ait pas recommencé à notre arrivée la fête du départ ! Mais après tout, le plus amusant, c'étaient les préparatifs, et je n'aurais pas été là pour m'en occuper. Nous trouverons bien moyen d'arranger une fête à propos de n'importe quoi, et tu pourras faire encore la bergère : tu as si bien chanté les couplets de ma bonne amie ! »

Jeannette ne se sentait pas de joie.

« A propos de bergère, reprit Adélaïde, pourquoi, petite sournoise, ne nous as-tu pas dit que tu avais aussi ton berger? J'aurais désiré te prendre à mon service; mais ton père a eu bien raison de refuser : on ne sépare pas une bergère de son berger. Ce pauvre Jean! J'aurais été bien fâchée de lui causer du chagrin. »

Jeannette se sentait descendre des nues. Elle en tombait lentement, lourdement : où la chute s'arrêterait-elle?

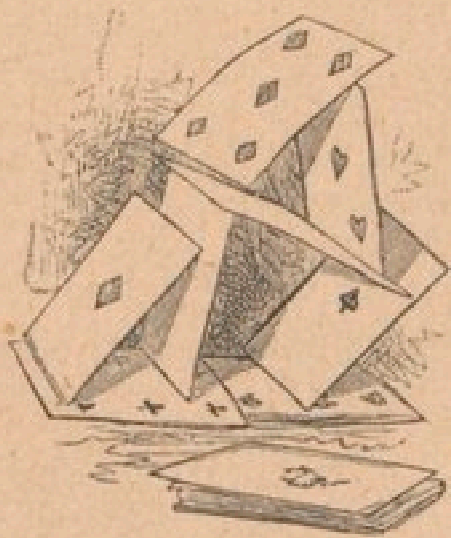
Marton posa le peigne. « Là! Mademoiselle n'a jamais été si jolie! » Mademoiselle sourit à son miroir et dit : « Merci, Marton, c'est très-bien; » puis elle se leva, ajusta la rose qui ornait son corsage, renvoya sa lourde jupe en arrière d'un gracieux coup d'éventail et se dirigea vers la porte. Avant de sortir, elle s'arrêta, et, se tournant vers Jeannette :

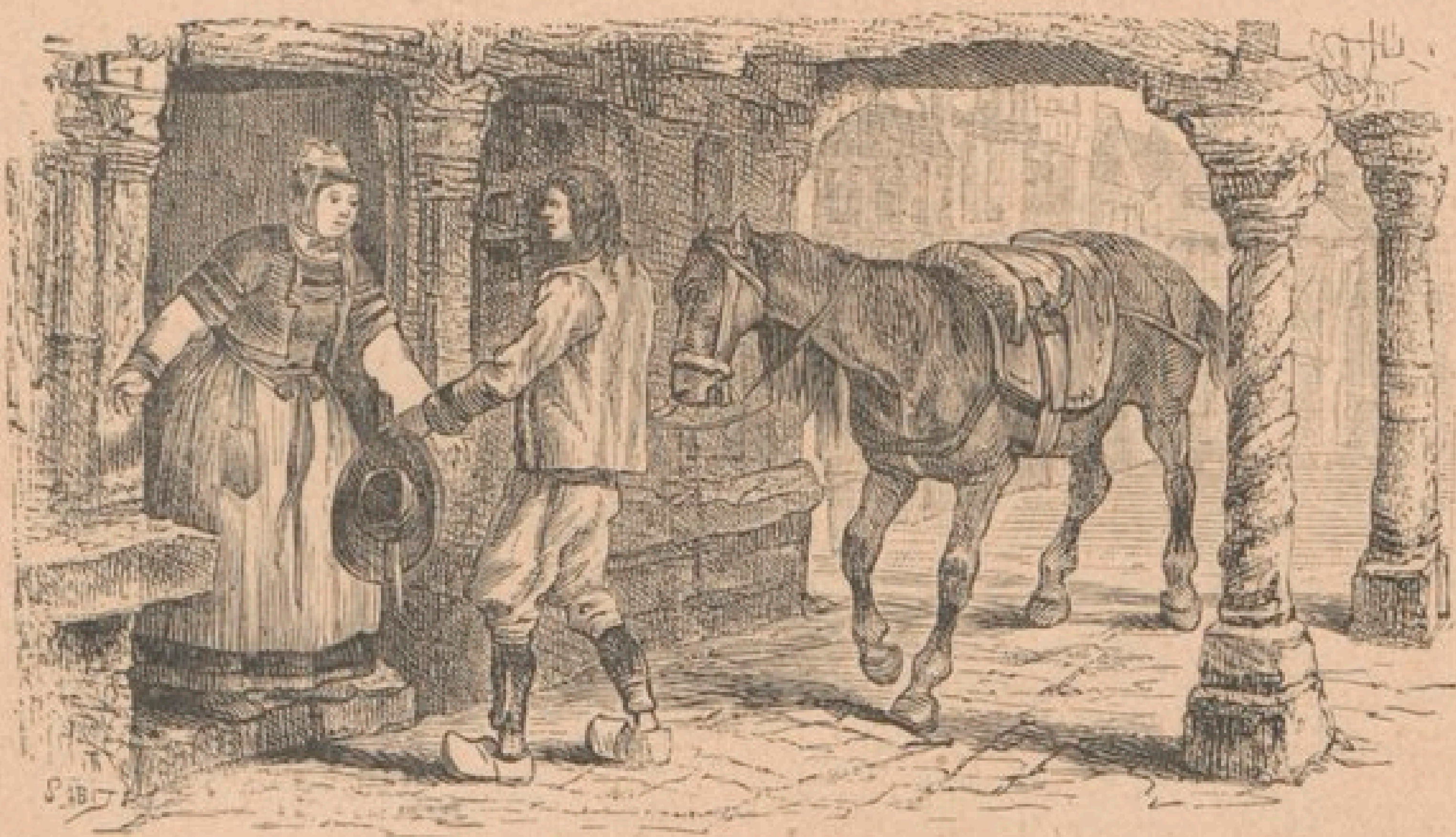
« Tu reviendras souvent me voir, n'est-ce pas? Dis à ton père que je ne lui en veux pas, et que je te ferai un joli cadeau : tu me diras ce que tu préfères. J'espère bien que ta noce se fera pendant notre séjour à Kerléonik? J'aime beaucoup les noces, c'est très-amusant; j'ai promis à Marton d'assister à la sienne, qui se fera dès notre retour à Paris. Marton va me quitter; c'est pour la remplacer que je voulais te prendre. Elle s'établit marchande à la toilette et son mari aura un emploi dans la gabelle. Tu le connais bien, son prétendu : c'est un valet de chambre de mon père, l'ancien berger Jasmin... A revoir, ma petite, à bientôt! »

Et Adélaïde s'enfuit, sans se douter du trait qu'elle venait d'enfoncer au cœur de la pauvre Jeannette.

Jeannette resta là, pétrifiée. Jasmin se mariait et ce n'était pas avec elle! et même il ne paraissait pas qu'il eût jamais songé à elle. Elle s'était trompée! Tous ses châteaux en l'air s'écroulaient d'un seul coup, et elle demeu-

rait seule ! Il lui revint en mémoire une histoire que Mlle Adélaïde lui avait lue l'année précédente, dans un petit livre où les histoires avaient des formes de chansons : il y était question d'un chien qui lâchait sa proie pour en saisir l'ombre et qui se trouvait à la fin n'avoir rien du tout. Elle comprit qu'elle avait fait comme ce chien, en repoussant d'une façon si hautaine le brave Jean pour un Jasmin qui n'avait fait que se moquer d'elle. Le rouge lui monta tout à coup au visage ; elle pensait à l'accueil qu'il venait de lui faire, à sa politesse ironique, à ses grands airs de respect ; et l'idée de le rencontrer en sortant lui parut si odieuse que, profitant de ce que Marton, occupée à ranger la toilette de sa maîtresse, ne faisait pas attention à elle, elle s'enfuit, passa par un petit escalier dérobé et gagna la campagne par les portes de derrière. Il lui semblait entendre les valets du château qui la poursuivaient de leurs rires et de leurs propos moqueurs. « Ha ! ha ! ha ! elle croyait se marier avec Jasmin ! elle faisait déjà la grande dame ! elle méprisait les gens de sa sorte ! la belle Jeannette ! la princesse Jeannette ! elle ne voyait pas qu'on se moquait d'elle : pauvre sotte ! » Personne ne la poursuivait que son imagination ; mais ce que son imagination ou plutôt sa conscience lui disait, les valets n'auraient pas manqué de le lui dire, s'ils avaient su sa déconvenue. Elle courut de toutes ses jambes, et ne s'arrêta qu'à la lande des Pierres-Longues.





Pierre arriva chez sa cousine.

CHAPITRE XVII

Le chien est l'ami de l'homme.

Là seulement la pauvre Jeannette se crut en sûreté. Essoufflée, épuisée, ne pouvant plus se soutenir, elle se laissa tomber sur l'herbe, et, ne voyant personne qui pût insulter à sa douleur, elle se mit à pleurer.

Elle pleura longtemps sans penser, rien que pour pleurer, comme font les enfants; puis peu à peu la réflexion lui revint : elle passa en revue tout ce qui l'entourait, tous les événements du passé, et le présent et l'avenir. Pauvre Jeannette ! impossible de trouver dans tout cela le moindre sujet d'encouragement. Où se réfugier? Dans sa famille? Personne ne l'aimait plus, et sa mère, la seule dont elle ne

sentît pas le blâme peser sur elle, était justement celle dont les consolations lui faisaient plus de peur que d'envie ; car elle lui parlerait du château... Oh ! le château ! Pierre Gouarhé n'aurait pas besoin de défendre à sa fille d'y retourner ; jamais elle n'y remettrait les pieds, jamais elle ne voudrait se retrouver en présence de Jasmin ni de Marton. Irait-elle à Kérentré ? c'était là qu'on devait la haïr ! Elle pensa à cette terrible nuit où Jean l'avait recueillie, si malade et si malheureuse ; elle se rappela les soins et les caresses de la mère Penvraz, la joie de Jean lorsqu'il l'avait vue revenir à elle, et considérant leur bonté, leur amitié, et l'ingratitude dont elle avait payé tout cela, elle eut horreur d'elle-même. Ses sanglots redoublèrent et elle s'écria : « O ! mon Dieu ! mon Dieu ! ayez pitié de moi ! faites-moi mourir, puisque personne ne peut plus m'aimer, pas même moi ! »

Quelque chose de chaud et de doux s'appuya à ce moment contre sa joue, et un souffle caressant passa sur sa figure qu'elle cachait dans ses deux mains. Elle ôta ses mains, elle ouvrit les yeux : Cyrus était là. Cyrus l'avait vue revenir, il l'avait entendue pleurer, et il avait sans doute jugé qu'une caresse d'un ami, fût-il chien, fait toujours du bien aux gens qui pleurent ; car il s'était approché de Jeannette, il l'avait regardée un instant, attendant qu'elle l'appelât ; puis, comme elle ne faisait point attention à lui, il s'était risqué à lui lécher bien doucement la main de sa grande langue rose. Et ensuite, content d'avoir réussi à attirer son regard, il lui mit ses deux pattes sur les épaules et la combla de caresses. Jeannette, tout attendrie, entoura de ses bras le cou du bon chien et le serra sur son



cœur, comme s'il eût été une personne. Cyrus fit éclater sa joie à sa manière; il remuait la queue, il frottait sa tête noire et hérissée contre la joue de Jeannette. Jeannette pleurait encore, mais c'étaient des larmes d'attendrissement et non plus des larmes de désespoir. Elle caressait Cyrus, elle l'embrassait, elle lui disait : « Tu m'aimes donc encore, toi, mon vieux chien? tu ne m'en veux pas, tu me pardonnes, à moi qui ai manqué causer ta mort! Tu es mon seul ami, tu ne m'abandonnes pas! » Et Cyrus, dans son langage, lui répondait les choses les plus tendres; ce fut à Cyrus que Jeannette dut de ne pas succomber à son chagrin ce jour-là.

Quand elle eut bien essuyé ses yeux, qu'elle les eut rafraîchis avec l'eau de sa gourde, et que les sanglots qui soulevaient sa poitrine se furent apaisés, Jeannette s'aperçut que l'heure de rentrer était proche. Elle ôta en soupirant ses beaux habits, remit sa jupe et sa mante de travail, et regagna la ferme. Cyrus, en gardien vigilant, allait et venait tout autour du troupeau, ramenant d'un coup de dent les ouailles récalcitrantes; mais il s'agitait beaucoup plus qu'à l'ordinaire, car il venait à chaque instant frotter son museau noir contre la main de Jeannette, comme pour lui dire : « Ne t'inquiète pas, je suis ton ami, et je ne t'abandonnerai point. »

Ce soir-là à la ferme tout se passa comme à l'ordinaire. Mais les valets du château n'avaient point juré de garder le secret sur l'escapade de Jeannette, et ils ne le gardèrent pas. Même ceux qui n'avaient rien vu, instruits par les autres de ce qui s'était passé, le racontèrent avec force enjolivements et amplifications aux paysans qui venaient apporter leurs denrées au maître d'hôtel. L'histoire fit le tour du village, non sans changer beaucoup en route, et arriva jusqu'aux oreilles de Pierre Gouarhé, qu'elle mit

dans une belle colère contre Jeannette. Heureusement pour la pauvre fille qu'il était à une bonne lieue d'elle, occupé à empierrer la route avec Thomas, lorsque l'affaire lui fut contée. Il eut le temps de réfléchir pendant qu'il cassait ses cailloux, et sa colère se trouva calmée lorsqu'il eut fini son ouvrage. Il avait pris un parti, et, renvoyant Thomas à la ferme avec la charrette vide et un seul cheval, il enfourcha l'autre bidet et partit pour le bourg de Saint-Luc, qui était à quatre lieues de là.

Saint-Luc était un gros bourg, à cheval sur la grand' route, et il y passait beaucoup de voyageurs. Aussi l'auberge du *Pommier d'Or*, à Saint-Luc, faisait-elle de très-bonnes affaires, et l'hôtesse du *Pommier d'Or*, la veuve Lucette Tavernier, pouvait penser sans inquiétude à ses vieux jours : elle aurait de bonnes rentes et pourrait vivre comme une bourgeoise.

Dame Lucette était du village de Kerléonik, et Pierre Gouarhé était un peu son cousin. Ils ne s'étaient pas vus souvent, depuis vingt-cinq ou trente ans que l'hôte du *Pommier d'Or* avait épousé Lucette pour sa mine accorte et ses beaux yeux; mais dame Lucette avait conservé de l'amitié pour sa famille, et elle ne manquait jamais, quand Pierre Gouarhé venait à Saint-Luc, de le questionner en grand détail sur ses enfants grands et petits et de marquer beaucoup d'intérêt pour eux. Elle avait même dit deux ou trois fois au fermier : « Cousin, vous devriez me donner votre plus jeune fille pendant quelque temps; elle m'aiderait à recevoir les voyageurs, et cela l'amuserait de voir un peu le monde. » Pierre Gouarhé avait refusé poliment, mais il avait gardé souvenir de l'invitation, et il se rendait à Saint-Luc pour la rappeler à sa cousine.

Ce n'était pas que cela lui plût beaucoup d'envoyer Jeannette au milieu des étrangers, dans la disposition

d'esprit où elle était ; mais entre deux maux il faut choisir le moindre, et Pierre Gouarhé voulait à toute force pouvoir répondre : « Jeannette n'est plus au pays, » quand Mlle Adélaïde la ferait mander au château.

Pierre arriva donc à nuitée chez sa cousine, qui le reçut à merveille. Elle lui demanda, comme à ses autres visites, des nouvelles de telle ou telle de ses anciennes connaissances et finit par cette question : « Vous avez donc affaire par ici? »

Certainement Gouarhé avait affaire; et il expliqua à la veuve comment il en était venu à vouloir éloigner Jeannette pendant quelques mois. Dame Tavernier consentit à prendre la jeune fille chez elle, et il fut convenu que Pierre Gouarhé l'amènerait dès le lendemain. Et comme le cheval du fermier était trop fatigué pour s'en retourner ce soir-là et être en état de traîner la charrette de bonne heure le lendemain, la veuve l'envoya se reposer dans son écurie, et prêta à son cousin le cheval de l'auberge, qui était aussi bon à monter qu'à atteler. Et Pierre Gouarhé s'en retourna chez lui.

Il eut beau n'y arriver qu'au milieu de la nuit, cela ne l'empêcha pas d'être sur pied le matin avant Jeannette.

Dès qu'il l'entendit remuer, il l'appela, et lui ordonna de faire un paquet de ses nippes, parce qu'il allait l'emmener chez la cousine de Saint-Luc. Il s'attendait à des pleurs et peut-être à de la rébellion; il ne devinait pas quelle délivrance c'était pour Jeannette de s'en aller loin du château ; aussi fut-il étonné de sa soumission et de son calme. Elle fit vitement son paquet, prit congé de toute la maisonnée, et monta dans la charrette où son père avait attelé le cheval de la cousine.

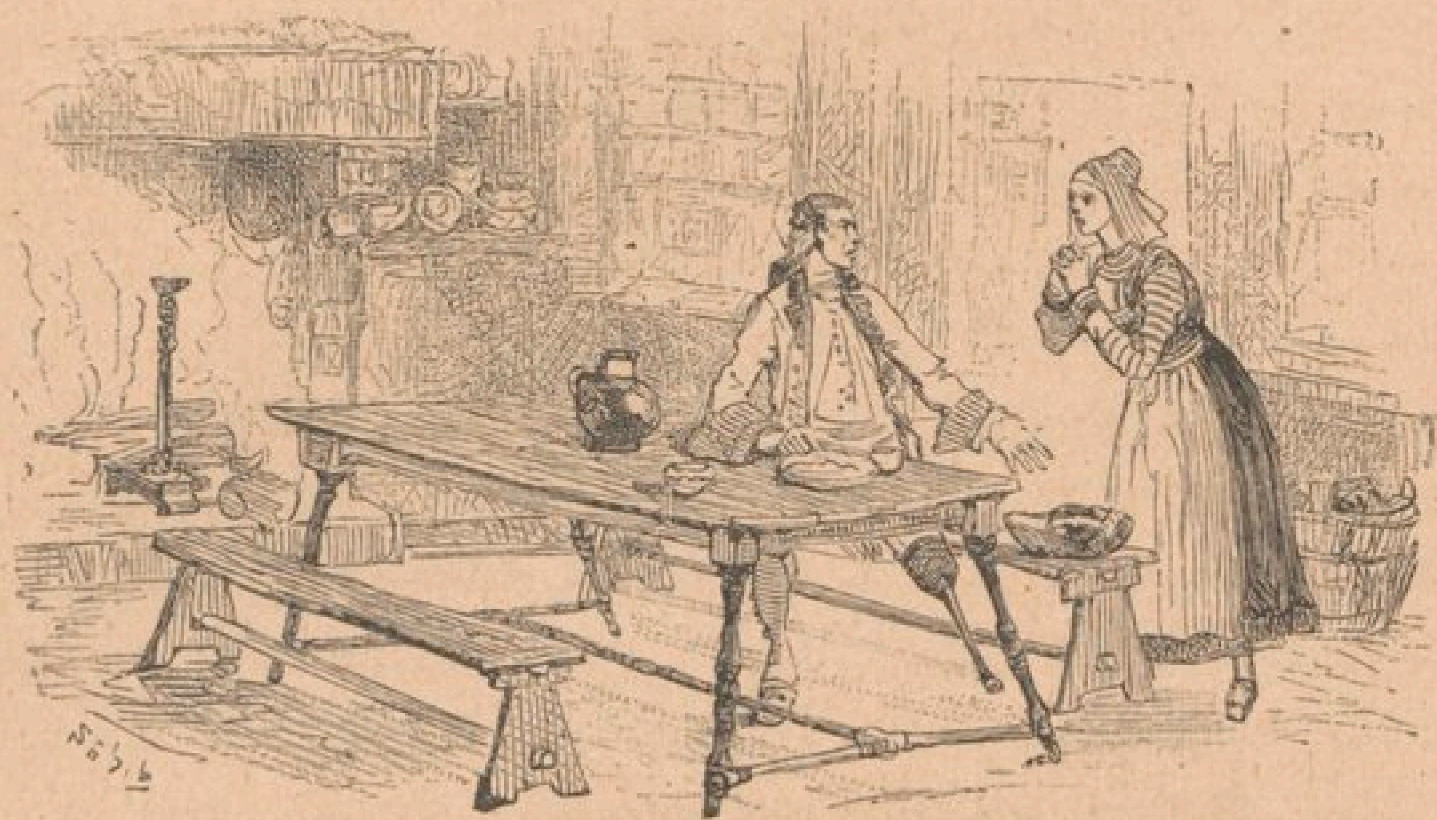
Comme ils passaient devant la bergerie, Cyrus, qui rôdait par là en attendant l'heure d'aller à la lande, accou-

rut au-devant d'eux. Il fit beaucoup d'amitiés à Jeannette, avec des bonds et des aboiements qui signifiaient d'une façon très-claire : Où vas-tu donc? Pourquoi ne viens-tu pas garder nos moutons? Pourquoi me quittes-tu? Est-ce que nous ne sommes pas bons amis? » Jeannette, qui n'avait encore rien dit et qui était partie de la maison sans paraître regretter personne, ne put se tenir d'appeler Cyrus; le chien sauta dans la charrette et reçut les adieux de sa bergère qui pleura en l'embrassant. Il faisait mine de vouloir continuer le voyage avec elle; mais le fermier lui dit : « A tes moutons, Cyrus! » et le gardien obéissant s'en alla se poster à la porte de la bergerie, d'où il suivit longtemps la charrette des yeux.

Pierre Gouarhé, si mal disposé qu'il fût envers sa fille, ne put s'empêcher d'être touché. « Allons, se dit-il, elle a encore du bon, cette petite, puisque son chien l'aime et qu'elle aime son chien. » Il s'adoucit un peu à l'égard de Jeannette, et même, quand il repartit de Saint-Luc après l'avoir recommandée à la veuve Tavernier, il l'embrassa en lui disant d'une voix moins rude qu'à l'ordinaire : « A revoir, petite, sois bonne fille, j'espère qu'il ne me reviendra pas de reproches de toi.

— Je tâcherai de vous contenter, père, » répondit humblement Jeannette; et ils se séparèrent.





Il est vivant.

CHAPITRE XVIII

Nouvelles !

Les choses se passèrent beaucoup mieux que Pierre Gouarhé ne l'espérait. Adélaïde envoya bien chercher Jeannette au bout d'une semaine; mais quand elle apprit que la jeune fille était allée à Saint-Luc pour aider sa cousine à tenir son auberge, elle trouva cela tout simple, et elle n'y pensa plus. Elle avait été contente de revoir Jeannette; mais après tout Jeannette n'était pas nécessaire à son bonheur. Ce qu'il lui fallait, c'était de la société, et elle n'en manquait pas : tous les jours de nombreux carrosses déposaient devant le perron du château des visiteurs en habits de fête ou en équipage de chasse; on tenait table, on courait la campagne avec les meutes et les cors, on dansait,

on jouait au pharaon ou au piquet, tout comme à la cour.

Il fallait changer sans cesse de toilette, se faire coiffer et recoiffer, s'amuser et amuser les autres : Adélaïde avait bien le temps de songer à Jeannette! Pierre Gouarhé se trouva donc libre d'inquiétude de ce côté-là.

Au bout de quelques semaines (il ne pouvait pas quitter souvent la ferme), il alla voir à Saint-Luc comment les choses se passaient, et en revint content. La cousine Tavernier s'était prise d'amitié pour Jeannette et n'avait que du bien à dire d'elle. La petite était douce, docile, elle ne boudait point devant l'ouvrage, elle servait vivement et poliment les pratiques; seulement elle était triste, et cela peinait dame Tavernier, qui pensait que la jeunesse est l'âge de rire, de chanter et de s'égayer. Pierre Gouarhé ne dit rien, mais il trouva moyen de revenir au bout de quinze jours, et cette fois il amena Cyrus, et prit plaisir à voir avec quelle joie Jeannette reçut les caresses de son ami. Mais il ne parla point encore du retour à la ferme : la ferme était trop près du château.

Dame Lucette Tavernier ne se trompait point en trouvant Jeannette triste; la pauvre fille l'était jusqu'au fond du cœur. Seulement sa tristesse n'était plus mêlée de colère ni de rancune; elle avait fini par comprendre son injustice et sa folie, et son repentir faisait à présent la moitié de son chagrin. « Je l'ai mérité! » se disait-elle en pensant aux dures paroles de Javotte, à la sévérité de son père, au mépris que lui témoignaient les gens du village; et elle baissait tristement la tête sans que son cœur se révoltât. Elle se sentait rougir de honte quand elle se figurait l'accueil que lui feraient les valets du château; mais elle n'y retournerait plus, au château; là, du moins, on n'aurait plus l'occasion de se moquer d'elle. Mais où son cœur se brisait, c'était quand elle pensait à Jean et aux vieux

Penvraz ! Pauvres vieux ! si doux, si bons, si tendres pour elle ! plus tendres, plus indulgents que son propre père et sa propre mère ! Ils l'avaient aimée d'avance comme leur fille, et c'était elle qui les avait privés de leur fils ! Il semblait à Jeannette que si elle osait désirer quelque chose en ce monde, ce serait d'aller se jeter aux genoux des deux pauvres vieillards, de leur dire sa douleur et son repentir et d'implorer leur pardon. Mais oserait-elle jamais se montrer devant eux ?

Et Jean ? Elle ne se disait pas qu'elle donnerait de grand cœur sa vie pour avoir des nouvelles de Jean : elle n'y tenait guère, à sa vie, elle était si malheureuse ! Mais elle aurait accepté de souffrir n'importe quoi, tout le temps qu'on aurait voulu, pour être sûre que Jean n'était pas mort et qu'on le reverrait un jour. Et ce qui causait sa peine et qui la renouvelait sans cesse, c'était le regret d'avoir repoussé dédaigneusement, comme d'un coup de pied, le bonheur pour elle et pour les autres, et d'avoir fait tant de mal qu'il lui était impossible de réparer. Voilà pourquoi Jeannette était triste, et pourquoi elle devenait pâle et mince comme une demoiselle. Le barbier de Saint-Luc, à qui on la fit voir, déclara que c'était une fièvre qu'elle avait, et lui donna une drogue pour la guérir. La drogue n'y fit rien, comme de juste ; il lui fallait d'autres médicaments, et la Providence se chargea de les lui envoyer.

L'auberge du *Pommier d'Or* était bien achalandée, et il y venait toute espèce de monde. Les marchands ambulants qui parcouraient le pays y descendaient volontiers, car ils savaient y trouver bonne table et bon lit ; et les gentilshommes qui passaient par Saint-Luc dans leur carrosse armorié ne manquaient pas de s'arrêter devant la porte et d'envoyer leurs valets demander à dame Tavernier un bon coup de son vieux vin. Dame Tavernier tenait en réserve

pour eux de beaux verres en cristal ornés d'une fleur de lys, et elle venait elle-même à la portière de leur carrosse leur présenter à boire avec toutes sortes de politesses et de respects, pendant que ses servantes apportaient des pichets de cidre à leurs domestiques. Mais les pauvres gens, eux aussi, trouvaient bon accueil à l'auberge du *Pommier d'Or*, et la maîtresse leur faisait toujours bonne mesure de piquette et de pain bis; même, s'ils n'avaient pas un denier vaillant dans leur escarcelle, dame Lucette connaissait le proverbe : « Qui donne au pauvre prête à Dieu. »

Un jour de février, par une de ces belles gelées qui remplacent le feuillage des arbres par de la poussière de diamant, un pauvre diable, tout hâve et tout défait, vêtu d'un débris d'uniforme et coiffé d'un vieux tricorne râpé, vint à passer par Saint-Luc. Il marchait péniblement, non qu'il fût bien chargé, car le petit paquet qu'il portait sur son dos ne devait pas contenir grand'chose; mais des deux jambes que le bon Dieu lui avait données en l'envoyant dans ce monde il ne lui en restait plus qu'une; la remplaçante de l'autre était en bois, et quoiqu'elle s'aidât de la collaboration d'une béquille, cela ne pouvait pas valoir une vraie jambe en chair et en os. Le pauvre soldat (car les enfants du village jugèrent tout de suite avec raison que ce devait être un soldat réformé qui retournait dans ses foyers) regarda un instant l'enseigne où le *Pommier d'Or* étalait son vert feuillage et ses fruits jaunes; et, jugeant sans doute qu'une auberge aussi luxueuse était destinée à des gens plus riches que lui, il soupira et passa sans entrer. Seulement, voyant un peu au delà de la porte un banc de pierre le long de la maison, il s'y assit pour se reposer un instant.

Dame Lucette mettait en ce moment le nez à la fenêtre « Tiens! un soldat! dit-elle; viens donc voir, Jeannette.



Le soldat remercia.

Pauvre garçon ! a-t-il l'air malade et fatigué ! Ah ! mon Dieu ! il a une jambe de bois ! Si ça ne fait pas saigner le cœur de voir des choses pareilles ! Le roi prend les hommes vigoureux, frais et gaillards pour les envoyer à la guerre ; et voilà comment il les rend à nos campagnes, quand ils ont versé leur sang pour lui ! Hé ! monsieur le soldat ! ne voulez-vous point entrer chez nous ? Il y a bon feu dans la salle, et de la soupe chaude et du bon vin pour vous remettre le cœur. »

Le soldat remercia ; l'hôtesse était bien bonne, et il serait aise de se chauffer un peu ; il avait déjeuné le matin, mais si on voulait lui vendre un morceau de pain qu'il emporterait pour son souper... les soldats n'étaient pas fortunés...

« Bon, bon, répliqua en riant la bonne hôtesse, entrez, nous nous arrangerons toujours. Vous nous raconterez les nouvelles ; c'est bien juste que nous donnions à dîner aux braves gens qui se sont battus pour empêcher la guerre d'arriver jusque chez nous... Là ! asseyez-vous près du feu, et buvez un coup : quand vous serez réchauffé, Jeannette vous servira de la soupe et du lard. »

L'invalide était tout ému ; il se chauffa, mangea et but, et pour payer son écot il raconta comment on se battait sur les vaisseaux de Sa Majesté, car c'était là qu'il avait servi. Les gens qui l'entouraient (l'auberge s'était remplie peu à peu) frémissaient et levaient les mains au ciel en l'écoutant parler des batailles en mer, où les hommes étaient si proches les uns des autres que les boulets ennemis ne manquaient jamais d'emporter sur leur passage des bras et des jambes et des têtes souvent aussi. Lui, il n'avait perdu qu'une jambe, par suite de quoi on l'avait renvoyé du service avec une pension de quelques écus. Il retournait dans son pays, où il vivrait comme il pourrait ;

seulement le voyage était long, et il ne marchait pas vite, avec sa béquille et sa jambe de bois. Quand il en eut assez conté, il se leva pour partir : il voulait arriver avant la nuit au prochain village, où il trouverait bien quelque âme charitable qui lui permettrait de dormir dans une grange : c'était ainsi qu'il logeait le plus souvent.

La compatissante hôtesse connaissait quelqu'un dans le village où il allait, un paysan avec qui elle avait été marraine. Elle se rappela tout à coup qu'elle avait des futailles vides à renvoyer à son compère et des bottes de foin à lui demander, et elle proposa au soldat de le faire conduire sur sa charrette avec les futailles; son valet le recommanderait au paysan, qui le recevrait bien. Le soldat accepta avec reconnaissance; et pendant que Lucette s'occupait de faire charger ses futailles, il resta seul avec Jeannette.

Jeannette allait et venait, il la regardait comme s'il avait eu envie de lui demander quelque chose. A la fin, comme elle lui remplissait sa gourde et lui creusait un morceau de pain pour y mettre le reste de son lard, il se décida à lui parler :

« Grand merci, la jolie fille ! lui dit-il; que Dieu vous le rende !... Vous êtes la fille de l'hôtesse, n'est-ce pas? vous êtes de ce pays-ci ?

— Je suis de Kerléonik, à quatre lieues d'ici; je ne suis pas la fille de dame Tavernier, je suis seulement sa petite nièce à la mode de Bretagne.

— Ah !... et vous avez un frère au service? Je vous demande ça, parce que j'ai eu un camarade, un bien bon garçon, qui vous ressemblait. Quand je dis qu'il vous ressemblait, il n'avait pas vos yeux ni vos cheveux, car il était blond avec des yeux bleus ; mais c'était quelque chose dans la bouche, dans le nez, dans toute la retirance, comme qui dirait un air de famille, enfin ; et plus je vous regarde,

plus vous me faites penser à lui. Il était justement de ce pays-ci : d'un endroit qui s'appelle Kérentré...

— Jean ! s'écria Jeannette en s'élançant vers le soldat. Était-ce Jean ? Jean Penvraz ?

— Justement : c'est son nom. Ah ! le brave Jean ! il m'a sauvé plus d'une fois la vie, allez ! Eh bien, ça me fait plaisir de parler de lui avec quelqu'un qui le connaît. Est-ce que vous êtes sa sœur ?

— Non, pas sa sœur... mais c'est tout comme. Nos parents sont cousins germains, et nous nous sommes connus tout petits... Pauvre Jean ! Et il est vivant, monsieur le soldat ? dites-moi qu'il est vivant ! Où l'avez-vous laissé ?

— Ah ! sur une frégate du roi, *la Belle-Poule*. Les Anglais nous ont attaqués ; ç'a été le premier grand combat de ce côté-là ; nous avons bien répondu à leur feu, et nous leur avons mis une frégate dans un joli état : *l'Aréthuse*, qu'on l'appelait ; on ne la verra pas de sitôt courir les mers. Seulement, je n'ai pas vu la fin de la bataille ; un maudit boulet m'a emporté une jambe, et je crois qu'elle est tombée à l'eau, car les camarades m'ont dit qu'on n'avait pas pu la retrouver. On m'en a donné une de bois, mais ça n'est pas la même chose. J'ai encore vu Jean quand on m'a descendu dans le canot qui ramenait les blessés à terre ; il était vivant, il n'avait rien attrapé : depuis, on ne peut pas savoir... »

Jeannette ne fit pas attention à cette restriction ; elle était toute à sa joie.

« Il est vivant ! il est vivant ! Ses pauvres parents, vont-ils être heureux ! Mais pourquoi n'a-t-il jamais donné de ses nouvelles ? nous ne savions seulement pas qu'il s'était fait soldat !

— Dame ! si vous croyez qu'on trouve des écrivains à l'armée pour se faire écrire des lettres ! Vous ne saviez

pas qu'il s'était fait soldat? il n'en savait rien lui-même au commencement, le pauvre garçon! Il m'a conté son histoire, et c'est l'histoire de bien d'autres, allez! Il avait du chagrin, un soir; il a marché tant qu'il a pu pour se fatiguer et se distraire; il est arrivé n'en pouvant plus dans un village, dont je ne sais pas le nom. L'aubergiste, qui le connaissait, l'a appelé, l'a fait entrer chez lui et l'a invité à se rafraîchir. Il y avait là un personnage qui se disait l'ami de l'aubergiste; il a trinqué avec Jean Penvraz, et il lui a proposé de boire avec lui à la santé du roi... Une santé pareille, ça ne se refuse pas en France, et Jean a bu; et puis, comme il était très-las, il s'est endormi. Quand il s'est réveillé, il n'était plus dans l'auberge, ni dans le village; il était dans une prison où on l'avait porté; on lui a montré un écrit, qu'il n'a pas lu puisqu'il ne sait pas lire, mais qu'on lui a lu. C'était un engagement pour être soldat pendant six ans, et les gens qui le retenaient prisonnier lui ont dit qu'il l'avait signé, que d'ailleurs il avait bu à la santé du roi et qu'il n'y avait plus moyen de s'en dédire. Le personnage avec qui il avait bu était un racoleur, et l'aubergiste s'entendait avec lui. Pour ce qui est de la signature, il y avait bien une croix au bas du papier, mais Jean n'est pas sûr du tout que ce soit lui qui l'ait faite, et dans tous les cas il l'aura faite sans le vouloir. Enfin il était soldat; il a cherché à s'échapper, à faire savoir à ses parents où il était, mais on l'a gardé le jour et la nuit, jusqu'à l'arrivée d'un sergent qui faisait des recrues pour son colonel. Une fois le sergent arrivé, il a fait entrer Jean dans un uniforme et l'a mis dans un bataillon : il n'y avait plus à songer à décamper, on se serait



fait fusiller comme déserteur. C'est comme ça qu'on fait les soldats, ma belle enfant, et ça ne les empêche pas de bien se battre, une fois qu'ils sont devant l'ennemi.

— Et Jean est soldat pour six ans ! et il n'y a pas encore un an qu'il est parti ! Six ans !... On ne pourra pas le revoir avant six ans ?

— Impossible... à moins qu'il ne lui en arrive autant qu'à moi... Ce n'est pas ça que vous désirez, n'est-ce pas ? Ah ! si on connaissait un grand seigneur, de ceux-là qui vont chez le roi et qui lui parlent comme ils veulent, on pourrait peut-être bien obtenir le congé de Jean Penvraz : essayez, si vous connaissez quelqu'un de ces seigneurs-là. Votre cousin est pour le moment embarqué sur la frégate *la Belle-Poule*, de l'escadre du comte d'Orvilliers.

— Monsieur le soldat ! la charrette est attelée, » dit dame Tavernier en passant la tête par la porte entr'ouverte.

Le soldat se leva, reprit sa béquille, et partit en renouvelant ses remercîments. Au moment où la charrette s'ébranla, il tourna la tête vers Jeannette, et, levant un doigt en l'air, il lui dit :

« Vous vous rappelez bien : *la Belle-Poule*, escadre du comte d'Orvilliers. »

Puis la charrette se mit en marche.





Il recula en reconnaissant Jeannette

CHAPITRE XIX

Qui ne peut pas réussir à être gai.

La première chose que fit Jeannette après le départ du soldat, ce fut de courir à sa chambrette, de s'envelopper de sa mante et de chausser ses sabots; puis elle revint trouver la veuve Tavernier, et lui déclara que Jean était vivant et qu'elle partait pour aller le dire à ses parents. La bonne hôtesse se récria, remercia le bon Dieu, s'effraya du projet de Jeannette, se réjouit de la joie des vieux Penvraz, le tout dans la même minute. Jeannette partageait tous ses sentiments, excepté la peur; elle était leste et bonne marcheuse, trois ou quatre lieues ne l'effrayaient



point, et en partant tout de suite elle avait le temps d'arriver avant la nuit : elle ne voulait pas laisser un jour de plus les vieux Penvraz dans la peine. Jeannette avait été têtue pour le mal, elle pouvait l'être pour le bien; elle réussit à convaincre dame Tavernier, et partit en lui promettant de revenir le lendemain.

Il n'y a rien qui vous mette des ailes aux talons comme la joie de porter une bonne nouvelle. Jeannette fit tout d'un trait les trois lieues et demie qui la séparaient de Kérentré, et elle arriva au moment où le père Penvraz, sa journée finie, venait de rentrer et de fermer sa porte. En entendant frapper, il devint tout pâle, et sa femme murmura tout bas : « Si c'était Jean ! » Le vieillard alla ouvrir, sa chandelle à la main, et il recula en reconnaissant Jeannette. Elle, qui n'avait songé qu'à la joie qu'elle leur apportait, se ressouvint alors des raisons qu'ils avaient de lui en vouloir, et elle baissa la tête, toute honteuse et toute triste. Elle entra pourtant, et dit d'une voix tremblante : « Père Penvraz, je suis venue de Saint-Luc pour vous dire que Jean est vivant; j'ai vu aujourd'hui quelqu'un qui l'a quitté il y a deux mois. »

Deux cris de joie lui répondirent; l'instant d'après elle était dans les bras des deux vieillards qui l'embrassaient et qui la remerciaient en riant et en pleurant. Puis ils voulurent savoir comment elle avait appris cette bienheureuse nouvelle; et il fallut que Jeannette leur racontât l'aventure du soldat. Le récit lui fut pénible : ces misères que souffrait Jean, n'était-ce pas son ouvrage, à elle? Le père et la mère faisaient peut-être la même réflexion, mais ils ne le lui dirent pas. Elle dormit sous leur toit cette nuit-là, lasse de son voyage et de ses émotions, mais les deux vieillards ne dormirent pas; ils étaient trop occupés, de leur joie d'abord, et puis de chercher les mots qui pourraient le mieux per-

suader à Monseigneur de demander au roi le congé du soldat Jean Penvraz, embarqué sur la *Belle-Poule*.

Les vieux Penvraz, qui ne sortaient guère de chez eux, n'étaient point au courant de ce qui se passait au château. Monseigneur venait de partir pour la cour avec toute sa famille; cela fut même cause que Jeannette ne retourna à Saint-Luc que pour prendre congé de dame Lucette et la remercier de son hospitalité; et elle revint ensuite chez son père.

La joie de tous les amis de Jean ne fut pas de longue durée. On savait comment Jean avait disparu, et où il se trouvait deux mois avant le jour où l'on avait eu de ses nouvelles; mais depuis ce temps-là qu'était-il devenu? Il y avait eu tous les jours des batailles, et les malins du village, ceux qui allaient quelquefois à la ville et qui en rapportaient des nouvelles, parlaient avec tremblement de l'amiral Keppel, du comte d'Estaing, des Américains, des Espagnols, des Irlandais, des Hollandais. Quant à démêler là-dedans les amis des ennemis, ils ne s'y appliquaient pas, jugeant l'entreprise trop difficile : tout cela portait des armes et s'en servait, et bienheureux qui dans toutes ces bagarres n'attrapait pas un coup de sabre ou de mousquet! Et le pauvre Jean était au milieu de tous ces ferrailleurs, sur un bateau d'où il n'y avait pas moyen de se sauver: il y avait bien des chances qu'on ne le revît jamais!

Les vieux Penvraz, désolés de ne pas trouver Monseigneur au château, supplièrent M. Lorhan de lui écrire et de lui conter l'affaire. Mais M. Lorhan secoua la tête et répondit qu'un soldat n'obtenait jamais son congé en temps de guerre, à moins qu'il ne fût estropié et incapable de servir. Il promit pourtant d'écrire; peut-être que Monseigneur trouverait moyen d'avoir des nouvelles de Jean et d'en faire parvenir à sa famille. M. Lorhan tint sa pro-

messe, et le baron prit la peine d'aller au ministère pour s'informer de Jean Penvraz. Mais le baron n'était pas aussi grand potentat qu'on se l'imaginait à Kerléonik, et son intervention ne produisit rien du tout. D'ailleurs, avec toute la confusion des batailles, des marches de l'escadre qui était tantôt ici et tantôt là, des communications souvent coupées et des lettres arrêtées, perdues et capturées en route, comment aurait-on pu se procurer des lettres d'un simple soldat, quand à peine on pouvait en avoir des officiers?

Le temps passa donc sans apporter de consolation aux deux pauvres vieillards; il semblait même qu'ils fussent plus malheureux, à présent qu'ils savaient leur fils exposé à tout moment à la mort, que quand ils ignoraient ce qu'il était devenu. Jeannette était bien malheureuse, elle aussi. Depuis son retour de Saint-Luc, on ne l'envoyait plus garder les moutons; son neveu, le fils aîné de Javotte, qui venait d'atteindre l'âge de raison, l'avait remplacée, et elle travaillait à la terre, à la basse-cour, à la laiterie et au ménage avec les femmes de la ferme. Elle avait donc toujours de la société, et ce fut ce qui la sauva; car si elle fût restée tout le long du jour, pendant des mois entiers, à se ronger le cœur dans la solitude, elle aurait fini par mourir de chagrin. Mais elle avait beau être occupée à travailler rudement du matin au soir et n'être jamais seule, elle portait sans cesse avec elle sa peine et son remords. Et comme ce n'était pas une âme bien forte, elle finit par se laisser aller à sa tristesse sans faire plus d'efforts pour se relever. Elle faisait l'ouvrage qu'on lui commandait, elle allait où on l'envoyait, mais elle ne prenait point de goût à la besogne, et, tout comme au temps où Chloris régnait sur son esprit, elle laissait souvent tomber ses mains sur ses genoux, et ses pensées s'en allaient au loin se perdre

en creuses rêveries. Tout la blessait, tout la faisait souffrir, même les marques d'intérêt, dont elle ne se croyait pas digne : une tendre parole de Gothon ou de Pierre Gouarhé, qui s'était beaucoup adouci à son égard, lui donnait envie de pleurer; mais elle ne voulait pas qu'on s'en aperçût, et elle se sauvait dans la grange ou dans le grenier pour s'attendrir à son aise. Par contre, elle voyait dans les expressions les plus indifférentes des allusions et des reproches qui la mettaient au désespoir.

Elle n'osait plus, les jours de fête, fréquenter les jeunes filles de son âge qui se réunissaient par groupes sur la place du village; elle les avait longtemps évitées par dédain, et maintenant les rôles étaient changés, et c'étaient leurs regards et leurs propos méprisants qui la faisaient fuir.

Elle allait quelquefois à Kérentré pour aider la mère Penvraz, dont les forces avaient bien baissé depuis le départ de son fils; mais la vue des deux vieillards lui était un reproche continuel. Et puis, que de souvenirs de Jean dans la maison et aux alentours! Que de jolis jouets il lui avait fabriqués avec son couteau, sur ce banc où maintenant le père Penvraz s'asseyait seul! Que de bateaux il avait lancés pour elle sur la mare! C'était sous ce noyer, tout jeune alors, qu'il avait appris à Jeannette à gauler des noix; et il riait parce que son petit bras ne pouvait pas lancer la gaule assez haut. Il avait une fois déchiré sa chemise, et un peu son bras, en voulant atteindre au haut de cet ormeau un nid que désirait Jeannette. C'était sur cette pierre qu'il avait un jour déposé sa petite cousine, qu'il avait portée sur son dos depuis la ferme des Châtaigniers; il était en nage, et elle lui avait essuyé le front avec son tablier; il riait et disait que sa petite femme n'était pas lourde. Jeannette repassait dans sa mémoire toutes ces

choses et bien d'autres encore; et la fin de tout cela, c'était toujours : « Je l'ai chassé, je l'ai désespéré, je l'ai peut-être tué! » C'était un triste sort que celui de Jeannette.

Et Jean? Jean était soldat, il menait la vie d'un soldat, il entendait, lui aussi, parler des Anglais, des Américains et des autres, et il savait qu'il devait s'aligner sur le pont avec les camarades dès qu'on apercevait un navire anglais, et se tenir prêt à tirer dessus; mais pourquoi tirait-on sur les Anglais? Il n'en savait absolument rien. Il avait le mal de mer quand le temps était mauvais; il buvait de l'eau croupie et mangeait du biscuit de mer; il faisait l'exercice et apprenait à avoir le pied marin; il brossait son uniforme qu'il avait grand'peine à tenir à peu près propre; et il ne savait plus du tout où il était, à force de rouler sur la mer. Quelquefois la frégate passait assez près d'une côte pour qu'il put voir des amas de maisons; et il entendait dire que c'était telle ou telle ville; mais il n'était pas capable de s'en rappeler les noms, ni même souvent de les prononcer. Les jours de bataille, il se mettait où son caporal le postait, et il tirait son coup de mousquet quand on lui criait : « Feu! » Il entendait les boulets et les balles siffler à ses oreilles; il voyait ses camarades tomber autour de lui, et dans les combats à l'abordage il attrapait parfois quelques estafilades que le chirurgien pansait quand il en avait le temps : A la guerre comme à la guerre! Au milieu de tout cela il ne cessait pas un instant de regretter son village, ses parents, et même son ingrate cousine. Il se désolait en pensant que son père et sa mère pleuraient sa mort ou se figuraient qu'il les avait abandonnés, et il aurait bien voulu leur faire parvenir de ses nouvelles. Une fois, son





Il tirait son coup de mousquet.

sergent, qui savait écrire, avait consenti à lui faire une lettre : à eux deux, ils avaient mis huit jours à la composer, à l'écrire, à la relire, à la recopier; et la lettre, pourvue d'une adresse bien lisible et bien détaillée, attendait dans le sac du sergent le jour où l'on rencontrerait un vaisseau ami allant en France, quand l'escadre fut attaquée par les Anglais. Dans le combat le sergent fut tué et son sac tomba à la mer avec lui. Ni l'un ni l'autre ne furent repêchés, et Jean ne retrouva plus une aussi bonne occasion d'écrire.





Jeannette présenta l'enfant à Gothon.

CHAPITRE XX

La seconde poupée de Jeannette.

Il y avait grand contentement ce matin-là à la ferme des Châtaigniers : une petite fille venait d'y naître, une jolie petite fille, délicate, mais bien portante, qui criait de manière à prouver qu'elle avait bonne envie de vivre. Tous les gens de la maison étaient venus l'embrasser et féliciter sa mère, la bonne Gothon, qui recevait les compliments de l'air le plus content du monde. Thomas riait et regardait sa petite fille, qu'il n'osait pas toucher de peur de la casser. Gothon était bien installée avec son enfant à côté d'elle, car le fermier et la fermière l'estimaient autant que leurs propres filles, et ils voulaient qu'elle fût bien soignée.

Quand on eut assez admiré la nouveau-née, comme l'ouvrage pressait aux champs, chacun s'en fut à sa besogne, excepté la mère Gouarhé, qui restait à la maison, tant pour faire le ménage et pour préparer le dîner que pour soigner Gothon et sa petite fille.

Jeannette, ce jour-là, avait à sarcler une pièce de terre fort éloignée de la maison, et pour ne pas perdre de temps en allées et venues, elle emporta son dîner avec elle. Jamais elle ne s'était sentie si triste que ce jour-là. Elle se rappelait que la première fois qu'on l'avait employée à sarcler, c'était justement dans ce champ-là, et que c'était Jean qui lui avait appris à distinguer les mauvaises herbes des bonnes. Pauvre Jean ! combien Jeannette avait d'affection pour lui depuis qu'il était perdu, et perdu par sa faute ! « Quand même il reviendrait un jour, se disait-elle, il serait toujours perdu pour moi ; il me mépriserait, il me détesterait, et il aurait bien raison ! Personne ne m'aimera jamais ! personne ne me permettra jamais de l'aimer ! Oh ! que je voudrais avoir quelque chose à aimer ! Quand j'étais bergère, au moins j'avais Cyrus ; à présent je ne l'ai plus, et il s'attachera à son berger. » La pauvre Jeannette passa toute la journée à se décourager elle-même en arrachant ses herbes.

Quand elle n'y vit plus clair, elle reprit le chemin de la ferme. Elle en était tout près et elle allait enjamber la dernière barrière, lorsqu'elle vit accourir vers elle son petit cousin Mathieu qui l'avait remplacée auprès des moutons et de Cyrus. Il se dépêchait pour la joindre et lui faisait signe de l'attendre. Elle s'assit sur la barrière et attendit.

Dès que l'enfant fut près d'elle, tout essoufflé, il commença à lui dire, en mots entrecoupés, car il était hors d'haleine, de fatigue et d'émotion : « Ne va pas à la mai-

son, ma pauvre Jeannette! je viens de rentrer, on m'a renvoyé. Si tu savais quel malheur! Le pauvre Thomas conduisait une charretée de grosses pierres; l'essieu a cassé, la charrette a versé, les grosses pierres ont roulé sur Thomas qui marchait à côté de la charrette, et il y en a une qui lui a cassé la tête. Le père et le grand-père l'ont rapporté mort.

— O mon Dieu! s'écria Jeannette, en joignant convulsivement les mains. Pauvre Gothon! le sait-elle? Laisse-moi passer, Mathieu, je veux la voir.

— N'y va pas, on ne te laissera pas entrer. On dit que ça lui a porté un coup et qu'elle va mourir aussi; Monsieur le curé est avec elle... »

Mais Jeannette ne l'écoutait plus; elle avait franchi la barrière et courait aussi vite que ses jambes tremblantes pouvaient la porter. On ne lui refusa point l'entrée de la maison; elle poussa la porte sans bruit et écouta. Gothon parlait d'une voix faible et mourante.

« Ma pauvre petite fille! disait-elle, orpheline au jour de sa naissance!

— N'ayez crainte pour elle, Gothon, répondit le fermier; vous étiez comme notre fille, et la petite sera élevée comme nos petits-enfants. Si le bon Dieu vous rappelle, partez en paix; l'enfant ne manquera ni de pain, ni d'amitié. »

Gothon ne remercia que par un sourire plein de tendresse et de reconnaissance. Jeannette, qui s'était un peu avancée, voyait son pâle visage et la figure émue du curé debout à son chevet. Les yeux de Gothon semblaient chercher quelqu'un.

« Jeannette! est-ce que Jeannette ne vient pas? » demanda-t-elle.

A cet appel, la jeune fille s'élança, vint tomber à genoux près de la mourante, et couvrit de larmes et de baisers sa

pauvre main qui n'avait plus la force de répondre à ses étreintes. Gothon la reconnut, lui sourit, et, retirant sa main, lui désigna sa petite fille.

« Prends-la, » murmura-t-elle.

Jeannette obéit et présenta l'enfant à Gothon, qui remuait ses lèvres pâlies comme pour lui donner un suprême baiser.

Elle embrassa son enfant, elle embrassa Jeannette, et, lui montrant l'orpheline :

« Garde-la... je te la donne... à toi... Monsieur le curé vous lui direz... »

Elle ne put continuer et retomba sans force sur son oreiller. Le curé la regarda un instant, puis il s'agenouilla près du lit.

« Partez, âme chrétienne, au nom du Dieu tout-puissant qui vous a créée, » dit-il à voix haute; et tous les assistants répétèrent après lui la prière des agonisants. Quand il la termina, Gothon était morte, et Jeannette pressait sur son cœur la petite orpheline qu'elle arrosait de ses larmes.

Le surlendemain, deux bières furent conduites à Kerléonik; et quand on les eut descendues dans la fosse, le cortége rentra à l'église où le prêtre, qui venait de bénir la tombe des parents, allait bénir le berceau de l'orpheline. On entoura les fonts baptismaux, et Jeannette, qui portait la petite fille dans ses bras, s'approcha avec son père. Pierre Gouarhé voulait être le parrain de l'enfant, et le curé avait déclaré que Gothon elle-même avait choisi Jeannette comme marraine.

Quand il eut demandé à Pierre Gouarhé s'il consentait à être le parrain et le protecteur de l'enfant et à lui tenir lieu de père, il s'arrêta un instant avant de faire la même question à Jeannette. Il la regardait comme s'il eût voulu lire dans son cœur.

« Ma fille, lui dit-il enfin, j'ai promis à la pauvre morte de vous parler de sa part, et c'est ici, en présence de Dieu, que je veux le faire. La pauvre Gothon vous aimait, Jeannette, et parce qu'elle vous aimait, elle avait depuis longtemps un grand chagrin à cause de vous. Elle vous avait vue entrer dans une mauvaise voie, tourner le dos à tout ce que vous deviez aimer et respecter; elle avait compris que votre tête n'était pleine que de pensées de vanité, que vous rêviez de sortir de votre honnête condition, et que vous n'étiez plus capable d'écouter des paroles de raison et de devoir. Elle a vu la mauvaise humeur remplacer votre gaîté d'autrefois et votre activité se changer en langueur et en paresse; et enfin, de maussade que vous étiez, elle vous a vue devenir triste et désolée, comme si, mécontente de vous-même et n'ayant plus de confiance en personne, vous en veniez à douter aussi de la bonté de Dieu. Gothon a pleuré sur vous, mon enfant; mais elle n'a pas désespéré de vous, et elle a attendu patiemment le jour où sa chère Jeannette rentrerait en elle-même et se remettrait courageusement à son devoir. Ce jour-là, Dieu n'a pas permis qu'elle le vît; il l'a rappelée à lui, et vous savez que sa dernière pensée a été pour vous. En vous confiant sa fille, Gothon n'a pas songé à l'enfant, qui n'était pas en danger de manquer de soins ni d'amitié; elle a surtout songé à vous, et elle vous a donné cette innocente comme un ange gardien, pour vous préserver du mal. Elle a pensé que quand vous auriez accepté la tâche de faire une chrétienne de cette enfant, vous comprendriez que vous devez commencer par devenir chrétienne vous-même; elle a pensé que pour pouvoir dire à votre fille adoptive : « Sois humble, sois douce, sois patiente et courageuse, cherche ton bonheur à la place où Dieu t'a mise et ne fais jamais rien qui puisse affliger ceux qui t'aiment, » vous vous effor-

ceriez de lui donner l'exemple de toutes les vertus.. Gothon a compté sur vous, Jeannette! ne trompez pas sa confiance. Redevenez ce que vous avez été, meilleure même et plus digne d'amitié, puisqu'il vous aura fallu combattre pour vaincre : il y a plus de joie au ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. Interrogez donc votre cœur, mon enfant; voyez si vous êtes décidée à être une vraie mère pour cette petite fille et à répondre de son âme à sa mère et à Dieu. Et si vous vous sentez une ferme volonté de vous dévouer à elle et de ne plus penser à vous-même, alors, ma fille, acceptez sans crainte l'héritage de Gothon. Ayez bon courage et ne vous inquiétez ni des tentations ni des difficultés : Dieu vous aidera, car c'est pour les bergers, pour les pauvres et pour les petits que les anges chantaient autour de la crèche de Bethléem : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté! »

Jeannette pleurait; mais ce n'étaient plus ces larmes égoïstes qu'elle avait si souvent versées sur son propre malheur, c'étaient les douces larmes de la réconciliation, et la paix descendait dans son cœur avec la bonne volonté. Elle pressa de ses lèvres le front de l'orpheline. Gothon, si elle lisait dans son âme, pouvait se réjouir : son enfant avait trouvé une mère.

Le curé ne demanda pas à Jeannette d'autre réponse que ces larmes et ce baiser. Il acheva le baptême, et la fille de Gothon reçut le nom de sa marraine et eut pour patron saint Jean. Seulement, comme on ne peut pas dans une famille avoir deux personnes qui s'appellent absolument de la même manière, il fut convenu qu'on la nommerait Jeanneton.

A partir de ce jour, on ne rencontra jamais Jeanneton sans Jeannette ni Jeannette sans Jeanneton. A vrai dire, la

jeune fille eut d'abord quelque peine à prendre pleine et entière possession de sa filleule; et ce fut même au retour du baptême qu'elle eut à livrer son premier combat.

Ce fut contre Javotte qu'elle le livra. Javotte était de ces personnes à esprit court qui ne se fient qu'à elles-mêmes et qui voudraient tenir toute la terre en tutelle. Elle trouvait que M. le curé avait très-bien parlé; mais, pensait-elle, un sermon, ça ne suffit pas pour changer les gens en un tour de main : et elle n'avait pas confiance dans la conversion de Jeannette. Et puis, quand même elle serait à présent pétrie de bons sentiments, cette Jeannette, est-ce que ça lui apprendrait à emmaillotter un enfant, à le laver, à le coucher, à le faire boire? Il fallait une femme d'expérience pour ces soins-là; et elle, Javotte, qui ne manquait pas d'expérience, ayant élevé quatre enfants à elle, sans parler de Jeannette qu'elle avait vue naître, était justement ce qu'il fallait pour élever Jeanneton. Donc, elle alla prendre la bercelonnette que Jeannette avait posée sur son propre lit et elle l'emporta dans sa chambre. Jeannette, après avoir débarrassé sa filleule de son bonnet et de sa robe de baptême, voulut la mettre dans son berceau pendant qu'elle lui ferait chauffer du lait, et, ne trouvant point le berceau, elle le réclama vivement à toute la famille. Javotte l'attendait là : elle la traita de petite fille, bonne à rien, incapable d'élever un enfant; bien sûr, elle ne saurait pas emmaillotter la petite, elle la laisserait découverte la nuit, elle ne se réveillerait pas quand elle crierait, elle la ferait avaler de travers en lui donnant à boire, etc., etc. Sa conclusion fut qu'elle entendait se charger de Jeanneton jusqu'à ce qu'elle marchât toute seule.

Jeannette, révoltée, allégua son titre de marraine et refusa de céder son enfant. Elle passa là un mauvais quart d'heure, car Javotte, peu délicate sur le choix de ses argu-

ments, lui rappela sans ménagement toutes ses fautes, grandes et petites : ce fut un acte d'accusation complet. La pauvre Jeannette finit par s'en prendre à ses yeux; et pendant ce temps-là Jeanneton criait dans ses bras, trouvant sans doute que toutes ces discussions ne lui donnaient pas à boire. Heureusement que Pierre Gouarhé, attiré par le bruit, vint s'informer de ce qui se passait. Il haussa les épaules, prit Javotte par le bras et la mit à la porte.

« Donne à boire à ta filleule, dit-il ensuite à Jeannette, et sois tranquille, on ne te l'ôtera pas, puisque la pauvre Gothon te l'a donnée. J'aime mieux pour toi cette poupée-là que l'autre. »





Jeannette tenait Jeanneton debout sur ses genoux.

CHAPITRE XXI

Qui traite de la supériorité des poupées vivantes sur les poupées en carton.

Le mot du père de famille ne tomba pas par terre; il fit fortune dans la maison, et bientôt on n'appela plus Jeanneton que « la poupée de Jeannette ». Seulement, ce titre, les gens le lui donnaient avec des intentions très-variées. Javotte la nommait ainsi par malice, pour rappeler le souvenir de Chloris avec tout son cortége désagréable; la mère Gouarhé, parce qu'elle ne réfléchissait guère à ce qu'elle disait; son mari, parce que Jeanneton était toute mince et petite comme une vraie poupée; et les autres, par esprit d'imitation. Mais cette fois Jeannette n'eut pas besoin de se cacher pour jouer à la poupée. Sa mère, sur l'ordre de Pierre Gouarhé, lui facilita sa tâche autant que possible;

on ne l'envoya plus travailler aux champs, on l'employa dans la maison, pour qu'elle pût, en faisant son ouvrage, surveiller sa petite orpheline. Mais toutes les ménagères qui ont élevé elles-mêmes leur premier enfant (pour les suivants on en prend plus à son aise) savent quelle difficulté c'est de s'occuper à la fois du poupon et du ménage. Jeannette ne voulait pas laisser crier Jeanneton : dès qu'elle l'entendait remuer dans son berceau, elle quittait son travail pour aller la prendre, la dorloter, la caresser, lui tenir une foule de discours, comme elle avait fait autrefois pour Chloris; seulement ce n'étaient pas les mêmes choses qu'elle lui disait. Jeanneton ne lui répondait pas beaucoup plus que Chloris, et elle lui donnait infiniment plus de peine; cependant Jeannette l'aimait comme elle n'avait jamais aimé l'autre poupée, comme elle n'avait jamais rien aimé encore. Et pourtant si elle eût additionné tous les désagréments que lui rapportait sa filleule, Jeannette serait arrivée à un total formidable. A dix-huit ans on dort si bien! c'est fort ennuyeux d'être réveillée à toutes les heures de la nuit par un petit être qui crie, qui crie jusqu'à ce qu'on ait fait sa volonté. Les biberons n'étaient pas inventés, et Jeannette devait, à chaque fois que Jeanneton lui donnait à entendre qu'elle avait soif, quitter son lit pour aller à la cheminée chercher le petit pot de lait qu'elle avait enfoui dans les cendres chaudes; et le matin la trouvait souvent tout engourdie par la fatigue et le besoin de sommeil. N'importe, il fallait se lever : Jeanneton avait bien dormi, elle





trouvait qu'il était temps de sortir de son berceau; et Jeannette, se fourrant les poings dans les yeux pour se réveiller, mettait vite sa jupe et s'occupait de la toilette et du déjeuner de sa filleule. Le jour ne lui donnait pas plus de repos que la nuit: Jeanneton se trouvait mieux sur les bras de sa marraine que dans son lit, et elle le disait à sa manière. Jeannette quittait son ouvrage pour elle et, l'ouvrage ne se faisant pas tout seul, sa complaisance pour Jeanneton lui valait mainte rebuffade de Javotte, qui l'appelait fainéante et lui reprochait d'inventer toujours de nouvelles raisons pour laisser sa tâche à la moitié. Et puis, Jeannette était encore fort novice dans son métier de mère de famille; elle ne savait comment s'y prendre pour emmaillotter son enfant, pour l'habiller, pour la soigner; elle avait peur de lui casser les bras en les faisant entrer dans ses manches, de la piquer avec les épingles de ses langes, de la brûler avec sa bouillie. La peur de lui faire du mal la rendait maladroite, et les cris de Jeanneton lui reprochaient sa maladresse: la pauvre Jeannette était souvent en nage quand elle avait fini la toilette de sa poupée. Elle aurait dû lui en vouloir: point du tout, elle lui était attachée par toutes les fibres de son cœur, et tout son sang ne faisait qu'un tour quand elle lui trouvait mauvaise mine le matin et qu'elle s'imaginait qu'elle était malade. Et malgré sa fatigue et ses inquiétudes, Jeannette était plus heureuse qu'elle ne l'avait été depuis plusieurs années..... depuis le jour où elle avait écrasé la vipère sous son sabot. Gothon avait été bien inspirée: en léguant son enfant à Jeannette, elle avait donné un aliment à son esprit et à son cœur; et maintenant Jeannette, uniquement occupée de l'orpheline, oubliait toutes ses préoccupations malsaines, en même temps que le bonheur de se dévouer la consolait de ses chagrins et adoucissait ses remords. Ce n'était pas

qu'elle eût cessé de se trouver coupable; mais elle se sentait devenir meilleure, et à mesure qu'elle se désintéressait davantage de son propre malheur, la paix rentrait dans son âme et l'espérance avec la paix. Il lui semblait que Jean ne pouvait pas être perdu, et qu'un jour il serait rendu, non à elle, qui l'avait méconnu et s'était rendue indigne de lui, mais à ses vieux parents, et elle n'en demandait pas davantage.

Les semaines passèrent et formèrent des mois, et Jeanneton se chargea elle-même de payer Jeannette de ses peines. Quelle joie, le jour où, au lieu de l'éternel sourire qui entr'ouvrait les lèvres de carton peint de Chloris, Jeannette vit sur le petit visage de sa seconde poupée un vrai sourire vivant, premier témoignage d'intelligence et de tendresse! Et c'était à elle que ce sourire s'adressait: sûrement il voulait dire: « Je t'aime! » car Jeanneton ne l'accordait à personne qu'à sa marraine; et bientôt, quand elle sut rire aux éclats, c'était encore Jeannette toute seule qui avait le privilége d'exciter sa gaieté. Elle en était fière, et elle ne pouvait dissimuler son orgueil quand elle voyait tous les habitants de la ferme, grands et petits, échouer dans cette grande entreprise. Lorsque tous avaient essayé en vain, elle leur reprenait sa filleule, lui parlait, lui faisait cent singeries, et finissait par obtenir l'éclat de rire réclamé.

Il n'y a, dit-on, que le premier pas qui coûte. Jeannette avait commencé à devenir meilleure, il ne devait donc pas lui être trop difficile de devenir bonne. Mais la route du bien, comme les autres routes, n'est pas toujours tout unie: il y a des espaces plus ou moins longs où l'on avance sans obstacle, et puis vient une barrière, un trou, une flaque d'eau difficile à passer: on s'y arrête quelquefois longtemps. Or Jeannette avait un certain nombre d'obstacles à

franchir. Le chemin qu'elle avait fait n'était pas le plus difficile; elle avait changé d'idole, à la vérité, en se mettant à aimer Jeanneton par-dessus toute chose, au lieu de s'aimer elle-même; mais, après tout, était-ce si différent? Jeanneton était son bien, sa propriété, et l'aimer c'était encore un peu s'aimer elle-même: elle n'y avait pas grand'peine, ni grand mérite par conséquent; mais, quant à faire l'effort d'étendre ses affections, d'élargir son cœur pour y donner place à ceux qui s'étaient montrés envers elle durs, sévères ou seulement justes, Jeannette n'y pensait pas encore. Jeanneton et moi, moi et Jeanneton, aurait-elle pu dire: le reste de l'univers n'existait pas.

Ce fut pourtant Jeanneton qui la rapprocha de sa famille. Pierre Gouarhé, qui avait été fort affligé de la triste fin de Thomas et de Gothon, s'intéressait beaucoup à leur petite fille; il la regardait souvent, et par la même occasion il regardait aussi Jeannette et ne pouvait s'empêcher de remarquer avec quelle patience et quelle tendresse elle prenait soin de l'orpheline. Un jour d'été qu'il revenait des champs, sa pioche sur l'épaule, il entendit, en approchant de sa maison, de frais éclats de rire qui résonnaient dans l'air calme du soir. Il leva les yeux: Jeannette, assise sur le banc de pierre, à côté de la porte, tenait Jeanneton debout sur ses genoux, et l'enfant agitait ses petits pieds nus en poussant des cris d'impatience. « Allons, grimpe! » lui disait Jeannette en se penchant en arrière. Elle la soutenait sous les bras, et les petits pieds nus montaient comme à un escalier, tout le long de Jeannette, depuis les genoux jusqu'à la tête..... Une fois qu'elle y était arrivée, Jeanneton riait aux éclats et frappait dans ses petites mains; Jeannette l'embrassait en riant aussi et la remettait sur ses genoux pour recommencer le jeu. Pierre Gouarhé s'arrêta à quelques pas pour les regarder et se sentit tout attendri. « Chère

petite ! » murmura-t-il. A laquelle des deux s'adressait-il ? Il n'en savait rien lui-même.

La voix grondeuse de Javotte interrompit les ébats de sa sœur.

« Allons donc, Jeannette, as-tu bientôt fini de jouer avec cette enfant au lieu de la coucher ? Elle devrait dormir à l'heure qu'il est, et toi tu devrais avoir déjà filé une quenouillée. Vous ferez deux fameuses fainéantes si ça continue. »

Jeannette se leva vivement, et rougit en apercevant son père. Mais, au lieu de joindre ses reproches à ceux de Javotte, il vint s'asseoir sur le banc à côté de Jeannette, et lui dit : « Fais-la jouer encore un peu, que je la voie ! » Jeannette recommença le jeu, timidement d'abord ; puis elle s'enhardit, et voyant que son père riait autant que Jeanneton, elle lui dit :

« Essayez, vous aussi, père, vous allez voir comme c'est gentil. Prenez-la sous les bras, comme cela, tenez-la bien. Là ! faites-la grimper à présent. Monte, Jeanneton, monte sur papa Gouarhé ; il est grand, lui, oh ! le bel escalier ! » Et bientôt Jeanneton, qui d'abord ne s'était pas beaucoup souciée de changer de mains, prit confiance, et rit de plus belle.

Au milieu de ces jeux il semblait qu'une glace se fondît entre le père et la fille ; et Jeannette se sentit tout heureuse lorsque Pierre Gouarhé, en lui rendant l'enfant pour qu'elle allât la mettre au lit, la baisa au front et lui dit d'une voix grave et émue :

« Tu es une bonne petite mère de famille. »

A partir de ce soir-là, Pierre Gouarhé partagea avec Jeannette le privilége de faire rire Jeanneton. Dès qu'elle le voyait, la petite l'appelait à sa manière et lui tendait les bras. Il la prenait et, tout en la laissant fourrager



L'enfant agitait ses petits pieds nus.

dans ses cheveux gris, il s'informait auprès de Jeannette de la manière dont elle avait passé la nuit ou la journée; il causait avec sa fille, et sans lui faire de compliments, ce qui n'eût pas été de sa dignité, il trouvait moyen de lui faire entendre qu'il était content d'elle. Jeannette lui en était profondément reconnaissante. Elle l'avait trouvé autrefois bien sévère, même dur à son égard; mais sa sévérité passée ne donnait-elle pas plus de prix à sa tendresse d'aujourd'hui? Jeannette sentit s'évanouir le reste de rancune qu'elle avait longtemps gardé contre son père; elle en vint à s'avouer qu'il avait eu raison, et elle l'aima pour sa justice du présent et du passé.

Elle eut plus de peine à pardonner à sa mère d'avoir été trop faible; pourtant, comme elle sentait bien qu'il lui faudrait faire effort pour résister aux volontés de Jeanneton, elle finit par comprendre que c'était par tendresse que sa mère ne s'était pas opposée à ses folies, et qu'elle ne devait s'en prendre qu'à elle-même.

Restait Javotte. Aimer Javotte, c'était plus difficile; car enfin, quel mal avait-elle fait à Javotte, pour que Javotte se fût toujours dressée sur son chemin comme un fagot d'épines? Jeannette avait peine à comprendre ce besoin outré d'alignement physique et moral qui rend quelquefois les personnes qui en sont possédées si désagréables pour autrui, quelles que soient d'ailleurs leurs vertus. Elle commençait pourtant à reconnaître que Javotte avait eu raison sur bien des points, et à rendre justice à ses qualités; mais elle continuait à se maintenir avec elle sur le pied de paix armée, avec quelques escarmouches de langue par-ci par-là. Pour se mettre bien avec elle, il aurait fallu lui faire des avances, et Jeannette n'en était pas encore là.

Elle en avait pourtant fait indirectement des avances, sans le savoir et sans le vouloir, et Javotte lui en savait gré,

quoiqu'elle se fût bien gardée de le lui dire. En aimant Jeanneton, Jeannette avait appris à aimer les enfants, et ceux de Javotte en avaient profité. Elle ne les rabrouait plus comme elle l'avait fait trop souvent autrefois; elle leur parlait avec douceur, elle les amusait, elle les caressait, et, depuis le berger Mathieu jusqu'à la petite Lison, qui n'avait pas encore trois ans, tout ce jeune monde raffolait de tante Jeannette. Par ce chemin-là, Jeannette était arrivée bien près du cœur de Javotte; il appartenait à Jeanneton de faire cesser le malentendu.

Les choses en étaient là, lorsqu'un matin le premier éclat de rire de Jeanneton découvrit dans sa gencive supérieure une petite dépression, au milieu de laquelle brillait une imperceptible pointe blanche.

« Une dent! » se dit Jeannette, le cœur palpitant; et elle tâta doucement du bout de son doigt la petite gencive rose.

C'était bien une dent: cela piquait, c'était pointu, d'un joli blanc laiteux, un peu transparent: quelle découverte! Jeannette ne se sentait pas de joie.

Mais une découverte ne vaut que par le plaisir qu'on prend à la publier.

Christophe Colomb ne se fût peut-être guère soucié de l'Amérique, s'il eût dû la garder pour lui tout seul sans en parler à personne. Jeannette grillait donc de proclamer la dent de sa filleule; à ce moment Javotte entra.

« Si je le lui disais? pensait Jeannette.

— Bah! elle ne mérite pas de le savoir.

— Mais si, pour voir la mine qu'elle ferait.

— Bon! elle sera mécontente de ne pas l'avoir vue la première.

— Qui sait? Elle a l'air d'aimer la petite, elle aussi, et cela ne me coûterait pas grand'chose de lui faire plaisir.

— Et puis j'ai hâte de le dire à quelqu'un. »

Et la conclusion de ce petit dialogue entre les différents sentiments qui s'agitaient dans le cœur de Jeannette fut cette invitation adressée à sa sœur aînée :

« Viens donc voir ici, Javotte ; je crois que la petite a une dent qui ne tardera pas à percer.

— Ah ! voyons cela, » dit Javotte, flattée de cet appel à son expérience.

Elle vint, regarda, toucha, et, prenant un air d'importance :

« Qu'est-ce que tu dis, qu'elle ne tardera pas à percer ? Elle est percée, tout ce qu'il y a de plus percée ; tâte un peu : sens-tu la pointe ? Ah ! la chère petite, elle a sa première dent ! C'est pour cela qu'elle a tant pleuré toute cette semaine. Elle t'a fait passer de mauvaises nuits, ma pauvre Jeannette ; mais te voilà récompensée, n'est-ce pas ? ta petite a sa première dent ! »

Et dans son enthousiasme, Javotte, après avoir embrassé Jeanneton, embrassa aussi Jeannette qui se laissa faire et qui fut même étonnée de trouver du plaisir à lui rendre son baiser. Puis Javotte s'en alla répandre la grande nouvelle dans toute la ferme, et le père Gouarhé, la mère Gouarhé, les frères de Jeannette, le mari de Javotte et ses quatre enfants par rang d'âge vinrent, l'un après l'autre, féliciter Jeannette et tâter la petite pointe blanche que Javotte se vantait d'avoir découverte. Jeannette eut la générosité de ne pas la démentir. Puis, comme cette exhibition de sa dent finissait par ennuyer Jeanneton qui se mit à crier, Jeannette renvoya les gens à leurs affaires et s'occupa de consoler sa filleule. Et pendant qu'elle la berçait sur son cœur en lui fredonnant un vieux refrain (ce n'était pas l'air des couplets de Mlle Carmelinde), elle se mit à penser à Chloris, qui possédait de naissance quatre dents de

carton et qui n'en aurait jamais davantage. Elle sourit de pitié en même temps qu'elle rougissait de honte pour sa folie passée, et, appuyant ses lèvres sur la joue ronde de Jeanneton, elle murmura : « Je suis de l'avis du père, à présent; j'aime mieux cette poupée-là que l'autre. »





Adélaïde lui sauta au cou.

CHAPITRE XXII

Revirements progressifs, et changement de domicile.

Il n'est besoin d'apprendre à personne que la première dent de Jeanneton fut suivie d'un bon nombre d'autres, et que les éclats de rire qui réjouissaient tant sa marraine ne furent pas longtemps son unique langage. Les enfants de la campagne parlent ordinairement assez tard, parce qu'on ne s'occupe d'eux que pour leur donner ce qu'il leur faut et qu'on ne s'amuse pas à leur répéter des mots pour les leur apprendre; mais comme Jeannette avait sans cesse sa filleule sur les bras et qu'elle lui parlait toute la journée, la petite eut l'intelligence éveillée de très-bonne heure et parla aussitôt que les enfants de la ville. Et comme elle

n'était point alourdie par l'embonpoint qui empêche tant d'enfants de se mouvoir et de se tenir en équilibre, elle marcha longtemps avant d'avoir accompli sa première année. C'était plaisir de la voir trottiner, alerte et vive comme un petit oiseau, si mignonne et si délicate qu'elle semblait une vraie poupée. Jeannette la suivait des yeux en tremblant et s'élançait les bras ouverts dès qu'elle la voyait faire un faux pas. Mais Jeanneton n'était point douillette ni plaignarde ; s'il lui arrivait de tomber, elle se relevait en riant et disait : « A bas ! » Elle était l'idole de toute la ferme, et c'était justice, car elle n'avait ni caprices, ni humeur et ne refusait ses bonnes grâces à personne ; mais si elle consentait à recevoir les caresses de toute la famille et même à y répondre, ce n'était qu'à condition de ne pas perdre Jeannette de vue. Dès qu'elle ne la voyait plus, les coins de sa bouche s'abaissaient, ses yeux se mouillaient de larmes et sa petite poitrine se gonflait de gros soupirs jusqu'à ce qu'elle eût retrouvé « maman Nette », comme elle l'appelait. La pauvre petite entendait les autres enfants dire : « maman », elle avait retenu ce nom, et d'instinct elle le donnait à la personne de qui elle recevait le plus de soins et de caresses. Jeannette ne le refusait pas ; elle en était heureuse et elle mettait tout son orgueil « dans sa fille ». De ses anciens goûts de coquetterie, elle avait seulement retenu l'amour de la propreté, vertu trop rare à la campagne, et elle ne souffrait pas que Jeanneton eût le visage barbouillé et les mains noires de terre. Aussi la petite était-elle fraîche comme une rose et jolie à croquer.

Et Jeannette, était-elle jolie ? Oui et non. Les gens qui veulent voir sur une figure de jeune fille de belles joues rouges et rebondies, et c'est ordinairement le goût du village, ne la trouvaient point belle du tout. Car elle se fatiguait un peu plus qu'il n'aurait fallu, depuis qu'elle

s'était chargée de Jeanneton, et ses nuits ne la reposaient guère. Il est vrai que Javotte, depuis la journée mémorable de la première dent, avait cessé de taquiner sa sœur et de la traiter de fainéante; mais, justement parce qu'elle ne recevait plus de reproches injustes, Jeannette tenait à faire tout l'ouvrage qu'on lui donnait et à le faire bien, sans se demander s'il ne dépassait pas ses forces. Aussi était-elle un peu pâle et un peu maigre, ce qui la faisait paraître plus âgée qu'elle n'était. Mais aussi elle avait pris un air de douceur, de modestie, de raison, qui la rendait charmante pour ceux qui cherchaient dans une figure autre chose que de la jeunesse et de la fraîcheur. Si dans le village on n'était pas encore tout à fait revenu des préjugés qu'on avait eus contre elle, si on n'était pas encore arrivé à l'aimer, du moins on commençait à la respecter; et si elle avait voulu, le dimanche, se mêler aux groupes des jeunes filles qui devisaient sur la place ou qui s'en allaient cueillir la noisette dans les bois, aucune ne lui aurait tourné le dos. Mais elle n'essayait point : ses dimanches, comme les autres jours, appartenaient à Jeanneton.

Elle eut à subir, à l'automne, une épreuve qui lui fit grand'peur : les châtelains, qui n'étaient pas venus l'année précédente, arrivèrent et amenèrent encore cette fois nombreuse compagnie. Jeannette aurait voulu se creuser une taupinière et y disparaître (avec Jeanneton, s'entend) pendant tout le temps de leur séjour. Elle fut prise d'un serrement de cœur à lui couper la respiration, lorsque Lafleur vint de la part de Mme la baronne lui dire qu'on l'attendait au château. Il fallut bien obéir, et Jeannette s'en alla faire sa toilette et celle de Jeanneton. Pendant ce temps-là, Lafleur, curieux et sans gêne comme un valet de grande maison, s'informa de cette jolie petite fille et se fit conter toute l'histoire. Il l'écouta avec un grand intérêt, tout en

dégustant le cidre du père Gouarhé; et, enchanté de pouvoir apprendre quelque chose de nouveau à la domesticité du château, il repartit au plus vite pour Kerléonik.

Il en résulta que Jeannette, en arrivant toute tremblante dans la grande cour avec sa filleule dans ses bras, y trouva un groupe tout aussi nombreux que lors de sa dernière visite. Mais ce groupe ne l'accueillit point avec des quolibets ou des politesses dérisoires; on s'écarta pour lui faire place, en la regardant avec une bienveillance respectueuse. Margot, qui passait par là avec son tablier plein de grain qu'elle portait aux poules, s'approcha d'elle et lui fit compliment sur la jolie figure de sa filleule. Jeannette s'arrêta pour lui répondre; et aussitôt les autres domestiques s'approchèrent aussi et vinrent regarder l'enfant. On admira sa fraîcheur et sa gentillesse; on parla de la pauvre Gothon et de son mari Thomas, on plaignit leur fin malheureuse; une voix ajouta que « la petite ne se sentait pas d'être orpheline, puisque sa mère était si bien remplacée ». Cette voix trouva de nombreux échos, et tous félicitèrent Jeannette d'avoir si bien élevé Jeanneton, et Jeanneton d'avoir rencontré une petite maman si dévouée et si soigneuse. Jeannette rougissait de joie et d'orgueil; elle sentait qu'ils pensaient ce qu'ils disaient et qu'ils avaient raison de le penser.

Là-dessus, un rideau s'entr'ouvrit au premier étage, dans l'appartement d'Adélaïde, une jolie tête se montra et une petite main blanche frappa contre les vitres avec impatience. Jeannette leva la tête, reconnut la jeune baronne et s'enfuit vers le grand escalier, emportant sa filleule, qui, enchantée de l'accueil qu'elle avait reçu, envoyait en riant des baisers à ses admirateurs.

Adélaïde, malgré ses quinze ans passés, ne tenait pas plus à l'étiquette que quand elle en avait douze; et puis

elle avait dans l'âme un petit grain de curiosité, et elle était pressée de savoir ce que c'était que ce petit enfant dont elle n'avait jamais entendu parler. Jeannette la trouva donc qui l'attendait à la porte de son boudoir et qui lui sauta au cou tout comme autrefois; et puis ce fut une avalanche de paroles.

« Te voilà donc enfin! pourquoi n'es-tu pas venue plus tôt? tu attends que je t'envoie chercher, c'est vilain, cela! Comme tu as changé depuis deux ans! tu as l'air si raisonnable! et puis tu as trouvé une nouvelle manière d'être jolie : tu n'es plus ma bergère de la fête, ni ma sauvagesse du temps de la vipère. Où as-tu pris cette petite fille-là? elle n'est pas à toi, toujours, tu ne te serais pas mariée sans me prévenir. Elle est jolie comme un cœur, ta petite fille. Aime-t-elle les pastilles? Tiens, voilà ma boîte, donne-lui-en. Ah! ma petite Jeannette, que je suis aise de te voir! »

Jeannette, comme de juste, répondit à Adélaïde par l'histoire de Jeanneton. Elle ne dit pas ce qui la concernait particulièrement; elle raconta simplement que la pauvre Gothon lui avait légué son orpheline, à qui elle s'efforçait de remplacer sa mère. Elle parla d'une façon si touchante, que, quand elle eut fini, elle s'aperçut que deux larmes traçaient leurs sillons sur les joues de la jeune baronne, au grand dommage d'une petite mouche en forme de croissant que sa soubrette venait de lui poser au coin de la narine gauche, et que l'inondation menaçait d'emporter. Même Mlle Carmelinde, qui avait à peine levé la tête de dessus son livre pour répondre un : « bonjour, petite, » au salut de Jeannette, se laissa distraire des malheurs de la tendre Amaryllis et prêta, presque malgré elle, l'oreille au récit de la paysanne, et elle dit d'une voix attendrie : « Vous êtes une brave fille, Jeannette! » pendant



qu'Adélaïde embrassait derechef la marraine et la filleule.

Cette visite-là effaça l'impression de la première et réconcilia Jeannette avec le château. Elle ne put cependant y revenir, parce qu'elle eut tout autre chose à faire.

Le lendemain, elle filait sa quenouille devant la porte, pendant que Jeanneton s'amusait à tourmenter Cyrus, quand le père Penvraz parut au bout du sentier. Jeannette s'empressa d'aller au-devant de lui, de lui souhaiter la bienvenue et de l'inviter à entrer dans la maison et à se rafraîchir d'un coup de cidre doux : on venait de faire la pressée. Mais le père Penvraz était tout abattu et encore plus triste qu'à l'ordinaire. Il s'assit, accablé, sur le banc de pierre et raconta à Jeannette que sa pauvre femme était malade, et qu'il ne pouvait pas rester à la soigner parce qu'il avait trop à travailler aux champs.

« Si je reste auprès d'elle, dit-il, l'ouvrage ne se fera pas, les récoltes ne seront pas rentrées, et nous mourrons de faim cet hiver : on a déjà assez de peine à vivre. Mais cela me fait saigner le cœur, tout le temps que je travaille, de penser qu'elle n'a personne pour lui donner seulement une goutte d'eau et qu'elle est en danger de trépasser toute seule. Je venais donc voir si Gouarhé pourrait me prêter quelqu'une des servantes de la ferme pour rester avec Fanchon et la soigner un peu. »

Jeannette ressentit d'abord une grande joie, puis une grande peine de la demande du père Penvraz. Son premier mouvement avait été de s'offrir : elle aurait tant désiré être utile à la mère de Jean, lui rendre tous les soins d'une fille tendre et dévouée ! Mais en avait-elle le droit ? en était-elle digne ? et les deux vieillards consentiraient-ils à supporter la présence de celle qui avait causé leur malheur ? Ce fut donc bien timidement qu'elle répondit sans lever les

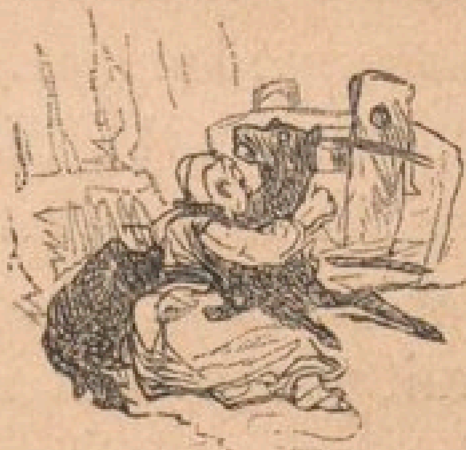
yeux, en continuant de tourner entre ses doigts la pointe de son fuseau :

« Si vous vouliez m'accepter, père Penvraz, je serais bien heureuse d'aller demeurer chez vous et soigner la bonne mère Fanchon ; Jeanneton n'est pas méchante, elle ne crie jamais, et elle la réjouirait par ses jolies petites mines et son gentil petit langage. Mais vous ne voudriez peut-être pas me souffrir auprès de vous, ni elle non plus... » Elle se tut ; elle avait l'air si triste, que le père Penvraz en fut touché. Il protesta que lui et sa femme lui avaient tout pardonné, qu'ils se rappelaient seulement que leur fils avait de l'amitié pour elle et que cela les rendrait tout disposés à l'aimer aussi. Jeannette embrassa le père Penvraz et s'en alla vite faire son paquet et celui de Jeanneton, en attendant le retour et le consentement de Pierre Gouarhé, qui ne pouvaient pas plus manquer l'un que l'autre.

En effet, Pierre Gouarhé rentra bientôt et il ne refusa pas de laisser Jeannette s'en aller soigner la malade. Mais on voyait que ce consentement lui coûtait beaucoup et qu'il regrettait Jeannette et Jeanneton ; il fallait qu'il tînt bien à obliger son parent pour les laisser partir. Les autres gens de la maison exprimèrent leurs regrets plus ouvertement que lui ; Javotte dit même bien haut qu'elle ne savait pas comment on ferait pour se passer d'elles.

Il y eut un troisième personnage qui quitta la ferme des Châtaigniers. Le bon Cyrus ne s'était pas complétement guéri de ses blessures ; elles avaient dégénéré en rhumatismes, comme il arrive souvent chez les humains, et il avait fallu lui donner un remplaçant dans la lande des Pierres-Longues. Il vivait à la maison, où il n'avait plus pour mission que d'aboyer après les gens de mauvaise mine et de servir de joujou à Jeanneton : deux emplois

dont il s'acquittait en conscience. Même il avait tellement l'habitude d'être tyrannisé par la petite fille, qu'il ne comprenait pas l'existence sans elle ; et quand il la vit partir avec Jeannette, il se leva pour partir aussi. « A la maison, Cyrus ! » lui dit le fermier en le repoussant. Cyrus obéit en gémissant : le paquet que portait Jeannette lui semblait suspect; il annonçait sûrement autre chose qu'une simple promenade. Le chien fit ses réflexions à part lui, et la conséquence de ces réflexions fut qu'il prit la clef des champs dès qu'il trouva une porte ouverte. Il s'en alla flairant et quêtant, et son nez le conduisit jusqu'à Kérentré, d'où il ne voulut plus partir. Après tout, pour le métier qu'il était capable de faire désormais, il était aussi bien là qu'ailleurs.





Adelaïde la reçut très-bien.

CHAPITRE XXIII

Où Adélaïde se donne une fête d'un nouveau genre.

La mère Penvraz fut très-contente de voir arriver Jeannette et Jeanneton, quoique la vue de cette jolie petite fille lui fît songer avec regret qu'elle avait espéré autrefois élever ses petits-enfants. Mais elle ne laissa pas voir son chagrin à Jeannette et elle la remercia tendrement d'avoir quitté sa famille et la gaîté qu'elle pouvait trouver aux Châtaigniers pour venir s'enfermer avec une vieille femme malade.

Jeannette s'installa tout de suite, comme si elle eût été la fille de la maison, et se mit au courant de l'ouvrage. Il ne manquait pas dans l'armoire de paquets de chanvre et

de lin ; mais, si on voulait en tirer quelque argent, il fallait d'abord en faire du fil ; les poules ne pondaient guère, les vaches ne donnaient presque pas de lait et le porc n'avait pas encore commencé à s'engraisser : les soins d'une bonne ménagère leur manquaient, la vieille Fanchon n'ayant plus que la force de se traîner de son lit à la cheminée pour faire la soupe de son homme. Le père Penvraz savait bien travailler la terre, mais les bêtes n'étaient pas son affaire, et il n'avait pas l'habitude de s'occuper d'elles et de donner à chacune ce qui lui convenait ; et puis il avait tant de besogne qu'il ne pouvait pas la bien faire. A cause de tout cela sa maison s'en allait à l'abandon et à la ruine, et sa terre nourrissait tout au plus sa femme et lui. Il faudrait bientôt payer la taille, la dîme, satisfaire les gens du roi et ceux de Monseigneur, payer le sel aux gens de la gabelle ; et si l'argent manquait, que deviendrait-on ? Ce n'était pas qu'il n'y eût des usuriers aux environs ; mais se mettre dans leurs mains, c'était encore ce qu'il y avait de pire : ces gens-là sont, pour le paysan, comme ces bêtes qu'on appelle vampires, qui s'attachent à leur morsure et sucent jusqu'à ce qu'elles ne trouvent plus une goutte de sang. Jeannette savait cela. Elle avait souvent, à la veillée, entendu parler de tel ou tel, que les usuriers avaient ruiné et poussé au désespoir, qui s'était fait faux-saunier, braconnier ou même voleur de grand chemin, et qui, finalement, s'en était allé ramer sur les galères du roi ou travailler dans ses arsenaux depuis qu'il n'y avait plus de galères ; mais l'un ne valait pas mieux que l'autre : le tout pour avoir emprunté vingt ou trente livres à quelqu'un de ces méchants prêteurs. Elle frémit donc en voyant en quel état se trouvaient les affaires des vieux Penvraz, et cela lui fit d'autant plus de peine que c'était sa faute ; car si Jean était resté au pays, lui qui avait de la

force et de l'adresse, il n'aurait pas laissé dépérir le bien de ses parents. C'était donc son devoir de remplacer Jean autant qu'elle pourrait; elle le comprit ainsi, et se mit résolûment à l'œuvre.

Elle commença par nettoyer et mettre tout en ordre, et, rien qu'à la voir faire, la mère Penvraz se trouvait déjà mieux; car c'est une grande peine pour une ménagère de voir sa maison en désarroi et de ne pouvoir quitter son lit pour rendre aux choses leur place et leur bonne mine. Et puis elle n'avait plus besoin de dire dix fois le jour à son mari : « Penvraz, as-tu fait sortir les poules? as-tu trait les vaches? as-tu donné du son au cochon? » Elle savait désormais que tout était fait et bien fait, et qu'elle pouvait se reposer tranquillement; et la tranquillité lui rendait tout doucement la santé.

Jeannette eut d'abord un peu d'ennui avec Jeanneton, qui avait l'habitude d'être toujours pendue à ses jupes et de l'occuper toute la journée; elle pleurait, se fâchait et menaçait sa marraine de ses petits poings, quand Jeannette refusait de quitter son ouvrage pour l'amuser et lui fabriquer des jouets; et Jeannette avait peur que son tapage ne fît du mal à la mère Penvraz. De plus, elle était très-mortifiée de voir sa filleule si méchante, après avoir assuré qu'elle ne criait jamais. Elle fut donc très-contente de voir arriver Cyrus, qui suffisait pour occuper Jeanneton. Et en y pensant, elle se dit que c'était fort heureux pour la petite qu'elle ne pût plus être à ses ordres du matin au soir : il était temps qu'elle apprît à se tirer d'affaire toute seule.

Tant que la mère Penvraz fut tout à fait malade et obligée de garder le lit, Jeannette ne put s'occuper que d'elle et se borna, en fait d'ouvrage, à soigner le ménage et les bêtes et à filer le chanvre et le lin. Quand la malade alla mieux et fut en état de rester seule, Jeannette s'en alla

aider le père Penvraz dans le jardin et aux champs, et le vieillard s'émerveillait de la voir si adroite et si forte. Le soir, à la clarté du feu, Jeannette mettait en écheveaux le fil qu'elle avait filé; d'une main elle déroulait son fuseau, de l'autre elle faisait tourner le dévidoir, qui jetait son ombre sur le mur jaune : les pointes du dévidoir semblaient s'y poursuivre et exécuter une ronde fantastique. C'était un moment de grande joie pour Jeanneton; elle essayait de saisir ces ombres fuyantes, elle étendait ses petites mains, les appliquait sur le mur... les pointes du dévidoir, avec leurs boules arrondies commes de petites têtes, semblaient se moquer d'elle et se faire un plaisir de lui échapper. « Elles dansent en rond, » disait la petite fille; et elle riait aux éclats et se mettait à danser aussi; ce mouvement et cette joie égayaient la vieille chaumière et ses habitants. Il venait un moment où sa vivacité s'apaisait; elle se frottait les yeux de ses deux poings et venait se blottir entre les genoux de Jeannette. Jeannette, laissant son dévidoir, la prenait, la déshabillait et la portait dans son berceau, à demi endormie, répétant, d'une voix qui s'éteignait, la prière que sa marraine lui dictait chaque soir : « Mon Dieu, ramenez-nous le pauvre Jean et faites qu'il ne soit pas blessé. » Les deux vieillards s'associaient dans leur cœur à la prière de l'innocente, et il leur semblait que Jean, rappelé par cette douce voix, ne pouvait manquer de revenir.

Ils se seraient trouvés assez heureux, n'eût été la tournée du collecteur des tailles, dont chaque jour les rapprochait; Jeannette avait beau compter combien elle pourrait tirer de sols, de liards et de deniers de ses œufs et de ses écheveaux de fil, elle n'arrivait pas à parfaire le nombre de livres qu'il lui fallait trouver. Il lui vint enfin une idée : son fil était très-fin et très-uni; si Mme la baronne voulait

bien le lui acheter pour en faire tisser de la toile? Elle pensa à cela une nuit, et, le lendemain matin, après avoir fini l'ouvrage de la maison, elle partit pour le château, chargée de Jeanneton et d'un écheveau de son fil.

Adélaïde la reçut très-bien.

« Ah! voilà Jeannette! J'ai cru que tu ne voulais plus me voir. Tu n'es plus à la ferme, à ce qu'on m'a dit; est-ce que tu es retournée à Saint-Luc? Qu'est-ce que tu portes là? »

Cette question ôtait à Jeannette l'embarras de commencer son discours. Elle montra son fil, conta à la jeune baronne ce qu'elle en désirait faire et sut l'intéresser aux vieux Penvraz. Adélaïde ne demandait pas mieux que de faire une bonne action. Seulement elle ne s'était jamais occupée d'acheter de la toile, à plus forte raison de la faire tisser.

« Qui est-ce qui pourrait donc s'occuper de cela? murmura-t-elle. Ah! Mme Levellec qui passe dans la cour! Vite, Marton, allez me chercher Mme Levellec! »

Mme Levellec trouva que mademoiselle lui faisait beaucoup d'honneur et gravit le grand escalier aussi vite que le lui permit son asthme; arrivée devant Adélaïde, elle ébaucha une profonde révérence que la jeune baronne ne lui laissa pas le temps de mener à bien. Elle lui mit l'écheveau entre les mains en lui disant avec impétuosité :

« Madame Levellec, vous voyez ce fil? Je veux qu'on m'en fasse de la toile; on peut la faire ici, n'est-ce pas?

— Un tisserand, souffla Jeannette.

— Voulez-vous vous charger de donner le fil à un tisserand? Je payerai ce qu'il faudra. »

Mme Levellec examinait le fil d'un air dégoûté.

« Quelle toile mademoiselle veut-elle qu'on lui fasse

avec ce fil? et qu'est-ce que mademoiselle compte faire de cette toile?

— Mais... je ne sais pas, moi!... de la toile pour... Au fait, qu'est-ce qu'on peut faire avec de la toile?

— Des draps, souffla de nouveau Jeannette.

— Des draps, répéta Adélaïde. Faites-moi faire de la toile avec le fil et des draps avec cette toile. »

Mme Levellec eut un sourire superbe.

« Mademoiselle ne pourrait se servir de draps pareils, dit-elle; tous les draps du château sont de fine toile de Hollande; mademoiselle se croirait couchée sur une râpe si elle avait ces draps-là dans son lit; les domestiques du château eux-mêmes n'en voudraient pas. Le fil est très-uni, je ne dis pas le contraire; c'est une bonne filandière qui l'a fait; mais ça n'est tout de même pas assez fin pour des gens de qualité. Ça ferait de bonnes chemises de paysans, voilà tout. »

Jeannette, triste et humiliée, baissait la tête.

« Comme c'est ennuyeux! dit Adélaïde. Ah! une idée. Madame Levellec, y a-t-il dans le village des enfants qui aient besoin de chemises? »

Malgré tout son respect pour l'héritière de Kerléonik, dame Levellec ne put s'empêcher de rire.

« S'il y en a, mademoiselle! Je parierais qu'on n'en trouverait pas dix qui aient seulement une chemise de rechange; les autres s'en passent le samedi pendant que leur mère la lave pour le dimanche.

— Très-bien! très-bien! »

Adélaïde était si contente de son idée qu'elle ne voyait pas ce qu'il y avait de triste dans la réponse de dame Levellec.

« Faites-moi tisser de la toile bien vite, et puis on en fera des chemises pour tous les enfants de Kerléonik. Il

doit bien y avoir des ouvrières, ici? Tu sais faire les chemises, toi, Jeannette?

— Sûrement, mademoiselle; je taille et je couds celles de Jeanneton.

— Eh bien, tu auras ta tâche comme les autres. Madame Levellec, je paierai le fil à Jeannette, je paierai la toile au tisserand, je paierai la façon des chemises aux ouvrières, et j'habillerai tous les enfants du pays. J'aime bien mieux cela que d'acheter des plumes pour ma coiffure ou une nouvelle garniture de robe. Dépêchez le tisserand; je voudrais voir déjà les piles de chemises. »

Ce fut ainsi qu'un caprice de bienfaisance, inspiré à Adélaïde par Jeannette, couvrit ceux qui étaient nus et sema la reconnaissance dans tous les cœurs d'un pauvre hameau. Le fil et l'ouvrage furent bien payés à Jeannette; et, pendant que toutes les filles du village s'évertuaient à coudre la toile des chemises, Adélaïde imagina une petite fête où elle les distribuerait, en y joignant des sabots, des culottes, des blouses et des cotillons. Toutes les aiguilles eurent de la besogne; le tailleur et la tailleuse ne surent où donner de la tête, et le sabotier eut une si bonne commande qu'il put payer cette année-là une dette qui pesait depuis plus de vingt ans sur sa pauvre vie. Et comme on sut que Jeannette était cause que cette pluie d'or se répandait sur les tenanciers de Kerléonik, on changea tout à fait d'avis sur elle et on la tint désormais en grande estime; elle aurait pu entendre ses louanges dans toutes les maisons, le soir de la fête de saint Nicolas, jour qu'Adélaïde avait choisi pour ses largesses. Tous les enfants des domaines de Kerléonik se décidèrent à grand'peine à se coucher ce soir-là, tant il



leur coûtait de se séparer de leurs beaux habits neufs; et ils les mirent soigneusement pliés au pied de leur pauvre grabat, pour les revoir le lendemain dès qu'ils ouvriraient les yeux. Ils firent de beaux rêves, comme des enfants qui ont fait un bon repas pour la première fois de leur vie. Disons, sauf respect, que le porc de Kérentré, convenablement engraissé par Jeannette, avait été acheté un bon prix par le maître d'hôtel de Kerléonik. C'était à lui qu'on devait le lard, les saucisses et les boudins de la fête, et les convives les avaient si bien appréciés qu'ils n'en avaient pas laissé miette. Dom pourceau n'avait sûrement pas été consulté; mais que voulez-vous! il faut toujours que quelqu'un paye les frais de la guerre.







La promenade en traineau sur le grand canal

CHAPITRE XXIV

Un coup d'œil à Versailles et un autre à Kérentré.

L'hiver était venu, et dame Levellec promenait de nouveau son trousseau de clefs avec un cliquetis de serpent à sonnettes dans les appartements déserts du château.

Le seigneur et sa famille étaient retournés à Versailles, et l'on savait que Mlle Adélaïde avait été présentée à Sa Majesté la Reine, qui l'avait accueillie le plus gracieusement du monde et l'avait admise à une promenade en traîneau sur le grand canal. On disait même (M. Lorhan savait cela par Lisette, qui écrivait quelquefois à Mme la régisseuse) que la reine avait donné à Mademoiselle, pour conduire son traîneau, un des plus aimables cavaliers de la

cour, le jeune marquis de Mello, qui s'était distingué sur mer dans plusieurs combats contre les Anglais, notamment dans la bataille malheureuse des Saintes, où l'amiral Rodney avait vaincu la flotte française et pris six vaisseaux et le comte de Grasse lui-même.

Le marquis avait été ramené en France grièvement blessé ; il était maintenant presque guéri, et attendait le départ du vaisseau sur lequel il devait reprendre son service. Le roi l'avait mandé à Versailles pour le complimenter lui-même sur sa belle conduite et lui remettre la croix de Saint-Louis, et la reine l'invitait à toutes ses parties de plaisir. Lisette disait que M. le marquis ne laissait perdre aucune occasion d'offrir la main à Mlle Adélaïde, et que de plus il était aux petits soins auprès de Mme la baronne, ce qui signifiait sûrement quelque chose. C'était bien dommage qu'un si gentil seigneur dût retourner à la guerre, d'où il ne reviendrait peut-être pas tout entier ; et Lisette souhaitait de tout son cœur que la paix fût faite avant le départ de M. le marquis.

La paix ! Jeannette se souciait peu des marquis ; mais il y a des balles, des boulets et des coups de sabre pour les soldats comme pour les officiers. Si la paix se faisait, Jean ne courrait plus de dangers et pourrait peut-être revenir au pays. Pourvu qu'il fût encore en vie !

Par un beau jour de la fin de février, Jeanneton et Cyrus jouaient devant la porte de la maison de Kérentré, pendant que Jeannette vaquait aux soins du ménage et que la mère Penvraz, assise sur la pierre du foyer, filait sa quenouille en réchauffant ses vieux os au maigre feu qui faisait bouillir la marmite. L'hiver avait été long et rude cette année-là ; le soleil faisait étinceler le givre des arbres, qu'il ne parvenait pas à faire fondre. Jeanneton s'amusait à enfoncer à grands coups de ses petits sabots la légère croûte durcie

qui recouvrait la neige; Cyrus la suivait pas à pas en remuant la queue, et de temps en temps, rajeuni par les éclats de rire de sa brebis, la seule qu'il eût désormais à conduire, il se couchait sur le dos, les quatre pattes en l'air, et se roulait dans la neige avec l'abandon d'un chien adolescent. Jeanneton alors riait de plus belle, et, se jetant sur Cyrus, essayait de le couvrir de la neige qu'elle ramassait avec ses petites mains. Mais le chien se relevait d'un bond comme pour lui faire pièce et l'éclaboussait en se secouant vigoureusement, puis s'enfuyait à quelques pas, et s'arrêtait ensuite pour l'attendre.

Ils étaient arrivés ainsi à quelque distance de la maison, dans un chemin creux qui s'en allait rejoindre la grande route. Tout à coup Jeanneton s'arrêta dans ses jeux; un homme venait d'apparaître au tournant du chemin, et la petite fille effrayée se rapprocha de Cyrus comme pour se mettre sous sa protection. Le chien se redressa sur ses quatre pattes, le poil hérissé, montrant ses dents blanches d'une façon qui disait clairement à l'intrus : « Ne t'avise pas de toucher à ma brebis ; j'ai été chien de berger, et je n'ai pas encore oublié mon ancien métier. »

L'homme n'avait pourtant pas l'air méchant ni redoutable; il marchait affaissé comme quelqu'un de très-las, et s'arrêtait de temps en temps pour regarder autour de lui. On aurait dit un mendiant, car ses vêtements étaient en haillons; pourtant il ne portait point de besace sur son épaule, comme font les pauvres qui s'en vont de maison en maison, demandant du pain aux ménagères. Quand il fut à quelques pas de Jeanneton, celle-ci cessa d'avoir peur de lui; elle pensa qu'il devait sûrement être très-malheureux, et qu'il devait avoir grand froid, puisqu'on voyait sa peau à travers les trous de ses vêtements. Elle s'avança résolûment vers lui, et, lui tendant un

morceau de pain qu'elle avait commencé à grignoter :

« Tiens, pauvre homme, lui dit-elle, mange mon pain ! »

Le pauvre homme la regarda, et les larmes lui vinrent aux yeux. Il prit le pain sans rien dire, et sa main trembla en touchant celle de Jeanneton.

« Viens te chauffer à la maison, lui dit-elle.

— A la maison ! Dans quelle maison, ma bonne petite ?

— A la maison du père Penvraz ; c'est ma maison à présent.

— A toi ? Comment t'appelles-tu, petite ?

— Jeanneton, pour vous servir. » Et en employant cette formule cérémonieuse dans laquelle elle cessait de tutoyer l'étranger, Jeanneton lui fit une belle révérence.

« Et à qui es-tu, Jeanneton ?

— A maman Jeannette ! » répondit l'enfant, qui croyait que Jeannette était connue de tout l'univers.

Le pauvre voyageur devint tout pâle, et s'appuya sur son bâton comme s'il eût eu peur de tomber. A ce moment, Cyrus, qui s'était rapproché et qui le regardait en le flairant depuis qu'il causait avec Jeanneton, sauta sur lui en poussant des cris de joie, et se mit à lécher ses mains, à se frotter contre lui, à lui poser ses pattes sur les épaules ; et le voyageur lui rendit ses caresses, avec plus d'attendrissement que de gaieté.

« Cyrus, mon bon Cyrus ! tu m'as reconnu ! disait-il. Tu m'as vu si souvent avec Jeannette ! Est-ce qu'elle est ici, Jeannette ? »

Cyrus comprit probablement, car il se mit à trotter du côté de la maison, en retournant la tête à chaque instant, comme pour dire au voyageur : « Viens-tu ? c'est par ici. Est-ce que tu ne reconnais pas le chemin ? »

Oh ! il le reconnaissait bien, le pauvre exilé qui revenait après une si longue absence ; et s'il ne marchait pas plus



Il prit le pain sans rien dire.

vite, c'est que les sentiments qui s'agitaient dans son cœur rendaient ses pas chancelants.

Son pays, ses champs, sa chère maison, quelle joie de revoir tout cela! Mais cette joie, devait-il s'y abandonner?

Qu'allait-il trouver, dans cette maison dont il voyait fumer le toit entre les arbres dépouillés par l'hiver?

Son père, sa mère, étaient-ils là? Étaient-ils vivants seulement? Et Jeannette, y était-elle? comment, pourquoi? L'enfant avait dit :

« Màman Jeannette. »

Était-elle donc mariée, et cette maison était-elle devenue la sienne et celle de son mari? Le pauvre Jean n'osait s'approcher, et il s'arrêta à quelques pas de la porte.

A ce moment Jeannette parut sur le seuil; elle venait voir ce que devenait Jeanneton, dont elle n'entendait plus les rires joyeux.

Elle vit le voyageur, fit quelques pas vers lui, le regarda au visage..., et elle n'hésita pas.

Oubliant tout le passé, ne sentant que le bonheur de retrouver celui qu'elle avait tant pleuré, elle se jeta dans ses bras avec un cri perçant, et l'embrassa comme une sœur embrasse un frère qu'elle a cru perdu.

Jean la serra sur son cœur en pleurant de joie, et Cyrus se mit de la partie, en sautant autour d'eux et en souhaitant dans son langage la bienvenue au voyageur, pendant que Jeanneton, qui n'y comprenait rien, les regardait ébahie.

Ce fut bien autre chose quand la mère Penvraz, qui, attirée par le cri de Jeannette, s'était levée et était venue en s'appuyant aux murs, voir de quoi il s'agissait, arriva auprès d'eux et reconnut son fils. Et pour compléter la

réunion, le père Penvraz revint des champs, car l'heure du dîner approchait.

Seulement personne, excepté Jeanneton, ne fit honneur au repas ; tous les autres, même Cyrus, avaient ce jour-là bien autre chose à faire que de manger.





Des bateaux ennemis ont tiré sur nous.

CHAPITRE XXV

Odyssée de Jean Penvraz.

Les gens trop heureux, comme les gens trop malheureux, ne trouvent rien à dire du tout : on aurait entendu une souris courir dans la chambre où la famille Penvraz se trouvait réunie. Jeanneton elle-même, voyant tous les autres silencieux, n'osait pas parler, et faisait une petite moue comme si elle allait pleurer. Jean s'était assis entre son père et sa mère, et chacun d'eux avait pris une de ses mains et la serrait avec ravissement; ils étaient tous les trois trop heureux pour être gais. Jeannette allait de la cheminée à la table et de la table à la cheminée pour

servir les convives, et tout le temps elle regardait Jean à la dérobée. Comme il était changé! On eût dit qu'il était parti depuis quinze ans : il était si ridé, si maigre et si pâle, et ses yeux, si vifs autrefois, semblaient avoir tant de peine à s'ouvrir!

A mesure que Jeannette le regardait, la joie s'effaçait peu à peu de son cœur, et faisait place à la pitié et à l'inquiétude. Fallait-il qu'il eût souffert sur les vaisseaux du roi! Le soldat, son camarade, l'avait dit : on ne renvoyait les hommes que quand ils ne pouvaient plus servir; Jean rapportait ses deux bras et ses deux jambes : pourquoi donc lui avait-on rendu sa liberté? le jugeait-on tellement malade qu'on le renvoyait chez lui pour y mourir? « Si c'est cela, ce sera toujours moi qui l'aurai tué, » se dit la pauvre Jeannette, et de nouveau l'angoisse lui serra le cœur.

Les deux vieillards, eux, n'avaient plus de bien bons yeux, et ils ne remarquaient pas le changement de leur fils; ils étaient tout à la joie de le revoir.

Quand Jeannette eut lavé les écuelles et la marmite, elle vint s'asseoir auprès du feu et prit Jeanneton pour la déshabiller. La petite fille se laissa faire en silence, sans rire et sans jouer comme de coutume; elle regardait Jean avec défiance, et elle finit par dire tout bas à Jeannette en le lui montrant du doigt : « Est-ce qu'il t'a fait du chagrin, le vilain homme? »

Jeannette secoua la tête et embrassa Jeanneton, qui, un peu rassurée, s'agenouilla pour dire sa prière. Elle commençait :

« Mon Dieu, faites revenir le pauvre Jean, » lorsque sa marraine l'arrêta.

« Il est revenu, ma mignonne! le bon Dieu nous l'a rendu! Ne dis plus cette prière-là; dis maintenant, tous

les jours de ta vie : « Mon Dieu, merci de nous avoir rendu notre Jean.

Jeanneton commençait à comprendre. Elle répéta les paroles de sa marraine ; puis, prenant un air fin :

« Je sais bien qui c'est, moi, le pauvre Jean ! le voilà ! »

Elle montrait Jean du bout de son doigt ; et comme il lui souriait, elle s'enhardit et se jeta à son cou. Jean lui rendit ses caresses, et ils furent bientôt si bons amis qu'elle voulut être portée par lui dans son berceau. Là seulement elle détacha ses bras du cou du jeune homme ; le sommeil la prenait, et elle ferma les yeux en murmurant : « Bonsoir, pauvre Jean ! »

Jean revint s'asseoir près de l'âtre, et il commença à retrouver la parole. Il s'informa de la santé des deux vieillards, qui lui paraissaient bien cassés.

« Nous avons eu nos mauvais jours, dit le père, mais c'est passé à présent.

— Près de cinq ans sans te revoir ! Nous avons eu une fois de tes nouvelles, mais il y a longtemps de cela, et tu aurais bien pu mourir depuis, dans toutes ces terribles batailles.

— C'est Jeannette qui a vu un de tes camarades, et qui est venue de Saint-Luc pour nous en porter la nouvelle.

— Cette bonne Jeannette ! Sans elle nous serions morts dix fois. Tout allait mal pour nous : tout a été bien depuis qu'elle est venue ici pour me soigner.

— C'est vrai, mon Jean, ta mère était bien malade ; c'est Jeannette qui l'a remise en santé.

— La maison était en désarroi, elle l'a remise en ordre.

— Sans elle nous n'aurions jamais pu payer nos taxes.

— Elle a travaillé pour nous comme notre propre fille ne l'aurait pas fait ; et si douce, si tendre, si patiente ! un véritable ange du paradis ! »

Jean écoutait l'éloge de Jeannette avec une joie mêlée de regret. Elle était donc devenue telle qu'il l'aurait voulue dans le temps où elle devait être sa femme ! et il avait eu raison de continuer à avoir de l'amitié pour elle, malgré sa folie passagère. A présent elle était digne de toute son affection et de toute sa confiance ; oui, mais n'était-elle pas la femme d'un autre ? Où donc était son mari, et comment avait-il pu consentir à se séparer ainsi de sa femme et de son enfant ? Peut-être que lui aussi habitait ordinairement Kérentré, qu'il avait remplacé les vieux Penvraz dans leur ferme et qu'il les gardait chez lui par charité ? Ou bien Jeannette serait-elle veuve ? Oh ! alors, combien Jean serait heureux de la protéger, de travailler pour elle, de devenir le père de cette chère petite qui de sa voix innocente priait Dieu pour « le pauvre Jean ! » Il ne fallait qu'une question pour éclairer le jeune homme ; cette question, il ne se sentit pas le courage de la faire ce soir-là : il n'était pas pressé de perdre son espérance.

Jeannette avait fini de ranger le ménage et de préparer le lit de Jean dans une ancienne petite tourelle où il couchait autrefois. Elle vint s'asseoir, elle aussi, près du foyer, et tout en faisant tourner son fuseau elle raconta à Jean comment elle avait su qu'il était encore en vie. Le récit de l'invalide était exact : c'était bien comme il l'avait dit que Jean était devenu soldat. Jean ne revint pas là-dessus et ne donna pas de nouveaux détails ; s'il avait parlé de son chagrin, Jeannette aurait pu prendre cela pour un reproche.

Une fois incorporé dans un régiment (et comme il était Breton, on l'avait employé sur la flotte), il n'avait plus songé à s'échapper : on l'avait prévenu tout de suite qu'on fusillait ou qu'on pendait les déserteurs. Or Jean ne tenait pas à sa peau plus qu'un honnête homme ne doit y tenir,

et un coup de mousquet ennemi ne lui faisait pas peur ; mais des balles françaises ! une corde ! il y avait de quoi faire reculer. Plus tard, tout en continuant à regretter la ferme et son cher pays, il avait compris l'honneur et accepté le devoir militaire, et il était devenu un bon soldat. Il raconta ses campagnes, et le vieux Penvraz, quoiqu'il n'eût jamais été au service, s'anima à l'idée de ces grands vaisseaux chargés d'hommes, qui se choquaient au milieu de la fumée et de l'odeur de la poudre. La mère Penvraz levait les mains au ciel, et ne comprenait pas pourquoi on tuait des gens qui ne vous avaient jamais fait de mal ; et elle disait :

« Seigneur ! est-ce heureux que je n'aie pas su comment ça se faisait, la guerre sur mer ! j'en serais morte de peur, rien que d'y penser ! Ah ! mon pauvre Jean ! comment as-tu fait pour échapper à cette boucherie ? »

Jean avait servi d'abord sur la *Belle-Poule*, et il raconta à ses parents le combat de la *Belle-Poule* et de l'*Aréthuse*, la bataille d'Ouessant et celle des îles Sorlingues.

« Après cela, dit-il, j'ai été débarqué, rembarqué, envoyé du côté de la Hollande, et ensuite en Amérique. Cette fois-là, c'était M. le comte de Grasse qui était notre lieutenant général. Il avait vingt-deux vaisseaux sous ses ordres : on n'a jamais vu une plus belle flotte ; et nous escortions un convoi, c'est-à-dire une quantité de bâtiments du commerce qui portaient en Amérique des armes et des habillements. Il paraît que les Américains sont d'anciens Anglais qui ont quitté leur pays il y a longtemps, parce que le roi de ce temps-là les tourmentait. Ils avaient continué à lui payer des impôts et à lui obéir en bien des choses ; mais il est venu un autre roi qui a voulu leur tirer trop d'argent, et alors ils ont déclaré qu'ils voulaient faire un pays à part ; du moins, c'est ce que le quartier-maître

Ravajou, qui est au service depuis vingt ans, a raconté devant moi aux hommes de quart. Alors, comme les Anglais sont nos ennemis, naturellement nous avons été pour les Américains, et nous leur avons fourni des fusils, des armes et tout ce qu'il leur fallait. Nous nous sommes joliment battus pour eux, nous autres, la flotte de M. le comte de Grasse ; pas sur mer seulement, mais encore sur terre, car on nous a débarqués tout exprès pour les aider à prendre une ville où était le plus grand général des Anglais. Ensuite on nous a rembarqués, c'est-à-dire ceux qui n'avaient pas été tués ni blessés ; et nous avons encore pris des îles aux Anglais. Seulement, ç'a été la fin de notre chance. Il y a eu une grande bataille, auprès d'un tas de petites îles qu'on appelle les Saintes ; je ne les prendrai pas pour patronnes, ces saintes-là. Jamais on n'a vu une rage pareille ; c'était à faire frémir, si on avait eu le temps d'y penser, tous ces hommes qui tombaient à chaque bordée de l'ennemi. On marchait dessus, et comme ils gênaient, on les jetait à la mer : il ne faut pas songer à être enterré en terre sainte, quand on meurt sur un bateau.

— Ah ! Seigneur ! s'écria la mère Penvraz en joignant les mains.

— Oui, c'est terrible, reprit Jean ; et le pire, c'est qu'on avait beau faire de notre côté, c'étaient les Anglais qui l'emportaient, et il était clair que nous perdions la bataille.

— Alors, mon Dieu ! pourquoi continuer à se faire tuer ? demanda la vieille femme.

— Et le drapeau, donc ! Vois-tu, mère, tu ne peux pas comprendre ce que c'est que le drapeau : c'est comme l'image du pays, qu'on emporte avec soi, et on l'aime comme on aime sa famille et la Bretagne. Ce jour-là, j'ai vu tomber des camarades que j'aimais bien, et je n'ai pas pris

le temps de les pleurer ; mais quand j'ai entendu : « Amenez le pavillon » et que je l'ai vu descendre, notre beau drapeau de France, alors ça m'a porté un coup dans le cœur, et j'ai pleuré !

— Je comprends ça, moi ! » murmura le vieux Penvraz.

Jeannette ne dit rien, mais elle pressa la main de Jean; il la regarda et vit qu'elle avait les yeux humides.

« Oui, le drapeau est tombé, reprit-il au bout d'un instant; les Anglais nous avaient déjà pris cinq vaisseaux, le nôtre était le sixième, et comme notre chef était dessus, la bataille a été finie. Les Anglais nous ont fait passer sur leurs vaisseaux pour nous garder ; tous, depuis le lieutenant général jusqu'aux mousses, nous étions prisonniers !

— Et on vous a mis en prison? s'écria le père Penvraz.

— Oui, une drôle de prison. On nous a amenés en Angleterre, et là on nous a enfermés dans de vieux vaisseaux qui ne peuvent plus servir, et qui n'ont plus ni mâts ni cordages : on les appelle des pontons. Nous étions bien malheureux là-dedans ! empilés les uns sur les autres, pas d'air, presque nus, à peine de quoi manger... Il est vrai que si nous manquions de place au commencement, nous en avons bientôt eu assez, à cause des maladies qui se sont mises parmi nous : tous les matins les gardiens qui venaient nous visiter avaient des morts à emporter...

— Et votre général, l'avait-on mis avec vous? demanda la mère Fanchon.

— Oh ! non; les grands officiers, on leur fait donner leur parole de ne pas se sauver, et on les laisse libres dans une ville. M. le comte de Grasse se promenait donc comme il voulait, avec son uniforme français. Les mauvais sujets de la ville le suivaient en l'insultant et en lui jetant des pierres; ils l'appelaient, dans leur langue, chien de Français. C'était lâche, car ce n'était pas de sa faute s'il

était prisonnier : il s'était assez bien battu ! Lui, un jour, il a fait une drôle de chose. Il s'est retourné, et il a dit à celui des mauvais drôles qui était le plus près de lui : « Veux-tu té tairé ! » Il faut dire que M. le comte de Grasse a une drôle de manière de parler, parce qu'il est de la Provence, et qu'il est grand et fort, comme je ne connais personne dans le village d'aussi grand et d'aussi fort. Il passait à ce moment-là un tombereau où on ramassait toute la boue et toutes les saletés des rues : c'était épais comme de la bouillie, et noir ! Voilà M. le comte de Grasse qui répète au mauvais drôle : « Veux-tu té tairé ! » et l'autre qui continue à l'appeler chien de Français. « Ah ! tu né veux pas té tairé ! » dit le lieutenant général. Et d'une main, comme ça, il l'empoigne par le col de son habit, il l'enlève comme un poupon de deux jours, et il le trempe dans le tombereau jusqu'au cou, et même un peu la figure aussi. L'autre gigottait, criait : « Lâchez-moi ! ôtez-moi de là ! — Tu vas té tairé, alors ! » lui dit M. le comte, et il le remet par terre. Il s'est secoué comme un chien mouillé, et tout le monde s'écartait de lui. Il a voulu faire le méchant ; mais les Anglais qui étaient là n'ont pas pris son parti ; ils lui ont dit que c'était bien fait, et ils ont crié hourra ! pour M. le comte de Grasse et l'ont reconduit comme en triomphe à son hôtel. C'est vrai, cette histoire-là ; ce sont nos gardiens qui nous l'ont dite, et ils ne l'auraient pas inventée, bien sûr.

— Est-il encore chez les Anglais, ton général? dit le père Penvraz.

— Bien sûr, puisqu'il avait donné sa parole d'y rester. Moi, on ne me l'avait pas demandée, aussi je me suis sauvé...

— Sauvé ! comment as-tu fait?

— Ah ! voilà ! ça n'a pas été facile. Nous étions six,



Nous avons sauté à la mer.

décidés à nous échapper ensemble, et nous avons bien calculé notre affaire. La nuit de Noël, les Anglais passent leur temps à boire et à manger jusqu'à ce qu'ils n'en puissent plus : ils finissent par dormir comme des taupes; c'est ce moment-là que nous avons choisi. Notre ponton n'était pas bien loin de la terre; nous avons attendu la moitié de la nuit, et quand nous avons pensé que nos gardiens avaient assez bu pour ne s'apercevoir de rien, nous avons défoncé un sabord, qui est une espèce de fenêtre, sur le côté des vaisseaux, par où l'on fait passer la gueule d'un canon; et nous avons sauté à la mer. La sentinelle se promenait de l'autre côté du ponton, elle n'a rien vu, et nous avons pu gagner la terre en nageant.

— Mais c'était la terre des Anglais? interrompit Jeannette.

— Justement : c'était là le mauvais. Il ne fallait pas rencontrer de gens, ils nous auraient fait remettre en prison. Nous avons cherché, tout le long de la côte, s'il n'y aurait pas une barque vide que nous pourrions prendre. Il ne la fallait pas trop petite, pour traverser la mer; il ne la fallait pas trop grande non plus, parce que nous n'avions que deux marins parmi nous, et encore l'un de ceux-là était un mousse de quatorze ans. Les autres étaient des soldats comme moi, bons pour se battre, mais pas pour conduire un bateau. Enfin nous avons trouvé une barque avec ses agrès, et personne dedans : ses maîtres fêtaient Noël quelque part. Nous nous sommes embarqués, tout mouillés, avec chacun un morceau de pain pour toute provision, et nous avons tâché de gagner la côte de France. J'ai bien cru que nous n'y arriverions jamais. Notre mate-



lot ne savait pas par où il fallait aller : il était du Midi, et ne connaissait pas beaucoup le pays du côté de l'Angleterre. Nous avons rencontré des bateaux ennemis qui ont tiré sur nous et qui ont touché deux de nos compagnons; nous avons manqué mourir de faim et de soif. Enfin un matin, au lever du soleil, nous avons vu la terre tout près de nous, et nous sommes venus y échouer notre bateau. Seulement, nous ne savions pas où nous étions, et nous avions grand'peur de nous retrouver chez les Anglais. Il n'y avait personne là, qu'une chèvre qui broutait entre les pierres : le mousse a couru la chercher pour la traire dans les écopes du bateau.

» Je crois que son lait nous a sauvé la vie, car nous ne pouvions plus nous soutenir. Nous n'avions pas fini, quand une vieille femme est arrivée, tout en colère : la chèvre était à elle, et elle nous injuriait, Dieu sait comme! mais c'était dans notre langue, ça valait mieux que des compliments en anglais.

» Nous lui avons conté notre histoire, et sa colère est tombée tout d'un coup ; elle nous a emmenés chez elle, elle nous a donné à manger, elle nous a fait coucher dans sa grange : jamais je n'ai si bien dormi. Le lendemain nous nous sommes séparés, pour tâcher de rejoindre chacun notre régiment ou notre bateau ; mais quand j'ai su que j'étais en Bretagne, j'ai voulu vous embrasser avant tout.



» J'ai demandé le chemin de Kerléonik, et je suis venu à pied en mendiant sur la route. J'avais le cœur bien inquiet : est-ce qu'on sait ce qu'on retrouvera, quand on revient à sa maison au bout de près de cinq ans! »

Pauvre Jean! il pensait, en disant cela, qu'il ne savait pas même encore si Jeannette était fille, femme ou veuve; et il n'en sut pas davantage ce soir-là, car le coq se mit à chanter. La mère Penvraz se leva alors, en déclarant que ce coq-là ne chantait que vers le minuit, et qu'il était bien temps d'envoyer Jean se reposer.





La maison se trouva trop petite.

CHAPITRE XXVI

Où l'on pourrait croire que le conte est fini.

Si le coq de minuit avait trouvé les gens de Kérentré encore réunis sous la cheminée, le coq qui chante à l'aube trouva Jeannette déjà levée, s'occupant des soins du ménage. Elle travaillait activement, en tâchant de ne pas faire de bruit; mais elle avait grand'peine à s'empêcher de fredonner toutes ses chansons, tant elle se sentait le cœur gai. « Jean est revenu! Jean est revenu ! » entendait-elle dans les battements du vieux coucou, dans les mugissements des vaches renfermées dans l'étable, dans le bruissement du vent à travers les arbres dépouillés. « Jean est

revenu ! il est vivant, il n'a perdu ni bras ni jambes, et il paraît avoir toujours le même cœur ! » Il semblait à Jeannette que les dernières années n'étaient qu'un mauvais rêve, et qu'elles n'avaient jamais existé.

On heurta tout doucement à la porte, et Jeannette, au lieu de crier : *« Entrez ! » ce qui aurait pu réveiller les deux* vieillards, alla ouvrir la porte. Jean entra, et Jeannette, pour le coup, put se croire rajeunie de cinq ans ; car ce n'était plus le misérable de la veille, avec ses haillons, sa barbe longue et ses cheveux réunis en queue. Il avait défait sa queue et peigné ses cheveux blonds ; il s'était rasé, et la veste et le bragou-bras des Bretons avaient remplacé les guenilles du prisonnier. Seulement il y flottait à l'aise, et l'on voyait qu'il avait bien maigri depuis qu'il ne les portait plus. N'importe : au premier coup d'œil, c'était presque le Jean d'autrefois. Jeannette, joyeuse, lui sourit ; et mettant un doigt sur ses lèvres en lui montrant le lit où dormaient ses parents, elle le prit par la main et l'emmena dehors. Le soleil n'était pas levé, mais le ciel était déjà clair, les étoiles s'effaçaient l'une après l'autre, et sur la terre on commençait à distinguer les formes des objets les plus rapprochés, tandis que les autres étaient encore noyés dans la brume du matin. Jean n'était pas frileux, ni Jeannette non plus ; ils s'assirent sur le banc de pierre et se mirent à causer. Il y avait une question que Jean brûlait de faire à sa cousine, et c'est pourquoi il ne la lui fit pas ; il commença par la remercier d'être venue soigner ses parents. Il avait bien souvent pensé à leur solitude, à leur vieillesse, et s'était demandé comment ils feraient pour vivre sans lui ; il s'attendait à les retrouver manquant de tout et perdus de dettes, et il voulut savoir comment Jeannette avait fait pour maintenir leurs affaires en bon état. Elle le raconta simplement, sans vanterie ni fausse humilité. Quand elle

en vint à parler de Mlle Adélaïde, elle vit Jean qui faisait une mine longue; elle continua pourtant, et conta toute l'histoire du fil et de la toile, et du bien qui en était sorti pour tous les enfants des vassaux de Monseigneur et même pour leurs parents. Jean redevint de bonne humeur, et pensa à part lui : « A la bonne heure, voilà qui vaut un peu mieux que les mascarades et les comédies de l'ancien temps; » mais il ne le dit pas.

A ce moment-là, on frappa sur la vitre d'une lucarne placée juste derrière le banc; Jean et Jeannette se retournèrent, et aperçurent la petite tête ébouriffée de Jeanneton qui riait. Jeannette se leva.

« Allons, dit-elle, voilà ma petite qui est réveillée, il faut que j'aille l'habiller; et puis il sera temps de traire les vaches et de leur donner à manger, et aux autres bêtes aussi. Va voir si ton père et ta mère sont levés; je suis sûr que ça leur fera grand plaisir de te revoir dans tes habits du pays. Moi, j'ai de l'ouvrage, il ne faut plus que je m'amuse. »

Elle rentra dans la maison; les vieux Penvraz se montrèrent bientôt, et après quelques instants passés à se réjouir et à remercier Dieu, chacun se mit à son travail. Jean n'avait pas oublié son métier de campagnard, et il ne laissa presque rien à faire à son père. La mère Penvraz, qui ne pouvait plus se remuer beaucoup, s'était installée dehors avec son rouet, malgré la froidure, pour voir Jean fendre du bois, porter de l'eau, aller de l'étable à la grange, réparer les outils, boucher les trous du toit; ses yeux et son cœur allaient de lui à Jeannette, et elle renouait, elle aussi, la chaîne interrompue du passé. Quand Jeannette vint la prévenir que le repas était prêt, et qu'elle avait fait un dîner de fête, elle se leva aussi vite qu'elle put, en disant :

« C'est bon, ma fille; dépêchons-nous de manger, pour

que nos hommes aillent ensuite aux Châtaigniers annoncer le retour de Jean. »

Ils n'eurent pas besoin d'y aller; Pierre Gouarhé arriva comme ils mangeaient encore. Il venait d'entendre dire qu'on avait vu la veille au soir un homme de mauvaise mine tout près de Kérentré, et il accourait, craignant qu'il ne fût arrivé quelque chose à sa fille et aux vieux Penvraz; il avait même amené son valet de ferme pour lui prêter main-forte au besoin. On peut juger de sa joie quand il sut que l'homme de mauvaise mine était Jean lui-même. Il resta à Kérentré pour voir à son aise le revenant, et renvoya son valet annoncer la bonne nouvelle à la ferme.

Ce ne furent pas les gens de la ferme qui l'apprirent les premiers. Simon, le valet de Pierre Gouarhé, était de ces gens qui n'aiment pas à mettre la lumière sous le boisseau; et, après tout, pourquoi l'y aurait-il mise, et quel mal y avait-il à ce que toutes les âmes vivantes de Kerléonik et des environs sussent que Jean Penvraz était revenu au pays? Donc Simon le dit à tous les pâtres, à tous les vachers, à tous les laboureurs, à toutes les bergères, à toutes les commères et à tous les mendiants qu'il rencontra sur son chemin, et comme chacun de ceux-là le répéta à un bon nombre d'autres, il s'ensuivit que la maison de Kérentré se trouva bientôt trop petite pour contenir les visiteurs. Tous voulaient savoir, d'abord, si la nouvelle était vraie; et puis, voir Jean; et puis, lui entendre raconter son histoire. Ceux qui l'avaient entendue se chargeaient de la répéter; si bien que, vers le soir, il y en avait déjà une douzaine de versions, dont la moins extraordinaire portait que Jean Penvraz et ses compagnons étaient venus à la nage d'Angleterre en Bretagne, en se reposant de temps en temps sur le dos d'un gros poisson très-complaisant qui les suivait tout exprès pour leur porter secours.

Pendant ce temps-là, Jeannette regardait Jean, et, la première joie du retour passée, elle se sentait reprise par l'inquiétude. Elle le voyait au grand jour maintenant, et non plus à la lueur du feu ou à la clarté grise du matin, et elle le trouvait encore plus changé que la veille. Était-ce seulement la fatigue, étaient-ce les misères de cette affreuse prison d'où il sortait qui avaient ainsi amaigri son corps et ridé son visage, ou bien était-il malade, et n'allait-il pas mourir, à présent qu'il pourrait être heureux? Une autre pensée tourmentait Jeannette. Jean était encore soldat pour plus d'une année, et il avait parlé, pour lui et ses compagnons, de rejoindre chacun son bateau ou son régiment : la guerre durait encore, et il avait bien des fois le temps d'être tué en un an, surtout épuisé comme il l'était. La pauvre fille avait le cœur tout serré.

Vers le soir, la maison se désemplit peu à peu, et les Penvraz finirent par se retrouver seuls chez eux. Jean paraissait las et fit peu d'honneur au souper. Il n'était pas pressé d'aller se coucher, et il s'assit dans la cheminée pour se reposer un peu avant de gagner son lit. Les deux vieillards furent bientôt endormis, et Jeannette, qui déshabillait sa filleule, s'inquiéta de la figure fatiguée de son cousin et lui demanda s'il n'avait besoin de rien.

« Je n'ai besoin de rien, ma bonne Jeannette, que de te voir un peu ; il est venu tant de monde ici aujourd'hui que j'en suis tout ahuri; la tête me tourne et je ne sais plus où j'en suis. Je n'ai pas pu causer avec toi de toute la journée. »

Jeannette vint s'asseoir vis-à-vis de lui; et il chercha comment il pourrait tourner ce qu'il avait à lui demander; mais comme il ne trouva point, il pensa que cela viendrait à la suite d'autre chose.

« Je voudrais bien savoir, dit-il, ce que la bonne Gothon et son mari Thomas sont devenus. Sont-ils encore chez ton

père? Peut-être qu'ils étaient restés à garder la maison pendant que les autres venaient ici? J'aurai beaucoup de plaisir à les revoir, et j'irai demain tout exprès aux Châtaigniers, bien sûr.

— Ils sont morts tous les deux le même jour, mon pauvre Jean, répondit tristement Jeannette : il y avait tout juste un an qu'ils étaient mariés. Ç'a été un grand malheur, et un grand chagrin pour toute la famille. Et leur pauvre petite fille, qui ne connaîtra jamais ses parents! On dit que je la caresse trop, que je l'élève trop doucement et que cela lui fera paraître la vie plus dure par la suite; mais je ne peux pas faire autrement : pauvre mignonne! il faut bien tâcher de lui rendre ce qu'elle a perdu. »

Jean commençait à comprendre.

« Leur petite fille ! où est-elle? demanda-t-il.

— La voilà ! » dit Jeannette en montrant Jeanneton qui s'était endormie.

Jean ne dit rien; mais il s'élança de son banc et vint tomber à genoux près de l'enfant qu'il couvrit de baisers.

« Ne la réveille donc pas, Jean ! » dit Jeannette en riant.

Jeanneton ouvrit les yeux, sourit en reconnaissant le jeune homme et retomba dans son sommeil.

« C'est l'enfant de Gothon! dit Jean, qui tira un banc près de Jeannette et vint s'y installer. Et c'est toi qui l'élèves, ma bonne Jeannette ! tu as fait bien jeune le métier de mère de famille. Tu ne m'avais pas dit cela! Comment est-ce donc arrivé? »

Jeannette raconta tout, sans se ménager; elle dit comment Gothon mourante lui avait légué sa fille; elle répéta à Jean les paroles du curé le jour du baptême de Jeanneton; elle avoua sa folie, ses rêves ambitieux; elle conta même, en rougissant, son humiliation et son désespoir le jour où elle avait compris son erreur. Elle ajouta que ce

n'était pas même cela qui l'avait corrigée, parce que, faute de prendre le chagrin par le bon côté, elle était devenue de jour en jour plus indolente, plus irritée, plus à charge aux autres et à elle-même.

« C'est Jeanneton qui m'a sauvée, dit-elle enfin. J'avais la tête et le cœur tout remplis de méchantes idées; du moment que j'ai eu cette petite dans les bras, je ne sais pas comment cela s'est fait, mais je n'ai plus pensé qu'à elle et j'ai eu envie de devenir bonne. Tu vois bien que je ne pourrai jamais assez l'aimer, la pauvre chérie. »

Jean fit signe qu'elle avait raison; puis il resta un moment la tête penchée, regardant le feu.

« Jeannette, dit-il ensuite d'une voix qui tâchait d'être résolue, te rappelles-tu ce que je t'ai dit dans la lande des Pierres-Longues, la dernière fois que nous nous sommes vus?

— Oui, répondit Jeannette tout bas, sans le regarder.

— Et si je te faisais aujourd'hui la même demande, consentirais-tu à me faire une autre réponse? Si tu voulais, Jeannette, Jeanneton aurait un père et une mère, et Gothon s'en réjouirait en paradis. Veux-tu redevenir ma fiancée comme autrefois, dis?

— Si tu m'en trouves digne, Jean, je ferai tout mon possible pour te rendre aussi heureux que je t'ai rendu malheureux. Je n'espérais pas tant de toi... je ne demandais que ton pardon.

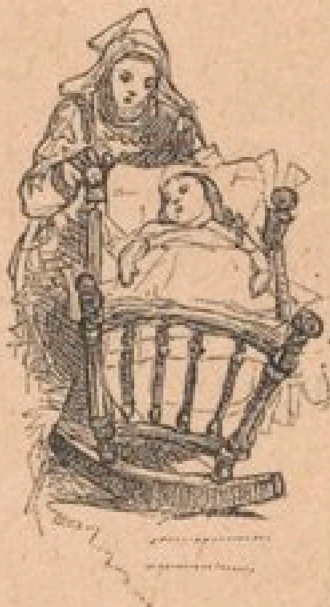
— Pardon! c'est un vilain mot, Jeannette; ne parlons jamais de pardon. J'ai eu des torts, moi aussi; j'ai voulu faire le maître avec toi, et ce n'est pas le moyen de se faire aimer. Je crois que je vaux un peu mieux que dans ce temps-là : nous n'aurons pas de peine à nous entendre. »

Jeannette lui tendit la main; puis elle se leva doucement.

« Bonsoir, Jean, lui dit-elle; tu es fatigué, et il faut que j'aille coucher ma poupée. Tu ne sais pas? à la maison, ils l'appellent la poupée de Jeannette; elle ne ressemble pas à l'autre...

— Et c'est cette poupée-là qui a défait l'ouvrage de l'ancienne et qui m'a rendu ma petite femme? Je l'aimerai, Jeannette, quand ça ne serait que par reconnaissance. Bonsoir, ma Jeannette! bonsoir, ma petite fille! »

Jean embrassa de nouveau l'enfant endormie; et les deux fiancés se séparèrent.





Jeannette se dressa devant l'escorte.

CHAPITRE XXVII

Du Capitole à la roche Tarpéienne

Le lendemain, Jean, malgré la joie de son cœur, se sentit faible et alangui; et quand Jeannette toucha sa main, elle fut effrayée de la trouver si chaude.

« Mon Dieu, Jean, qu'as-tu donc? lui demanda-t-elle, tout inquiète. On dirait que tu as la fièvre? Est-ce que tu es malade?

— Je crois bien que oui; je vois tout trouble et j'ai de la peine à me tenir. C'est un reste de fatigue, j'ai eu tant de mal ces derniers temps! Je serai guéri demain bien sûr. Je voulais partir aujourd'hui, mais je crois que je ne pourrai pas... j'attendrai à demain.

16

— Partir ! Pourquoi partir ! Où veux-tu aller ?

— Mais, à la ville, pour savoir où est mon régiment, et sur quel bateau il faut que j'aille m'embarquer pour le rejoindre. Je suis encore soldat, ma pauvre Jeannette ! et si je ne retournais pas à l'armée, on m'arrêterait comme déserteur. Mais sois tranquille : il faut du temps pour retourner aux endroits où l'on se bat, et on parlait déjà d la paix quand j'ai été pris. On la fera peut-être bientôt, e alors on renverra chez eux les soldats qui ont presque fini leur temps : ne t'inquiète pas, ma Jeannette. »

La journée s'écoula et Jean n'alla pas mieux ; la nuit redoubla sa fièvre, et loin d'être en état de partir le lendemain, il n'était même pas capable de se lever et il ne reconnaissait plus personne. La fièvre et le délire durèrent toute une semaine, au bout de laquelle il retrouva sa connaissance ; et quelques jours après il put se lever et, appuyé sur l'épaule de Jeannette, faire quelques pas devant la porte. Les deux familles se réjouissaient et faisaient les plus beaux projets. Jean irait, dès qu'il serait guéri, déclarer son retour à ses chefs ; mais en même temps M. le curé ferait une belle lettre à M. le baron, pour le prier de demander qu'on ne renvoyât pas Jean en Amérique et qu'on lui fît finir son temps dans un port de Bretagne. Et si la paix était près de se faire, comme M. Lorhan l'avait entendu dire la dernière fois qu'il était allé à la ville, Jean aurait son congé définitif et on pourrait faire la noce.

On était au Mardi-Gras ; Jeannette, la poêle à la main, faisait cuire des crêpes de blé noir que Jeanneton portait au vieux Penvraz et à « papa Jean », comme il aimait qu'elle l'appelât d'avance. Les convives commençaient à y mordre ; Jean badinait avec la petite fille, lorsque tout à coup un pas précipité s'approcha et on frappa vivement à la porte. Jeannette ouvrit.

« Jean ! cache-toi ! cria le petit Mathieu qui accourait hors d'haleine. La maréchaussée ! »

Jean devint pâle comme un mort. Il regarda autour de lui, instinctivement, comme pour chercher une cachette ; mais aussitôt il secoua la tête.

« C'est inutile ! dit-il. Ils fouilleraient partout ! Ils jetteraient la maison à bas !

— Par où viennent-ils ? dit Jeannette à l'enfant.

— Par la gand'route et le chemin du Vieux-Moulin : ils seront ici dans un instant.

— Fuis, Jean ! fuis vite ! Voilà ta veste, voilà du pain, voilà de l'argent (et elle réunissait vivement, sans perdre la tête, tout ce qui lui était nécessaire). Prends la traverse, glisse-toi dans le taillis, tu ne les rencontreras pas et tu auras le temps d'arriver à la ville avant eux et d'aller te déclarer : comme cela on ne t'arrêtera pas. Je me charge de leur faire croire que tu es caché ici pour les retarder. Sauve-toi ! »



Elle parlait avec résolution, et Jean comprit qu'elle lui offrait la seule chance de salut qui lui restât.

« Je pars, amuse-les, » dit-il à Jeannette ; et il regarda au dehors pour voir si le passage était encore libre. Hélas ! il était trop tard ! Les gens du roi paraissaient au bout du sentier par où Jean était arrivé, prisonnier échappé des pontons anglais. En un clin d'œil la maison fut cernée ; et l'exempt de la maréchaussée, frappant à la porte, somma les habitants, de par le roi, de lui livrer la personne de Jean Penvraz, soldat accusé du crime de désertion.

Ce fut Jean qui ouvrit.

« Me voici, monsieur l'exempt, dit-il d'un air résigné.

Je me suis échappé des pontons anglais à la nage et en bateau, et j'ai voulu embrasser mes parents avant de retourner à la guerre. Je comptais rejoindre mon drapeau tout de suite après, la maladie m'a cloué ici; je devais partir demain sans être bien guéri, et vous voilà ! Que la volonté de Dieu soit faite ! »

Il embrassa sa mère, son père et Jeannette, et tendit ses mains aux menottes.

A cette vue, la mère Penvraz, qui était demeurée muette et comme pétrifiée, éclata en sanglots.

« Mon fils ! mon pauvre enfant ! mon dernier enfant ! Monsieur l'officier, c'est vrai, ce qu'il vous a dit ! c'est la maladie qui l'a retenu : il voulait partir, il était seulement venu pour nous embrasser une seule pauvre fois ! En cinq ans, monsieur l'officier, nous n'avions eu qu'une fois de ses nouvelles ! Le roi n'a pas besoin de lui ; s'il était resté en prison chez les Anglais, son régiment se serait bien passé de lui : et il s'est sauvé de prison tout exprès pour retourner à son régiment. Ayez pitié de lui, monsieur l'officier ! Ayez pitié de moi ! »

L'exempt fit comme beaucoup de gens auraient fait à sa place : il fut brutal pour cacher qu'il était ému.

« Tout cela ne sert à rien, dit-il d'un ton bourru. Otez-vous de là, la vieille ; et toi, mon garçon, marche ! »

Et il le poussa dehors. Jean se laissa faire ; il tourna seulement la tête en passant le seuil, pour revoir d'un dernier regard tous ceux qu'il aimait. Son père et sa mère, accablés, sanglotaient en se tordant les mains, et Jeanneton jetait des cris aigus. Jeannette n'était pas là.

« J'aurais voulu lui dire adieu avant de m'en aller mourir, » se dit le pauvre garçon ; et dans le fond de son cœur il accusait presque Jeannette d'indifférence.

Il se trompait. Au bout du sentier, à la place où on ces-

sait de voir la maison, Jeannette se dressa tout à coup devant son escorte, et, saluant respectueusement l'exempt :

« Pardonnez-moi, s'il vous plaît, monsieur l'officier... c'est comme déserteur qu'on l'arrête ? »

L'exempt, touché du courage de cette jeune fille qui ne pleurait pas, quoiqu'elle tremblât de tous ses membres, et qui était venue l'attendre là pour l'interroger loin des vieux parents, n'osa pas la repousser. Il n'osait guère lui répondre non plus, et il hocha la tête en signe d'adhésion. Jeannette comprit.

« Et... les déserteurs..., est-ce vrai qu'ils sont fusillés ?

— Déserteur en temps de guerre... c'est grave, ma pauvre enfant, » dit l'exempt avec pitié.

Jeannette se redressa.

« Il n'a pas déserté, monsieur l'officier, il est innocent ! on ne peut pas faire mourir un innocent ! le roi ne le voudrait pas ! Jean expliquera ses raisons, et on verra bien qu'il n'est pas un déserteur ! »

L'exempt secoua la tête.

« Le conseil de guerre n'écoute pas les raisons, dit-il ; quand un homme est trouvé loin de son régiment en temps de guerre, on l'appelle un déserteur, et on ne peut pas acquitter un déserteur. S'il était revenu de lui-même, à la bonne heure ; mais voilà quinze jours qu'il est chez vous ; les bavards de votre village l'ont dit à tort et à travers, l'autorité a été prévenue, et une fois l'ordre d'arrestation parti, il est trop tard. Vous parliez du roi tout à l'heure, le roi peut faire grâce à un condamné, mais il ne pourrait pas empêcher de condamner un déserteur. »

Jeannette réfléchissait.

« Quand sera-t-il jugé ? demanda-t-elle.

— Pas tout de suite : on ramasse en ce moment des déserteurs de tous les côtés, et on les met ensemble en

attendant que le conseil se réunisse. Ce ne sera pas avant quinze jours, peut-être vingt; et si vous connaissez des seigneurs qui soient puissants, *ils* vous feront peut-être obtenir la permission de le revoir, avant...

— Merci, monsieur l'officier ; soyez bon pour mon pauvre Jean... A revoir, mon cher Jean, et compte sur moi ! »

Une heure après, Jeannette entrait à la ferme des Châtaigniers, portant Jeanneton dans ses bras.

« Mon père, ma mère, dit-elle, il est arrivé un grand malheur à Kérentré ! Donnez-moi, s'il vous plaît, votre bénédiction, et votre permission pour m'en aller en voyage. Jean est arrêté comme déserteur, et les déserteurs sont fusillés. Il n'y a que le roi qui puisse accorder sa grâce : je vais trouver le roi pour qu'il m'accorde la grâce de Jean ! »

Tous les Gouarhé étaient consternés. La mère Agathe se lamentait, Javotte embrassait Jeannette en pleurant ; les jeunes gens avaient des visages sombres et parlaient tout bas de rattraper la maréchaussée pour lui enlever Jean ; et les enfants pleuraient de voir le chagrin de leurs parents.

Pierre Gouarhé entoura sa fille de ses deux bras, la baisa au front, et, la serrant contre sa poitrine :

« Jeannette, lui dit-il d'une voix grave, tu es une bonne fille ! Que Dieu te bénisse et te protége, car tu mérites de réussir. Mais tu n'iras pas seule. Écoutez-moi, vous tous : Je remets à mon fils aîné, ici présent, le gouvernement de la maison et le commandement de la famille. Obéissez-lui comme à moi-même : je vais avec Jeannette trouver le roi ! »

La mère Agathe essaya en vain de prouver à sa fille et à son mari que Paris devait être à plus de mille lieues et qu'ils n'y arriveraient jamais ; que le roi était gardé par de très-méchants soldats qui perçaient de leurs grandes piques quiconque cherchait à s'approcher de Sa Majesté, et que

d'ailleurs Jean ne pouvait pas être mis à mort, puisqu'il n'avait jamais fait de mal à personne. Pierre Gouarhé n'admit point ses raisons, et il chargea Javotte de faire un paquet de ses habits de fête et de ceux de Jeannette : il savait qu'il faut être bien mis pour se présenter chez le roi. Puis il ordonna à Simon de seller deux chevaux ; il enfourcha l'un et prit Jeannette en croupe et Jeanneton sur le devant de la selle. Simon les accompagna, emportant leurs paquets sur l'autre cheval.



Pierre Gouarhé ne savait non plus que Jeannette le chemin à prendre pour aller trouver le roi; mais il savait que Monseigneur, quand il s'en retournait à la cour, avait l'habitude de coucher le soir à Gremigny, qui était à douze lieues de Kerléonik. Pierre Gouarhé se rendait à Grémigny : une fois là, les voyageurs trouveraient bien à se faire indiquer leur route.





Le voyage commençait bien.

CHAPITRE XXVIII

De Kerléonik à Versailles.

Ni Pierre Gouarhé ni sa fille ne savaient au juste combien il y avait de lieues entre Kerléonik et Versailles : une centaine, à peu près ; il fallait les faire, arriver jusqu'au roi, obtenir du roi la grâce de Jean et la lui rapporter, tout cela en quinze jours ! Le fermier calculait le temps et désespérait en lui-même de réussir. S'il eût été un seigneur, ou seulement un riche bourgeois, il aurait pu aller en carrosse et faire une vingtaine de lieues par jour, en changeant de chevaux ; mais Pierre Gouarhé n'était qu'un pauvre homme, et le seul moyen de transport qu'il eût à sa disposition était celui que le bon Dieu donne gratuitement à tout homme

venant en ce monde, à savoir une paire de jambes. Il ne craignait pas qu'elles lui manquassent, il avait assez l'habitude de s'en servir, et Jeannette aussi était bonne marcheuse. Quant à Jeanneton, lorsqu'elle serait lasse, on la porterait : la petite n'était pas lourde. Seulement les gens ne peuvent pas marcher aussi vite que les chevaux : voilà ce qui inquiétait Pierre Gouarhé.

Pour Jeannette, elle avait la foi, et son courage ne chancelait pas. Si Jean était mis à mort, innocent comme il l'était, il mourrait donc de la main de Jeannette, puisque sans elle il n'aurait jamais été fait soldat ! Ce n'était pas possible ! Dieu ne le permettrait pas ! Jeannette n'avait pas mérité cette horrible punition ; elle avait racheté ses fautes, elle le sentait, et elle se sentait digne d'obtenir la grâce de Jean. Elle aurait voulu marcher sans s'arrêter ; et quand son père eut fait mettre à l'écurie, dans l'auberge de Grémigny, les chevaux que Simon devait remmener le lendemain matin, elle prit son paquet d'une main et Jeanneton de l'autre pour repartir ; elle croyait qu'ils allaient dès ce soir-là continuer leur voyage à pied. Mais Pierre Gouarhé lui dit qu'il fallait se reposer la nuit, et ménager ses forces pour pouvoir aller jusqu'au bout. Il la força de souper, quoiqu'elle n'eût pas faim ; puis avant d'aller dormir dans l'écurie à côté des chevaux, car il n'avait voulu payer de lit que pour Jeannette et sa filleule, il s'en alla à la recherche du magister. Grémigny était un endroit important, qui devait avoir une école, et un magister devait être un homme savant, capable de le renseigner sur le chemin qu'il devait prendre.

Le magister n'était pas très-savant, mais c'était un brave homme, et il avait un fils sous les drapeaux. Il ne demanda pas mieux que d'obliger Pierre Gouarhé.

« Suivez demain matin le chemin de l'autre côté du vil-

lage jusqu'à Moutier, lui dit-il : c'est à cinq lieues d'ici. Vous irez chez mon frère le forgeron, pour qui je vais vous donner un mot d'écrit : je lui ai appris à lire. Il vous recevra bien, et vous fera conduire par la traverse jusqu'au bourg de Tallec, où vous trouverez la grand'route ; cela vous aura fait gagner un bon bout de chemin. La femme de mon frère a ses parents à Tallec, elle vous adressera chez eux, je vais lui marquer cela dans ma lettre, et ils ne refuseront pas de vous être utiles. »

Pierre Gouarhé remercia le bon magister et attendit sa lettre, qui fut longue à écrire : il est vrai qu'elle était d'une si belle écriture ! Il alla ensuite dormir quelques heures et fut debout au chant du coq. Il alla querir Jeannette qui était déjà prête, paya sa dépense et partit en recommandant à Simon de reconduire promptement les chevaux ; on en avait besoin à la ferme, et Pierre Gouarhé n'osait pas les emmener plus loin.

Il faisait encore nuit noire, et la terre gelée craquait sous les pieds des voyageurs. Comme Jeanneton n'était qu'à moitié réveillée, Jeannette l'enveloppa dans sa mante et la porta dans ses bras ; et la petite, chaudement abritée, ne tarda pas à se rendormir.

Elle se réveilla à l'aube, comme l'alouette, aussi vive et aussi gaie qu'elle. Elle parut d'abord un peu étonnée de se trouver portée par Pierre Gouarhé, car elle ne s'était point aperçue qu'il l'eût prise pour soulager Jeannette ; mais elle demanda bientôt à monter à califourchon sur ses épaules, et se fit donner une petite branche de genêt pour fouetter son cheval « tout doucement, pour rire, sans lui faire de mal, parce que c'était un bon dada ». Ensuite elle voulut marcher, et s'amusa de tout en route, babillant, gazouillant, faisant cent questions avant d'attendre une réponse, et rendant sans le savoir à ses compagnons le service de les

distraire de leurs pensées. Elle commençait à être un peu lasse, lorsqu'on arriva à Moutier. Pierre Gouarhé n'eut pas de peine à trouver la forge de Clément Mauriac, le frère du magister : on entendait ses marteaux d'assez loin. Clément Mauriac reçut fort bien les hôtes que lui envoyait son frère, et leur fit partager le repas de sa famille. Quand ils se furent assez reposés, il leur donna pour les conduire à Tallec son apprenti, qui fut bien joyeux de s'en aller courir les champs, au lieu de faire marcher le soufflet de la forge. Et ils arrivèrent à Tallec avant la tombée de la nuit.

Là encore ils trouvèrent de bonnes gens. La femme du forgeron avait chargé le petit apprenti de recommander les voyageurs à son père de sa part ; et non-seulement on leur donna à souper et à coucher, mais on les fit monter le lendemain matin sur une charrette qui s'en allait porter du foin à un aubergiste de la ville. De cette façon, s'ils n'allaient guère plus vite qu'à pied, du moins ils ne se fatiguaient pas.

Le voyage commençait bien. Mais la bonne chance ne peut pas toujours durer, et pendant les journées suivantes nos voyageurs ne trouvèrent pas la moindre occasion d'épargner leur temps et leurs jambes. Ils avaient peur de ne pas aller assez vite et de ne pas se rapprocher de Versailles ; ils demandaient sans cesse à combien de lieues ils en étaient : tantôt les gens ne le savaient pas, tantôt ils leur faisaient des réponses qui n'étaient pas claires, si bien que les pauvres pèlerins croyaient parfois avoir perdu leur chemin et s'éloigner du but au lieu de s'en approcher, et que le chagrin les fatiguait encore plus que la marche.

Il vint un moment où Jeannette épuisée, les pieds en sang, se laissa tomber, à la fin du jour, sur la route où elle marchait depuis le matin sans avoir trouvé une maison. Elle avait donné à Jeanneton son dernier morceau de pain,

et s'en allait d'inanition et de lassitude. Pierre Gouarhé essaya d'enlever sa fille dans ses bras et de marcher ainsi (il avait déjà l'enfant sur ses épaules). Mais il avait eu beau serrer bien fort, pour s'empêcher de sentir la faim, la ceinture de laine qui lui faisait trois fois le tour du corps, cela ne lui avait rien mis dans l'estomac, et il était à bout de forces. Il fit quelques centaines de pas, et fut obligé de s'arrêter.

« Parrain, disait Jeanneton en gémissant, j'ai faim ! Il fait froid ici ; est-ce que nous n'allons pas entrer dans une maison pour nous coucher ? Je voudrais bien dormir ! »

La nuit venait. Pierre Gouarhé coucha sa fille sur le côté de la route, et monta sur un arbre, absolument comme le Petit-Poucet, pour regarder au loin s'il n'apercevrait pas quelque toit ou quelque lumière. Il ne vit rien et redescendit tristement. Jeannette était toujours évanouie. Le pauvre homme se mit à genoux et se pencha vers elle, essayant de la réchauffer de son haleine et de ses larmes qui coulaient sur le visage de la jeune fille. Jeanneton poussait des cris perçants.

« O mon Dieu ! s'écria Pierre Gouarhé, j'ai fait tout ce que j'ai pu ; vous qui êtes tout-puissant, aidez-nous, ou bien ces enfants vont mourir là cette nuit ! »

Jeanneton cessa tout à coup ses plaintes.

« Parrain ! le follet ! le follet qui vient là-bas ! » dit-elle d'une voix effrayée.

Ce n'était point un feu follet, cette lumière qui brillait sur la route. D'abord, le follet est capricieux, il va à droite, à gauche, en zigzag, il est en arrière de vous, et puis il se trouve en avant, il n'y a pas moyen de le suivre dans sa course ; au lieu que cette lumière-là marchait tout tranquillement et tout droit ; et puis le follet est silencieux, et la lumière que signalait la petite fille était

accompagnée d'un bruit cadencé facile à reconnaître.

« Une lanterne ! un cheval ! s'écria le fermier. Reste là, Jeanneton; vois-tu, le bon Dieu m'a entendu. »

Il s'élança vers le cheval. Celui qui le montait s'arrêta, effrayé sans doute, car il dit d'une voix peu assurée :

« Passez votre chemin, l'homme, je n'ai ni or ni argent; je ne suis qu'un pauvre prêtre et je viens de visiter des malades dans la campagne. Passez votre chemin, vous ne trouverez rien sur moi.

— Ah ! monsieur le curé, ayez pitié de ma pauvre fille qui est là étendue comme morte. C'est la faim, c'est la fatigue, monsieur le curé, et le froid, et le chagrin. Dites-moi où il y a une maison pour que je tâche de l'y porter. »

Le curé présenta sa lanterne devant le visage de Pierre Gouarhé, et trouvant qu'il avait affaire à une honnête figure, il lui dit :

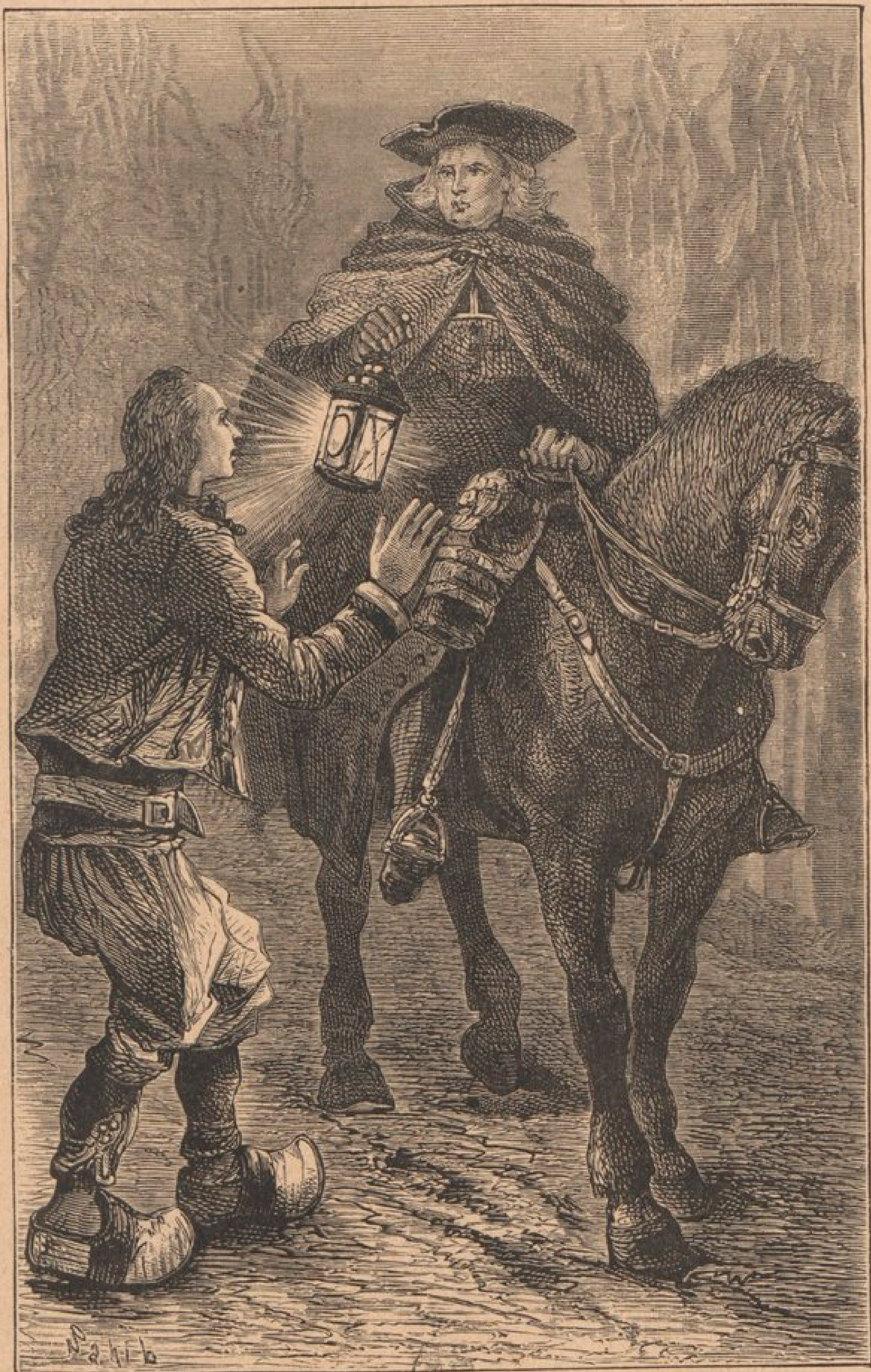
« C'est différent... Où est-elle, votre fille ? Prenez Cocotte par la bride, et conduisez-nous. Je suis un peu médecin... Voyons cela ! »

Il mit pied à terre auprès de Jeannette, et la regarda à la clarté de sa lanterne.

« La faim, dites-vous ? Attendez : nous avons ici ce qu'il lui faut. Tout doux, Cocotte, tout doux; ne sois pas si pressée de rentrer à l'écurie, ma fille ! »

Il chercha dans ses bougettes, et en tira un gobelet, du pain blanc, et un flacon où il restait encore un peu de vin. Il trempa un morceau de mie de pain dans le vin, et le pressa contre les lèvres de Jeannette. Jeannette fit comme un enfant qui tette tout en dormant; elle suça, et aspira quelques gouttes de vin. Le curé recommença, et au bout d'un instant la jeune fille ouvrit les yeux.

« Là ! ça va mieux, n'est-ce pas, mon enfant? lui dit le curé en lui souriant pour l'encourager. Mettez-vous sur



Passez votre chemin, l'homme.

votre séant, vous serez plus à votre aise. Mangez un peu de pain... Ah! vous le donnez à la petite? elle a faim, elle aussi? En voilà d'autre, et votre père en aura sa part. C'est dommage qu'il ne me reste pas plus de vin; mais nous en trouverons d'autre chez moi. Pouvez-vous vous relever, à présent? Ça ne va pas fort, n'est-ce pas? Attendez! Vous, l'homme, mettez-la sur Cocotte avec l'enfant; nous irons à pied, nous autres : il n'y a plus qu'une petite demi-lieue à faire. Là! hue, Cocotte! »

On trouvera peut-être étonnant que le curé de Saint-Loup, joli bourg du Haut-Perche, emportât des provisions de pain blanc et de vin pour s'en aller visiter ses pauvres ouailles de la campagne dans leurs misérables taudis. C'était une précaution de dame Gertrude, sa gouvernante, qui prétendait que M. le curé avait l'estomac très-délicat, et qu'il ne s'arrangeait pas de boire de l'eau ou du mauvais cidre et de manger du pain noir. M. le curé la laissait faire, et ne rapportait jamais qu'une très-petite partie de ses provisions; mais ce n'était pas lui qui y avait touché. Chez les paysans qui n'étaient pas trop misérables, il partageait leur repas tel qu'il était, pour ne pas les humilier; et il laissait son pain et son vin chez les vieillards ou les malades, pour les réconforter, en riant à part lui de l'opinion de dame Gertrude sur la délicatesse de son estomac.

Qui fut bien étonnée, plus étonnée que contente, quand elle vit revenir son maître à pied et Cocotte chargée d'une femme et d'un enfant, ce fut dame Gertrude. « Voilà encore monsieur le curé qui a ramassé des mendiants, » grommela-t-elle en ouvrant la porte. Mais elle n'eut pas le temps de faire des questions.

« Vite, Gertrude, un bon feu, de la soupe chaude, quelque chose à manger; voilà deux pauvres enfants qui

périssaient de faim et de froid sur la route. Vous mettrez des draps blancs dans le lit des voyageurs : dépêchez-vous. Entrez, mes amis, je vais conduire Cocotte à l'écurie ; elle a faim aussi, la pauvre bête ! »

Gertrude conduisit les hôtes de son maître dans la salle basse, où le feu était allumé, et resta là, les regardant du coin de l'œil avec un air soupçonneux. Mais dame Gertrude était loin d'avoir un cœur de rocher, et la figure souffrante de Jeannette l'attendrit bien vite. Elle regarda Jeanneton, qui sautait de joie en étendant ses petites mains devant la flamme brillante, et elle ne put s'empêcher de dire tout haut : « La jolie petite fille ! »

« Oh ! que c'est bon, maman Jeannette ! viens te chauffer ! dit l'enfant.

— C'est à vous, cette petite-là ? elle est bien grande pour une si jeune mère !

— Non, ce n'est pas ma fille ; sa mère me l'a donnée en mourant, et je l'ai élevée.

— Ah ! vous êtes une bonne fille, vraiment ! » dit dame Gertrude d'une voix radoucie. Là-dessus le curé revint, et la gouvernante s'en alla chercher le souper. Elle eut soin de laisser les portes ouvertes pendant ses allées et venues, pour entendre ce qui se dirait dans la salle ; car elle pensait bien que les voyageurs raconteraient à M. le curé pourquoi ils se trouvaient à cette heure mourant de faim sur la grand'route.

En effet, quand le curé vit ses hôtes bien réconfortés, il s'informa discrètement du motif de leur voyage, non par curiosité, mais pour voir s'il ne pourrait pas leur être utile. Et quand Jeannette eut fini son récit, on entendit à la porte ouverte quelqu'un qui se mouchait bruyamment : c'était dame Gertrude qui pleurait à chaudes larmes.

Cette nuit-là, Jeannette et sa filleule dormirent dans un

bon lit ; et le lendemain matin elles partirent bien reposées, commodément assises sur le dos de Cocotte, que Pierre Gouarhé devait laisser le soir chez le curé de Beaulieu, ami du curé de Saint-Loup, qui avait donné aux voyageurs une lettre de recommandation pour lui. Ils n'étaient plus qu'à quarante lieues de Versailles ; mais il y avait six jours qu'ils étaient en route.

Le curé de Beaulieu les fit encore avancer dans leur voyage ; il les recommanda à une de ses paroissiennes, une vieille baronne qui s'en allait à la ville voisine avec une quantité de valets, de soubrettes et de petits chiens, comme c'était la mode d'en avoir. Cette dame avait une place libre dans une de ses voitures, et elle la donna à Jeannette, qui eut la permission de prendre Jeanneton sur ses genoux. Il n'y avait pas de place dans la voiture pour Pierre Gouarhé, mais le laquais de madame la baronne offrit de lui en faire une à côté de lui sur le siége de derrière, à condition qu'il n'y monterait que hors du village, et qu'il en descendrait avant d'entrer en ville. Messire Champagne voulait bien rendre service à son prochain, mais il avait peur de se compromettre en mettant à côté de lui sur son siége un campagnard aussi mal mis que Pierre Gouarhé. Celui-ci, qui d'ailleurs était aussi fier à sa manière que le laquais Champagne, n'avait nulle envie de se montrer derrière une voiture : il n'y eut donc pas de contestations.

Enfin, le soir du neuvième jour, les trois Bretons arrivèrent à Versailles. Il faisait nuit ; aussi n'osèrent-ils pas chercher à pénétrer ce soir-là auprès du baron de Kerléonik. Ils savaient où il demeurait, car ils s'étaient fait donner son adresse en écriture par M. Lorhan ; ils le trouveraient plus facilement le lendemain matin, et ils pourraient mettre leurs beaux habits et se nettoyer de la poussière du voyage. Ils cherchèrent donc un gîte, et s'arrêtèrent à l'au-

berge de la Croix-Verte, parce que ce fut la première qu'ils rencontrèrent en entrant en ville. Ils se couchèrent pleins d'espoir; ils venaient d'entendre dire aux gens de l'auberge que le roi venait d'arriver d'une grande partie de chasse, et qu'il allait rester plusieurs jours au château. Jeannette rêva qu'elle parlait au roi, qu'elle lui faisait sa plus belle révérence, et que le roi embrassait Jeanneton et accordait la grâce de Jean.





M Kaiser, un Alsacien de proportions majestueuses.

CHAPITRE XXIX

Trianon.

Jeannette et son père, et même Jeanneton, étaient si las de leurs neuf jours de voyage, qu'ils dormirent jusqu'à ce qu'il fît grand jour dans le grenier où l'aubergiste de la Croix-Verte, pressentant en eux des hôtes peu fortunés, leur avait permis de passer la nuit. Jeannette alla regarder à la fenêtre, et se crut penchée à la margelle d'un grand puits, tant la cour lui parut profonde et sombre. Il devait être tard, car dans cette cour on entendait beaucoup de gens et de bêtes qui s'agitaient ; on attelait des charrettes, on pansait des chevaux, on parlait : Jeannette se dit qu'il fallait se dépêcher de s'habiller pour aller chez le roi. Elle

éveilla donc Jeanneton et s'appliqua à la faire belle ; elle fit aussi sa propre toilette, avec autant de soin que le jour



de sa première visite au château. Pendant ce temps-là Pierre Gouarhé descendit pour s'enquérir d'un barbier, et il revint rasé de frais et bien peigné. Avec le costume de son pays, son grand chapeau à la main et ses longs cheveux blancs tombant sur ses épaules, il pouvait se présenter partout, même chez le roi, tant il avait l'air respectable. Jeannette et Jeanneton étaient charmantes toutes les deux. Aussi l'hôte de la Croix-Verte reconnut à peine les misérables mendiants qu'il avait logés la veille ; il leur fit servir à déjeuner, et envoya un de ses garçons les conduire à la maison de M. le baron de Kerléonik, qui demeurait, comme l'avait marqué M. Lorhan, « rue de l'Orangerie, presque au coin de la rue Royale. »

Si tard qu'il fût dans l'opinion de Jeannette, il était encore de fort bonne heure pour les gens de Kerléonik : à la ville on ne se lève pas sitôt qu'aux champs, et le portier n'aurait pas manqué d'éconduire les visiteurs, si Lisette, qui passait dans le vestibule un plumeau à la main, n'eût par hasard regardé à la fenêtre. « Tiens ! Jeannette ! s'écria-t-elle. C'est mademoiselle qui va être contente ! Par ici, Jeannette ! Laissez passer, monsieur Kaiser ; ce sont des gens de la Bretagne, des tenanciers de monseigneur ! »

M. Kaiser, un Alsacien de proportions majestueuses, introduisit Jeannette et son père, et Jeanneton, qui semblait la miniature de sa marraine ; petite et menue comme elle était, Jeanneton faisait la plus jolie poupée qu'on pût voir.

Adélaïde jouait du clavecin lorsque Lisette, entr'ouvrant

la porte du boudoir, dit avec un sourire mystérieux que quelqu'un demandait à parler à Mademoiselle et, s'effaçant aussitôt, livra passage à Jeannette.

« Jeannette ici ! s'écria Adélaïde. Pourquoi ? Comme tu as l'air triste ! Ton père avec toi ! et Jeanneton ! qu'est-ce que tout cela veut dire ? »

Il ne fallut pas beaucoup de temps ni de paroles pour mettre Adélaïde au courant de la situation ; et Jeannette put voir à sa physionomie combien elle était touchée du malheur de Jean. Quand Jeannette, en finissant son récit, dit qu'elle venait prier monseigneur de la mener chez le roi, la jeune baronne s'écria :

« Quel malheur ! mon père est parti hier pour plusieurs jours !... Mais attends un peu... oui, c'est cela ; je m'en charge... Lisette va m'habiller bien vite, et puis vous viendrez avec moi... Je sais quelqu'un qui pourra nous obtenir la grâce de Jean : une dame très-puissante... Elle est matinale ; nous la trouverons à cette heure-ci dans son jardin. Je suis à vous dans un instant. Viens vite, Lisette ! »

Si Jeannette n'eût pas été dans une disposition d'esprit à trouver le temps long, elle aurait sans doute admiré combien Adélaïde était prompte à faire sa toilette. La jeune baronne reparut au bout de quelques minutes avec Mlle Carmelinde ; au même moment un valet vint annoncer que le carrosse attendait Mademoiselle.

Adélaïde saisit la main de Jeannette.

« Viens vite ! ma mère trouve que j'ai une bonne idée, et elle nous souhaite de réussir. Tu iras la saluer en revenant ; à présent il ne faut pas nous attarder. Monte dans le carrosse, devant moi, et Jeanneton devant Mlle Carmelinde ; ton père ira à côté du cocher. En route, maintenant ! »

Le cocher savait où on allait, car il partit sans hésitation, et dès qu'il eut dépassé les rues peuplées, il lança ses

chevaux à toute vitesse, « à tombeau ouvert », comme on disait. Le carrosse s'engagea bientôt dans une longue et large avenue, et vint enfin s'arrêter à une porte fermée.

Le laquais juché derrière le carrosse sauta à terre et alla sonner; la porte s'ouvrit au moment où Adélaïde, qui avait tout juste attendu pour descendre que le marchepied fût abaissé, s'y présenta tenant Jeanneton par la main.

« Oui, mademoiselle, » répondit le portier à une question qu'elle lui avait faite tout bas ; et elle entra en faisant signe à Jeannette et à Pierre Gouarhé de la suivre.

Ils traversèrent un lieu charmant ; jardin, ou campagne? ils auraient été bien en peine de le dire. On y voyait de l'eau où nageaient de grands oiseaux blancs au long col recourbé ; on y voyait des prairies, des bois, tout cela en petit, mais si joli, si frais, que Jeanneton demanda tout bas à sa marraine si c'était là le jardin du paradis et si elle aurait la permission de cueillir les violettes du bon Dieu. On était aux premiers jours d'avril ; après un long hiver, le printemps était arrivé tout d'un coup et avait fait éclore par milliers les violettes dans l'herbe en même temps qu'il débarrassait les bourgeons de leur coque brune. Le soleil resplendissait dans le ciel bleu et les petits oiseaux voletaient d'un air affairé, en quête de matériaux pour leurs nids : tout était gai et plein d'espérance.

« Nous y voici ! » dit Adélaïde à Jeannette, en lui montrant un groupe de maisonnettes aux toits de chaume. De jeunes seigneurs et de belles dames apparaissaient aux fenêtres ouvertes, ou devisaient aux portes des maisonnettes ; et Jeannette s'étonna de les y voir, car ils semblaient faits pour habiter des châteaux plutôt que des chaumières.

« Attendez-moi un peu ici, je vais vous annoncer, » dit la jeune baronne.

Elle passa un petit pont, tourna à gauche et entra dans une des chaumières un peu isolée des autres. Au bout d'un instant elle revint.

« Tout va bien ! dit-elle en souriant. Tu vas raconter ton histoire à la dame qui est là, comme tu me l'as dite ce matin ; ne crains pas de l'ennuyer, elle est très-bonne et elle t'écoutera bien. N'oublie pas qu'elle peut te faire avoir la grâce de Jean. »

Jeannette suivit sa protectrice. Le cœur lui battait et ses jambes tremblaient ; il n'aurait pas fallu qu'une vipère vînt à passer par là, car elle aurait sûrement manqué son coup de sabot. Elle entra dans la chaumière, et vit que le dedans était bien digne de loger des dames et des seigneurs, car c'était une belle salle pavée de carreaux noirs et blancs ; on y voyait des tables de marbre blanc comme Jeannette en avait vu au château de Kerléonik, et sur ces tables il y avait des jattes et des pots remplis de crème ou de lait. Plusieurs jeunes dames, vêtues d'une manière qui rappelait l'accoutrement de Chloris, s'occupaient à battre de la crème, et l'une d'elles, au moment où Jeannette entra, disait en riant qu'elle était décidément la meilleure laitière, puisque son beurre commençait à prendre avant celui des autres.

« C'est cette dame, dit Adélaïde tout bas, la plus grande, celle qui a une figure rose et des yeux bleus... Va lui baiser la main, va, n'aie pas peur ! »

Elle poussait doucement Jeannette, qui se trouva sans savoir comment tout près de la dame aux yeux bleus. Interdite, elle s'agenouilla, et, levant les yeux, elle vit la jeune dame qui lui souriait. Elle l'entendit qui disait :

« C'est Jeannette, n'est-ce pas ? Allons, relevez-vous, mon enfant : on dit que vous avez quelque chose à me demander ? Parlez, n'ayez pas peur. »

Elle lui tendait une belle main blanche ornée de bagues qui brillaient comme des étoiles. Jeannette la baisa respectueusement, et, rassemblant ses forces et son courage, elle raconta à la belle dame comment Jean, échappé des prisons des Anglais, avait voulu venir embrasser ses parents avant de rejoindre son régiment, par suite de quoi il était en danger d'être fusillé.

« Pauvre Jean ! dit la jeune dame avec un air de pitié. Est-il votre frère, ma petite ? »

Jeannette expliqua quels liens l'attachaient à Jean. La jeune dame sourit.

« Ah ! dit-elle en se tournant vers une des laitières aux mains blanches, c'est encore une idylle ! Vous rappelez-vous, ma chère Lamballe, cette petite Marie qui soignait nos vaches et qui pleurait son fiancé? Vous n'avez pas oublié sa romance ? »

Pauvre Jacques, quand j'étais près de toi,
Je ne sentais pas ma misère ;
Mais à présent que je suis loin de toi,
Je manque de tout sur la terre!

Après avoir fredonné ces quatre vers, la dame aux yeux bleus se retourna vers Jeannette.

« Et vous avez beaucoup d'affection pour votre Jean, ma petite ? lui dit-elle.

— Oh! oui, madame! et puis... ce n'est pas encore cela... mais s'il meurt, ce sera moi qui l'aurai tué !

— Comment ! vous n'avez pourtant pas une figure d'assassin. Expliquez-vous, mon enfant. »

Jeannette s'expliqua. Elle raconta le projet d'alliance formé par les deux familles quand elle était encore au berceau; elle dit les soins que Jean avait pris de son enfance, son amitié, sa bonté, sa confiance en elle; elle avoua ses torts, et, encouragée par le sourire bienveillant qui accueil-



Jeannette s'agenouilla.

lait ses aveux, elle fit sans honte et sans peur sa confession générale. Adélaïde, qui l'écoutait, comprit pour la première fois l'étendue du mal qu'elle avait fait à Jeannette en voulant lui faire du bien; et, consternée, elle joignit les mains et s'écria :

« Mais alors, c'est moi qui suis cause que le pauvre Jean est en danger! » Ses jolis yeux riants se voilèrent de larmes, et elle se mit aussi à genoux en demandant la grâce de Jean.

« Rassurez-vous, Adélaïde, tous les coupables auront leur grâce, répondit la jeune dame : nous allons arranger cela... M. de Vaudreuil, le marquis de Mello n'est-il pas ici? je l'ai fait appeler dès ce matin.



— Oui, madame, répondit en saluant jusqu'à terre celui à qui elle s'adressait; je le vois à la porte de la maison du garde.

— Très-bien; allez me le chercher, s'il vous plaît. Tu m'as dit, Jeannette, que ton Jean servait dernièrement sur l'escadre du comte de Grasse?

— Oui, madame.

— Eh bien, voilà précisément son colonel. Monsieur de Mello, je vous ai fait mander à Trianon ce matin pour vous remettre votre brevet : le roi est heureux de l'accorder à un brave tel que vous. Maintenant j'ai une petite grâce à vous demander : un colonel ne refuse jamais la première grâce que lui demande une dame. Il s'agit d'un pauvre soldat que je ne veux pas qu'on fusille : on l'accuse d'avoir déserté...

— Jean n'est pas un déserteur! interrompit Pierre Gouarhé, qui était resté jusque-là immobile et silencieux. Jean a bien servi le roi pendant cinq ans, et il s'est échappé

de prison pour revenir à son devoir. Il a été malade, et c'est pour cela qu'il n'a pas rejoint son capitaine; mais Jean ne voudrait pas qu'on le prît pour un déserteur. »

La jeune dame avait froncé le sourcil, et elle regarda d'un air étonné, presque indigné, celui qui se permettait de lui couper la parole. Mais son courroux s'apaisa bien vite à la vue de ce beau vieillard qui défendait l'honneur de l'accusé.

« C'est le père de Jean? dit-elle à Jeannette.

— Non, madame, c'est mon père : il est venu avec moi et Jeanneton.

— Ah! Jeanneton est là aussi? Montrez-la-moi, que je voie la seconde poupée! La jolie petite fille! Sais-tu parler, mignonne?

— Oh oui! madame! dit Jeanneton en faisant sa petite révérence de campagne.

— Eh bien, dis à ce monsieur-là que s'il te donne le congé de Jean, il fera grand plaisir à mademoiselle de Kerléonik.... Que répondrez-vous à cela, monsieur de Mello?

— Je répondrai, madame, qu'on ne donne pas à un soldat son congé en temps de guerre; mais je vais écrire qu'on ne fasse pas passer en jugement le soldat Jean Penvraz, et à la paix il aura son congé définitif.

— La paix se fera bientôt, j'espère; et alors on verra bien des mariages... il y en aura un dont je veux signer le contrat... Au revoir, monsieur le colonel; donnez la main à mademoiselle de Kerléonik et allez vous-même annoncer votre nouveau grade au baron et à la baronne. Adieu, ma petite Jeannette: Jean est sauvé, et je me charge de ta dot.

— Remercie Sa Majesté, Jeannette! dit en riant Adélaïde.

— C'était la reine! balbutia Jeannette saisie d'effroi.

— Eh oui, c'était la reine, répéta Marie-Antoinette. Il paraît, petite, que j'ai bien fait de défendre à ta protectrice de te dire à qui tu allais parler ; si tu l'avais su, tu n'aurais jamais pu me conter ton histoire. Comme c'est triste d'être reine! on a beau se déguiser en laitière, cela ne vous empêche pas de faire peur aux gens !

— Jeanneton n'a pas peur! dit résolûment la petite fille, qui avait à peu près compris ce que disait la reine. Jeanneton aime bien la belle dame, et Jeannette aussi, parce que la belle dame empêchera qu'on tue le pauvre Jean ! »

La reine sourit, se pencha vers Jeanneton et la baisa au front, pendant que Jeannette, revenue de son saisissement, la remerciait en pleurant de joie. Puis Jeannette, son père et Jeanneton, avec Adélaïde et le marquis de Mello, quittèrent les frais ombrages de Trianon, et jamais on n'a vu une réunion de gens plus heureux : ils avaient tous de bonnes raisons pour être contents de leur sort. Pendant ce temps-là Marie-Antoinette, l'âme toute réjouie par le bien qu'elle venait de faire, battait son beurre en chantonnant son rôle du *Devin de village :*

« J'ai perdu mon serviteur,
J'ai perdu tout mon bonheur,
Colin me délaisse! »





Monseigneur a conduit la mariée à l'église.

CHAPITRE XXX

Fin terrible de Chloris.

Le printemps a passé et l'été aussi; l'automne est venu et il a amené la signature de la paix : grande joie dans tous les cœurs, amis et ennemis. Que dis-je, ennemis? Il n'y en a plus, et l'on échange fraternellement, au lieu de coups de mousquet, des poignées de mains et des rasades.

Quelques semaines se passent encore, et Mme Levellec fait retentir son trousseau de clefs à tous les étages du château : ne faut-il pas préparer un nouvel appartement pour la nouvelle marquise? On l'a tendu de soie brochée, blanc et bleu de ciel, avec des garnitures de point, à l'imitation

de la chambre que la reine habite au Petit-Trianon, et Adélaïde, devenue marquise de Mello, a commandé pour son retour une fête (elle aime toujours les fêtes), où elle distribuera des secours à toutes les familles pauvres du pays. Aussi on l'attend avec impatience, et Jeannette va chaque jour au château pour guetter son arrivée ; elle veut être la première à baiser la main de ses bienfaiteurs. Car c'est à Adélaïde qu'elle doit la vie de Jean ; c'est à elle aussi qu'elle doit la dot que la reine, fidèle à sa promesse, lui a fait remettre avant qu'elle quittât Versailles ; et c'est le marquis de Mello qui a voulu faire bâtir à ses frais une belle et solide maison couverte de tuiles à la place de la vieille chaumière de Kérentré. Le marquis prétend qu'il ne fait que payer une dette, puisque le coup de sabot de la petite bergère a sauvé jadis la future marquise de Mello ; mais Jeannette ne se croit pas pour cela dispensée de la reconnaissance. La nouvelle maison est prête, toute blanche, avec son toit rouge et ses volets verts ; elle est plus grande que l'ancienne, et le baron a rajouté des terres à la ferme. Jean va revenir, et il a assez de courage et des bras assez vigoureux pour entretenir un grand domaine. Avec la dot de Jeannette, on a acheté des instruments, des grains, de nouvelles vaches, et un beau troupeau de moutons dont le vieux cœur de Cyrus est tout réjoui. Il ne peut pas aller les garder aux champs, mais il ne manquerait pour rien au monde d'assister à leur sortie et à leur rentrée : il ne se fie pas complétement à leur gardien, un jeune chien sans grande expérience. Les vieux Penvraz sont dans la joie : ils ne se seraient jamais attendus, disent-ils, à devenir des seigneurs sur leurs vieux jours.

Tout est en l'air au château ! Monseigneur est revenu, et toute sa famille avec lui : tous les jours, chasses et promenades, dîners de gala, visites et assemblées ; le baron

présente son gendre à toute la province et raconte avec orgueil que Leurs Majestés ont daigné signer au contrat. Adélaïde est gaie et charmante; elle sort à pied le matin avec le marquis, qu'elle mène chez tous les pauvres de Kerléonik. Le marquis est ravi de sa grâce et de sa bonté; il la prie en riant de ne pas dépenser tout son bon cœur à Kerléonik, et d'en garder un peu pour les tenanciers de Mello, où il doit l'emmener passer l'hiver.

Ils sont partis ! Le baron et la baronne s'en retournent à Versailles, et dame Levellec laisse enfin reposer son infatigable trousseau de clefs. La nouvelle ferme de Kérentré a reçu ses habitants. Jean est revenu, pourvu d'un congé en bonne et due forme, et on a pu l'admirer tout un jour dans son habit de soldat du roi, qu'il a déposé avec joie le lendemain tout au fond d'un bahut pour reprendre sa veste et son bragou-bras : le voilà redevenu paysan pour jusqu'à la fin de ses jours. On n'attendait que lui pour faire la noce; aussi l'a-t-on faite bien vite, et ç'a été une belle noce : les vieillards qui marchent le dos courbé et le menton à la hauteur de la poignée de leur bâton ne se souviennent pas d'en avoir vu une pareille. C'est au château qu'elle s'est faite, et c'est Monseigneur qui a payé le repas, le vin et les binious : c'est tout dire, et, de plus, Monseigneur a voulu conduire lui-même la mariée à l'église. M. le chevalier, sous prétexte qu'il est un homme et que son beau-frère lui a fait cadeau d'une petite épée, avait la prétention de se charger de ce soin, et on a eu beaucoup de peine à lui faire entendre raison. Il a fini par se contenter de donner la main à Jeanneton, qui était beaucoup plus assortie à sa taille que Jeannette, et il a pu entendre dire sur son passage qu'elle et lui n'étaient pas les moins gentils du cortége.

A présent, les fêtes sont finies, et le bonheur les a rem-

placées. Où serait le bonheur, en effet, s'il n'était pas dans une famille bien unie, où l'on travaille et où l'on s'aime? Les vieux Penvraz, bien soignés, bien choyés, libres de se reposer quand la fatigue les prend, semblent avoir rajeuni, et leurs enfants espèrent les conserver longtemps encore. Jeanneton a maintenant un père et une mère; et les parents qu'elle a perdus n'auraient pas pu l'aimer mieux que ne font Jean et Jeannette.

Et Chloris? Qu'était-elle devenue le jour où Pierre Gouarhé, dans sa trop juste indignation, l'avait lancée en l'air à tour de bras? Il n'aurait pas fallu le demander à Pierre Gouarhé lui-même, car il n'en savait absolument rien : il était bien trop en colère pour s'être aperçu de l'endroit où était allée tomber la malheureuse bergère. Mais personne ne peut échapper à sa destinée. Quand la nouvelle ferme de Kérentré fut bâtie, il fallut la meubler, comme de juste; et Pierre Gouarhé, voulant monter le ménage de sa fille, chargea sur une charrette, avec divers ustensiles de ménage, une immense armoire en vieux chêne qui montait presque jusqu'aux solives du toit de la ferme des Châtaigniers. On l'apporta à Kérentré, quelques jours après que Jeannette fut devenue Mme Jean : les travaux des champs n'avaient pas permis plus tôt de distraire les charrettes de leur besogne accoutumée. On la déchargea devant la maison, et Jeannette, en bonne ménagère, monta sur une échelle pour la nettoyer soigneusement avant de la faire mettre à sa place.

Tout à coup Jean, qui était resté en bas, la vit rougir.

« Qu'as-tu? t'es-tu fait du mal? » lui cria-t-il tout inquiet. Mais Jeannette se mit à rire.

« Si tu savais qui je viens de trouver là-haut, prise entre deux planches ! Tiens, tends tes deux mains ! »

Et elle lui lança à la tête un objet multicolore qu'il ne

reconnut pas au premier moment, quand il lui passa comme un éclair devant les yeux avant d'aller s'aplatir contre le sol. Ce ne fut que là, gisante et défigurée, qu'il reconnut enfin, sous l'épais voile de poussière et de toiles d'araignées dont six années lui avaient fait un linceul, l'objet de son aversion, la cause première de toutes ses épreuves, la malheureuse Chloris. Combien elle était changée ! comme son sourire éternel semblait grimaçant ! comme les roses de ses joues, vaincues par le temps, avaient cédé à son outrage ! Les couleurs de sa jupe avaient passé comme celles de son visage, et c'était pitié de la voir, impassible sous son chapeau de paille orné de fleurs flétries, tenant toujours en laisse son agneau blanc, qui n'était plus blanc, au bout d'un ruban rose, qui n'était plus rose.

Jeannette, descendue de son échelle, la regardait. « La voilà donc ! murmura-t-elle. Elle la releva, la retourna, la contempla longtemps, et tout le passé lui revint en mémoire, si bien qu'un gros soupir gonfla sa poitrine et qu'une larme se montra au coin de son œil.

« Allons ! s'écria Jean, voilà que tu pleures, à présent, pour ce méchant morceau de carton ! Elle n'en finira donc pas de faire du mal, cette scélérate-là.

— C'est de regret que je pleurais, dit Jeannette en le regardant avec un sourire. Je ne peux pas me pardonner d'avoir été si folle, et quand je pense que c'est pour ce bel objet-là que je t'ai fait tant de chagrin...

— Attends, attends, elle n'en fera plus à personne, je vais l'en empêcher, moi ! Il ne faut pas que Jeanneton la trouve : elle n'aurait qu'à lui tourner la tête, à elle aussi !... Jugée, condamnée et exécutée... si pourtant cela ne te fait pas de peine, ma Jeannette. Un, deux, trois ! tu n'y tiens plus ? tu ne l'aimes plus ?

— Oh ! plus du tout ! Mets-la en charpie, si tu veux.

— Ça y est ! »

La pioche que Jean venait de rapporter des champs s'abattit, se releva, s'abattit encore sur la malheureuse Chloris ; puis un trou creusé dans le sol de la cour reçut tout ce qui restait d'elle : un hachis de carton et d'oripeaux flétris. Jean la recouvrit, égalisa la terre, piétina dessus...

« Là ! dit-il en s'essuyant le front, car il y allait de bon cœur et s'était mis en nage ; elle ne fera plus de mal à personne, la maudite poupée ! »

En ce moment, Jeanneton parut au bout du sentier, traînant après elle Cyrus qu'elle avait enguirlandé de liserons sauvages. Elle courut se jeter dans les bras de Jean. Il la prit et l'embrassa ; puis, la tendant à Jeannette :

« Ton père avait bien raison, lui dit-il : cette poupée-là vaut mieux que l'autre. »

FIN



TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE Ier. Où l'on apprend, par la conversation de leurs gens, ce qu'étaient les nouveaux maîtres de Kerléonik.......... 3
— II. En gardant les moutons.............................. 11
— III. Promenade champêtre.................................. 17
— IV. Un heureux coup de sabot............................ 34
— V. A la ferme des Châtaigniers...................... ... 33
— VI. Jeannette au château......... 45
— VII. Chloris à la ferme.. 53
— VIII. Premiers ravages de Chloris.......................... 63
— IX. Où Lisette et Marton apportent du renfort à Mademoiselle. 69
— X. Adieux à monseigneur le lieutenant des chasses du roi.... 77
— XI. Comme quoi la fête ne fut pas absolument du goût de tout le monde........ 89
— XII. Qui finit par un combat singulier et un événement inattendu. 97
— XIII. Une mauvaise nuit........ 107
— XIV. Où les uns se marient, et où les autres ne se marient pas. 117
— XV. Disparu.. 129
— XVI. Les châteaux en Espagne.............................. 137
— XVII. Le chien est l'ami de l'homme........................ 147
— XVIII. Nouvelles.. 153
— XIX. Qui ne peut pas réussir à être gai...................... 165
— XX. La seconde poupée de Jeannette......................... 175
— XXI. Qui traite de la supériorité des poupées vivantes sur les poupées en carton... 183
— XXII. Revirements progressifs et changement de domicile...... 195
— XXIII. Où Adélaïde se donne une fête d'un nouveau genre....... 203
— XXIV. Un coup d'œil à Versailles et un autre à Kérentré........ 211
— XXV. Odyssée de Jean Penvraz........ 219
— XXVI. Où l'on pourrait croire que le conte est fini............ 233
— XXVII. Du Capitole à la roche Tarpéienne...................... 241
— XXVIII. De Kerléonik à Versailles.............................. 249
— XXIX. A Trianon........................... 261
— XXX. Fin terrible de Chloris.................................. 273

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

39074. — Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

ILLUSTRÉE DE NOMBREUSES GRAVURES DANS LE TEXTE

COLLECTION TRÈS GRAND IN-8

Illustrée de très nombreuses gravures

PRIX : Broché, 8 fr. — Cartonnage percaline, plats et tranches dorés, 12 fr. — Genre demi-reliure, tranches dorées, 13 fr.

Albert (PAUL) : *La littérature française des origines au XVIII[e] siècle.*
Les capitales du monde.
Dumont (J.-B.) : *Les grands travaux du XIX[e] siècle.*
Gourdault (J.) : *L'Europe pittoresque* (Pays du Nord).
Gourdault (J) (Suite) : *La France pittoresque.*
Grad (CHARLES) : *L'Alsace.*
Meissas (G.) : *Les grands voyageurs contemporains.*
Poiré (P.) : *A travers l'industrie française.*
Reclus (O.) : *Nos colonies.*
— *En France!*

COLLECTION GRAND IN-8

Illustrée de gravures en noir et de nombreuses planches en couleurs, tirées hors texte

PRIX : Broché, couverture or et couleurs, 4 fr. 50. — Cartonnage fort, genre maroquin, plats dorés, tranches jaspées, 5 fr. 50. — Cartonnage percaline, plats et tranches dorés, 6 fr. 50. — Genre demi-reliure, tranches dorées, 7 fr.

Assollant : *Montluc le Rouge.*
Bigot : *Gloires et Souvenirs militaires.*
Colomb (MME) : *Pour la patrie.*
Delon (CH.) : *Les peuples de la Terre.*
Demoulin (MME GUSTAVE) : *Français illustres.*
— *Françaises illustres.*
Ferry (GABRIEL) : *Costal l'Indien.*
— *Les aventuriers du Val d'Or.*
Gérard (JULES) : *Le tueur de lions.*
Houdetot (C[sse] de) : *Ysabel.*
Larchey (L.) : *Les cahiers du capitaine Coignet.*
Loir (M.) : *Gloires et Souvenirs maritimes.*
Witt (MME DE) : *La France à travers les siècles.*

PREMIÈRE SÉRIE, FORMAT GRAND IN-8

PRIX : Broché, 3 fr. — Cartonnage fort, genre maroquin, plats dorés, tranches jaspées, 3 fr. 80. — Cartonné en percaline, plats dorés, tranches jaspées, 4 fr. 20. — Cart. en percaline, plats et tranches dorés, 4 fr. 60. — Genre demi-reliure, tranches dorées, 5 fr.

Beecher Stowe (MRS.) : *La case de l'oncle Tom.*
Cahun (L.) : *La bannière bleue.*
Cervantes : *Don Quichotte de la Manche.*
Charnay (D.) : *A travers les forêts vierges.*
Cim (ALBERT) : *Grand-mère et petit-fils.*
Deslys (CH.) : *L'héritage de Charlemagne.*
Dronsart (M.) : *Les grandes voyageuses.*
Du Camp (MAXIME) : *Bons cœurs et braves gens.*
Ferry (G.) : *Les dernières aventures de Bois-Rosé.*
Figuier (L.) : *Les grandes inventions modernes.*
Gaffarel (P.) : *La conquête de l'Afrique.*
Gourdault : *La Suisse pittoresque.*
— *L'Italie pittoresque.*
Guillemin (A.) : *La terre et le ciel.*
Lefebvre : *Gouttes de pluie et flocons de neige.*
Maël (PIERRE) : *Une Française au Pôle Nord.*
Manzoni : *Les fiancés.*
Meyners d'Estrey : *A travers Bornéo.*
Monnier (J.) : *Notre belle patrie.*
Mouton (E.) : *Lazare Poban.*
Pouchet : *Mœurs et instincts des animaux.*
Raynal (H.) : *Les naufragés des îles Auckland.*
Rousselet (L.) : *L'exposition universelle de 1889.*
Stany (Le c[t]) : *Seule!*
— *Le secret du donjon.*
Toudouze (G.) : *Enfant perdu.*
Walter Scott : *Ivanhoé.*
— *Kenilworth.*
— *Quentin Durward.*
Witt (MME DE), : *Vieilles histoires de la Patrie.*
— *Histoires de l'ancien temps.*
— *La France au XVI[e] siècle.*
Wyss : *Le Robinson suisse.*

DEUXIÈME SÉRIE, FORMAT IN-8

PRIX : Broché, 2 fr. 60. — Cartonnage fort, genre maroquin, plats dorés, tranches jaspées, 3 fr. 40. — Cartonnage percaline, plats dorés, tranches jaspées, 3 fr. 60. — Cartonnage percaline, plats et tranches dorés, 3 fr. 90. — Genre demi-reliure, tranches dorées, 4 fr. 60.

About (ED.) : *Le roi des montagnes.*
— *Nouvelles et souvenirs.*
Albert-Lévy : *Le pays des étoiles.*
Baker : *L'enfant du naufrage.*
Cahun (L.) : *Les pilotes d'Ango.*
— *Les mercenaires.*
Colomb : *Habitations et édifices.*
Colomb (MME) : *Les révoltes de Sylvie.*
— *Mon oncle d'Amérique.*
— *Les étapes de Madeleine.*
— *Chloris et Jeanneton.*
Cooper (F.) : *Le dernier des Mohicans.*
Corneille : *Œuvres choisies.*
Cortambert (R.) : *Mœurs et caractères des peuples.*
Demoulin (MME GUSTAVE) : *Les gens de bien.*
— *Aventures d'un écolier en rupture de ban.*
Deslys (CH.) : *Courage et Dévouement.*
— *L'ami François.*
Dickens : *David Copperfield.*
— *Aventures de M. Pickwick.*
Nicolas Nickleby.
— *Dombey et fils.*
— *Le magasin d'antiquités.*
— *La petite Dorrit.*
— *Aventures de Martin Chuzzlewit.*
Dufferin : *Lettres écrites des régions polaires.*
Duruy (MME V.) : *Récits d'histoire romaine.*
Erwin (MME EMMA D') : *Heur et Malheur.*
Flammarion : *Les merveilles célestes.*
Gaffarel : *Les campagnes de la première République.*
— *Les campagnes du consulat et de l'empire.*
— *Les campagnes de l'empire.* (Succès et revers.)
— *Les campagnes de l'empire.* (Revers.)
Girardin . *Le locataire des demoiselles Rocher.*
— *Les épreuves d'Etienne.*
— *La famille Gaudry.*
— *Le roman d'un cancre.*
Gourdault : *Rome et la campagne romaine.*
— *Venise et la Vénétie.*
— *Les villes de la Toscane.*
— *Naples et la Sicile.*
Guy (H. et C.) : *Le roman d'un petit marin.*
— *La croisade de Gérard.*
Hayes : *Perdus dans les glaces.*
Henty : *Les jeunes francs-tireurs.*
Homère : *L'Iliade et l'Odyssée.*
Kingston : *Une croisière autour du monde.*
Marmier (X.) : *Le succès par la persévérance.*
Michel (G.) : *Histoire de Vauban.*
Molière : *Œuvres choisies.*
Nanteuil (MME DE) : *Capitaine.*
Paulian : *La hotte du chiffonnier.*
Perrier : *Les explorations sous-marines.*
Petit : *La mer et la marine.*
Saint-Paul : *Histoire monumentale de la France.*
Schultz (MLLE) : *La famille Hamelin.*
Stanley : *La terre de servitude.*
Vignon (P.) : *L'expansion française.*
Virgile . *Œuvres choisies.*

TROISIÈME SÉRIE (A), FORMAT IN-8

PRIX : Broché, 2 fr. — Cartonnage fort, genre maroquin, plats dorés, tranches jaspées, 2 fr. 60. — Cartonné en percaline gaufrée, plats et tranches dorés, 3 fr.

Albert-Lévy : *Causeries.*
Arthez (DANIELLE D') : *Le roman de l'armurier.*
— *La route de Damas.*
Auerbach : *La fille aux pieds nus.*
Bombonnel : *Le tueur de panthères.*
Cahu (TH.) : *Le cachalot blanc.*
Cazin (MME) : *La roche maudite.*
Colomb (MME) : *Histoires de tous les jours.*
Deslys (CH.) : *La mère aux chats.*
Dex (LÉO): *Du Tchad au Dahomey en ballon.*
— *A travers le Transvaal.*
Dhormoys (P.) : *Souvenirs d'un vieux chasseur.*
Ferry (GABRIEL) : *Les exploits de Martin Robert.*
Ficy (P.) : *Le ménétrier des Hautes-Chaumes.*
Ficy (P.) (Suite) : *La destinée de Silvère.*
Girardin (J.) : *Les remords du docteur Ernster.*
— *Tom Brown, scènes de la vie de collège en Angleterre.* (Imité de l'anglais.)
— *Fausse route.*
— *Les certificats de François.*
— *Le capitaine Bassinoire.*
Lesage : *Le diable boiteux*, édition abrégée, suivie d'extraits de *Gil Blas de Santillane.*
Menault (E.) : *L'Intelligence des animaux.*
Meyer (H.) : *Le mousse de Portjiou.*
Paulian (L.) : *La poste aux lettres.*
Sourian : *Le veilleur du Lycée.*
Tissot et **Maldague** : *La prisonnière du Mahdi.*

TROISIÈME SÉRIE (B), FORMAT IN-8

PRIX : Broché, 1 fr. 40. — Cartonnage imitation toile, plats dorés, tranches jaspées, 1 fr. 90. — Cartonnage percaline gaufrée, plats et tranches dorés, 2 fr. 30.

Améro : *Un robinson de six ans.*
Arthez (DANIELLE D') : *L'excellent baron de Pic-Ardant.*
Borius (MLLE) : *L'Héritage des Derbanne.*
Coignet : *Chez mon oncle.*
Deslys (CH.) : *Nos Alpes.*
Dombre (R.) : *Pain d'épice.*
Dourliac : *L'écuyer de la reine.*
Fautras (G.) : *De la Loire à l'Oder.*
Gogol (NICOLAS) : *Tarass Boulba.*
Guy (L.) : *Jeunesse d'Orphelin.*
Langlois (MME H.) : *Pâté de pigeons.*
Laurent (F.): *Satan le Baudet.*
Mussat (MLLE L.) : *Le champ d'honneur.*
Pouschkine : *La fille du capitaine.*
Rousselet (LE) : *La peau du tigre.*
— *Le fils du connétable.*
Witt (MME DE) : *Lutin et Démon.*
— *Odette la suivante.*

QUATRIÈME SÉRIE, FORMAT IN-8

PRIX : Broché, 1 fr. 10. — Cartonnage fort, genre maroquin, plats dorés et tranches jaspées, 1 fr. 40. Cartonnage fort, genre maroquin, plats et tranches dorés, 1 fr. 70.

Agon de la Conterie (MME D') : *L'honneur de Richard.*
Albert-Lévy : *Nos vraies conquêtes.*
— *Curiosités scientifiques.*
Annenskaïa (MME) : *Les amis de collège.*
Baker : *L'Afrique équatoriale.*
Baldwin : *Récits de chasses dans l'Afrique centrale.*
Carla Maria : *Un royal aventurier dans l'Asie centrale.*
Clément (F.) : *Les grands musiciens.*
Colomb (MME) : *Simples récits.*
— *Histoires et proverbes.*
Cummins : *L'allumeur de réverbères.*
Delon : *Histoire d'un livre.*
Delorme : *Journal d'un sous-officier.*
Demoulin (MME) : *La pluie et le beau temps.*
— *Les cinq sens.*
— *Les Jouets d'enfants.*
— *Une école où l'on s'amuse.*
Ficy (P.) : *L'ambition d'Arnaud.*
Figuier : *Scènes et tableaux de la nature.*
Gérard (A.) : *L'enfant du 26e.*
Girardin (J.) : *Petits contes alsaciens.*
— *Les gens de bonne volonté.*
— *La nièce du capitaine.*
— *Récits de la vie réelle.*
— *Bonnes bêtes et bonnes gens.*
— *La vie de ce monde.*
Giron : *Histoire d'une ferme.*
Hall : *Deux ans chez les Esquimaux.*
Hément (F.) : *Les infiniment petits.*
Moudetot (MME DE) : *Lis et chardon.*
Houdetot (MME DE) (Suite) : *Révolté.*
Irving (W.) : *Vie et voyages de Christophe Colomb.*
— *Voyages et découvertes des compagnons de Christophe Colomb.*
Kergomard (MME) : *Heureuse rencontre.*
Krougloff : *Les petits soldats russes.*
La Fontaine : *Choix de fables.*
Le Gall La Salle : *L'héritage de Jacques Farrue.*
Lehugeur (P.) : *Histoire de l'armée française.*
Lightone : *Mon ami Prampart.*
Livingstone : *Voyage d'exploration au Zambèze et dans l'Afrique centrale* (1848-1873).
Mayne-Reyd (LE CAPITAINE) : *Les naufragés de la Calypso.*
Meunier (MME ST.) : *La planète que nous habitons.*
Meunier (ST.) : *Le monde végétal.*
— *Le monde minéral.*
Mussat (MME L.) : *Autrefois et aujourd'hui.*
— *Le château de la grand'tante.*
Poiré : *Six semaines de vacances.*
Sévigné (MME DE) : *Choix de lettres.*
Souvigny (J.) : *L'avenir de Suzette.*
— *Sauvée!*
Talbert : *Les Alpes.*
Theuriet (A.) : *Les enchantements de la forêt.*
Tissandier (G.) : *Causeries sur la science.*
Vast : *Le tour du monde il y a quatre siècles* (*Vasco de Gama et Magellan*).
Vèze (DE) : *La fille du braconnier.*
Vidal-Lablache : *Marco Polo, son temps et ses voyages.*

OUVRAGES ET ALBUMS
A L'USAGE DE LA JEUNESSE
ET DE L'ENFANCE

COLLECTION IN-8 A L'USAGE DE LA JEUNESSE

1re SÉRIE, FORMAT IN-8 JÉSUS
Prix du volume : broché, **7** fr.; cartonné, tranches dorées, **10** fr.

ABOUT (Ed.) : *Le roman d'un brave homme.* 1 vol. illustré de 52 compositions par Adrien Marie.
— *L'homme à l'oreille cassée.* 1 vol. illustré de 61 compositions par Eug. Courboin.

BEAUREGARD (G. de) et **GORSSE** (H. de) : *Le roi du timbre-poste.* 1 volume illustré de 70 gravures d'après Vulliemin.
— *Les plumes du paon.* 1 vol. illustré de 63 gravures d'après Alfred Paris.

CAHUN (L.) : *Les aventures du capitaine Magon.* 1 vol. illustré de 72 gravures d'après Philippoteaux.

DILLAYE (Fr.) : *Les jeux de la jeunesse.* 1 vol. illustré de 203 gravures.

DU CAMP (Maxime) : *La vertu en France.* 1 vol. illustré de 45 gravures d'après Duez, Myrbach, Tofani et E. Zier.

FLEURIOT (Mlle Zénaïde) : *Cœur muet.* 1 volume illustré de 57 gravures d'après Adrien Marie.
— *Papillonne.* 1 vol. illustré de 50 grav. d'après E. Zier.

GUILLEMIN (Amédée) : *La Chaleur.* 1 volume contenant 1 planche en couleur, 8 planches en noir et 324 gravures dans le texte.

LA VILLE DE MIRMONT (H. de) : *Contes mythologiques.* 1 volume illustré de 50 gravures.

LEMAISTRE (Alexis) : *L'Institut de France et nos grands établissements scientifiques.* 1 volume illustré de 82 gravures d'après les dessins de l'auteur.

MAEL (Pierre) : *Terre de Fauves.* 1 volume illustré de 52 gravures d'après Alfred Paris.

MAEL (Pierre) (Suite) : *Robinson et Robinsonne.* 1 volume illustré de 52 gravures d'après A. Paris.
— *Fleur de France.* 1 volume illustré de 50 gravures d'après Tofani.
— *Au pays du mystère.* 1 volume illustré de 50 gravures d'après A. Paris.
— *Seulette.* 1 vol. illustré de 60 gravures d'après E. Zier.

MANZONI : *Les fiancés.* Édition abrégée par Mme J. Colomb. 1 volume illustré de 37 gravures.

MOUTON (Eug.) : *Voyages et Aventures du capitaine Marius Cougourdan.* 1 volume illustré de 66 gravures d'après E. Zier.
— *Aventures et mésaventures de Joël Kerbabu.* 1 vol. illustré de 61 gravures d'après A. Paris.

ROUSSELET (Louis) : *Nos grandes écoles militaires et civiles.* 1 volume illustré de 169 gravures d'après A. Lemaistre, Fr. Régamey et P. Renouard.
— *Nos grandes écoles d'application.* 1 vol. illustré de 133 gravures d'après Busson, F. Calmettes, A. Lemaistre et P. Renouard.

TOUDOUZE (Gustave) : *La Vengeance des Peaux-de-Bique.* 1 vol. illustré de 53 gravures par J. Le Blant.
— *Le Démon des Sables* (1798). 1 vol. illustré de 48 gravures par Alfred Paris.

WITT (Mme de), née Guizot : *Les femmes dans l'histoire.* 1 vol. illustré de 80 gravures.
— *La charité en France à travers les siècles.* 1 volume illustré de 58 gravures.
— *Père et fils.* 1 vol. illustré de 40 gravures d'après Vogel.

2e SÉRIE, FORMAT IN-8 RAISIN
Prix du volume : broché, **4** fr.; cartonné, tranches dorées, **6** fr.

ARTHEZ (Danielle d') : *Les tribulations de Nicolas Mender.* 1 volume illustré de 83 gravures d'après O. Tofani.

ASSOLLANT (Alfred) : *Pendragon.* 1 volume illustré de 42 gravures d'après C. Gilbert.

CHAMPOL (F.) : *Anaïs Evrard.* 1 volume illustré de 22 gravures d'après Tofani et Bergevin.

CHÉRON DE LA BRUYERE (Mme) : *La tante Derbier.* 1 vol. illustré de 44 gravures d'après Myrbach.
— *Princesse Rosalba.* 1 volume illustré de 90 gravures d'après Tofani.

COLOMB (Mme) : *Le violoneux de la Sapinière.* 1 volume illustré de 85 gravures d'après A. Marie.
— *La fille de Carilès.* 1 volume illustré de 96 gravures d'après A. Marie.
— *Deux mères.* 1 vol. illustré de 133 grav. d'après A. Marie.
— *Le bonheur de Françoise.* 1 volume illustré de 112 gravures d'après A. Marie.
— *L'héritière de Vauclain.* 1 volume illustré de 104 gravures d'après C. Delort.
— *Franchise.* 1 vol. illustré de 113 grav. d'après C. Delort.
— *Feu de paille.* 1 vol. illustré de 98 grav. d'après Tofani.
— *Denis le Tyran.* 1 vol. illustré de 115 grav. d'après Tofani.
— *Pour la Muse.* 1 vol. illustré de 105 grav. d'après Tofani.
— *Hervé Plémeur.* 1 volume illustré de 112 gravures d'après E. Zier.

COLOMB (Mme) (Suite) : *Jean l'Innocent.* 1 vol. illustré de 110 gr. d'après E. Zier.
— *Danielle.* 1 vol. illustré de 112 grav. d'après Tofani.
— *La fille des Bohémiens.* 1 volume illustré de 112 gravures d'après S. Rejchan.
— *Les conquêtes d'Hermine.* 1 volume illustré de 112 gravures d'après H. Vogel.
— *Hélène Corianis.* 1 volume illustré de 80 gravures d'après A. Moreau.

DAUDET (E.) : *Robert Darnetal.* 1 volume illustré de 81 gravures d'après Sahib.

DEMAGE (G.) : *A travers le Sahara*, aventures merveilleuses de Marius Mercurin. 1 vol. illustré de 84 gravures d'après Mme P. Crampel.

DEMOULIN (Mme Gustave) : *Les animaux étranges.* 1 volume illustré de 172 gravures.

ÉNAULT (Louis) : *Le chien du capitaine.* 1 volume illustré de 43 gravures d'après E. Riou.

FLEURIOT (Mlle Zénaïde) : *Monsieur Nostradamus*, 1 volume illustré de 36 gravures d'après A. Marie.
— *La petite duchesse.* 1 volume illustré de 75 gravures d'après A. Marie.
— *Grand cœur.* 1 volume illustré de 45 gravures d'après C. Delort.
— *Raoul Daubry*, chef de famille. 1 volume illustré de 32 grav. d'après C. Delort.

FLEURIOT (Mlle Zénaïde) (Suite) : *Mandarine.* 1 vol. illustré de 96 grav. d'après C. Delort.

— *Cadok.* 1 vol. illustré de 24 grav. d'après C. Gilbert.

— *Caline.* 1 volume illustré de 102 gravures d'après G. Fraipont.

— *Feu et flamme.* 1 volume illustré de 70 gravures d'après Tofani.

— *Le clan des têtes chaudes.* 1 volume illustré de 65 gravures d'après Myrbach.

— *Les premières pages.* 1 volume illustré de 75 gravures, d'après Adrien Marie.

— *Rayon de soleil.* 1 volume illustré de 90 gravures d'après Mencina Kreszs.

GIRARDIN (J.) : *Les braves gens.* 1 volume illustré de 115 gravures d'après E. Bayard.

— *Nous autres.* 1 volume illustré de 182 gravures d'après E. Bayard.

— *La toute petite.* 1 volume illustré de 128 gravures d'après E. Bayard.

— *L'oncle Placide.* 1 volume illustré de 139 gravures d'après A. Marie.

— *Le neveu de l'oncle Placide.* 1re partie. 1 volume illustré de 122 gravures d'après A. Marie.

— *Le neveu de l'oncle Placide.* 2e partie. 1 volume illustré de 98 gravures d'après A. Marie.

— *Le neveu de l'oncle Placide.* 3e partie. 1 volume illustré de 147 gravures d'après A. Marie.

— *Grand-père.* 1 volume illustré de 91 gravures d'après C. Delort.

— *Maman.* 1 volume illustré de 112 gravures d'après Tofani.

— *Les millions de la tante Zézé.* 1 volume illustré de 112 gravures d'après Tofani.

— *Histoire d'un Berrichon.* 1 volume illustré de 112 gravures d'après Tofani.

— *Second violon.* 1 volume illustré de 112 gravures d'après Tofani.

— *Le fils Valansé.* 1 vol. ill. de 112 grav. d'après Tofani.

— *Le commis de M. Bouvat.* 1 vol. ill. de 119 g. d'ap. Tofani.

GIRON (Aimé) : *Les trois rois mages.* 1 volume illustré de 66 gravures d'après Fraipont et Pranishnikoff.

JEANROY (J.-B.) : *Beaux-Frères.* 1 vol. illustré de 42 gravures d'après Robaudi.

MEYER (Henri) : *Les jumeaux de la Bouzaraque.* 1 volume illustré de 9 gravures d'après Tofani.

— *Le serment de Paul Marcorel.* 1 volume illustré de 51 gravures d'après Tofani.

NANTEUIL (Mme P. de) : *Le général Du Maine.* 1 volume illustré de 80 gravures d'après Myrbach.

— *L'épave mystérieuse.* 1 volume illustré de 80 gravures d'après Myrbach.

— *En esclavage.* 1 volume illustré de 80 gravures d'après Myrbach.

— *Une poursuite.* 1 volume illustré de 57 gravures d'après Alfred Paris.

— *Le secret de la grève.* 1 volume illustré de 52 gravures d'après A. Paris.

— *Alexandre Vorzof.* 1 volume illustré de 80 gravures d'après Myrbach.

— *L'héritier des Vaubert.* 1 volume illustré de 80 gravures d'après Tofani.

— *Alain le baleinier.* 1 volume illustré de 80 gravures d'après A. Paris.

— *Deux Frères.* 1 volume illustré de 80 gravures d'après A. Paris.

— *Monnaie de singe.* 1 volume illustré de 50 gravures d'après A. Paris.

ROUSSELET (L.) : *Le charmeur de serpents.* 1 vol. illustré de 68 gravures d'après A. Marie.

— *Le tambour du Royal-Auvergne.* 1 volume illustré de 115 gravures d'après Poirson.

SAINTINE (X.-B.) : *La Nature et ses trois règnes.* 1 volume illustré de 171 gravures d'après Foulquier et Faguet.

— *La mythologie du Rhin et les contes de la mère-grand.* 1 vol. illustré de 160 gravures d'après Gustave Doré.

SCHULTZ (Mlle Jeanne) : *Tout droit.* 1 vol. illustré de 86 gravures d'après E. Zier.

— *Sauvons Madelon!* 1 volume illustré de 69 gravures d'après Tofani.

STANY (Le Ct) : *Les trésors de la Fable.* 1 volume illustré de 112 gravures d'après E. Zier.

— *Mabel.* 1 volume illustré de 60 gravures d'après E. Zier.

TISSOT (Victor) et **AMERO** (C.) : *Aventures de trois fugitifs en Sibérie.* 1 volume illustré de 72 gravures d'après Y. Pranishnikoff.

WITT (Mme de), née Guizot : *Une sœur.* 1 volume illustré de 65 gravures d'après E. Bayard.

— *Un nid.* 1 vol. illustré de 63 gr. d'après Ferdinandus.

— *Légendes et récits pour la jeunesse.* 1 volume illustré de 18 gravures d'après Philippoteaux.

— *Scènes historiques.* 1 volume illustré de 28 gravures d'après Adrien Marie.

— *Notre-Dame Guesclin.* 1 volume illustré de 70 gravures d'après E. Zier.

— *Un patriote au XIVe siècle.* 1 volume illustré de gravures d'après E. Zier, etc.

— *Un jardin suspendu. — Un village primitif. — Le tapis des quatre Facardins.* 1 vol. illustré de 39 gravures d'après C. Gilbert et Semechini.

— *Alsaciens et Alsaciennes.* 1 vol. illustré de 68 gravures d'après A. Moreau et E. Zier.

OUVRAGES DIVERS

JOURNAL DE LA JEUNESSE (Le), nouveau recueil hebdomadaire très richement illustré par les plus célèbres artistes. Années 1873 à 1898. 52 volumes grand in-8.

Prix de chaque volume, broché. . . . . . 10 fr.
Cartonné en percaline, tranches dorées. . . 13 fr.

LÉPINE (Ern.) : *La princesse éblouissante.* 1 volume in-4, illustré de 50 gravures d'après Bertall. Cartonné. . . . . 7 fr.

MON JOURNAL, recueil hebdomadaire, illustré de nombreuses grav. en noir et en couleurs. 2e série. — Années 1893 à 1898. 6 vol. Chaque année, brochée. 8 fr.
Cartonnée, couverture en couleurs. . . . . 10 fr.

SÉGUR (Mme la comtesse de) : *Les Actes des Apôtres.* 1 volume petit in-8, illustré de 10 gravures sur acier.
Broché . . . . 10 fr.
La reliure se paye en sus 4 fr.

38257. — Imprimerie Lahure, 9, rue de Fleurus, à Paris. 2-99.

